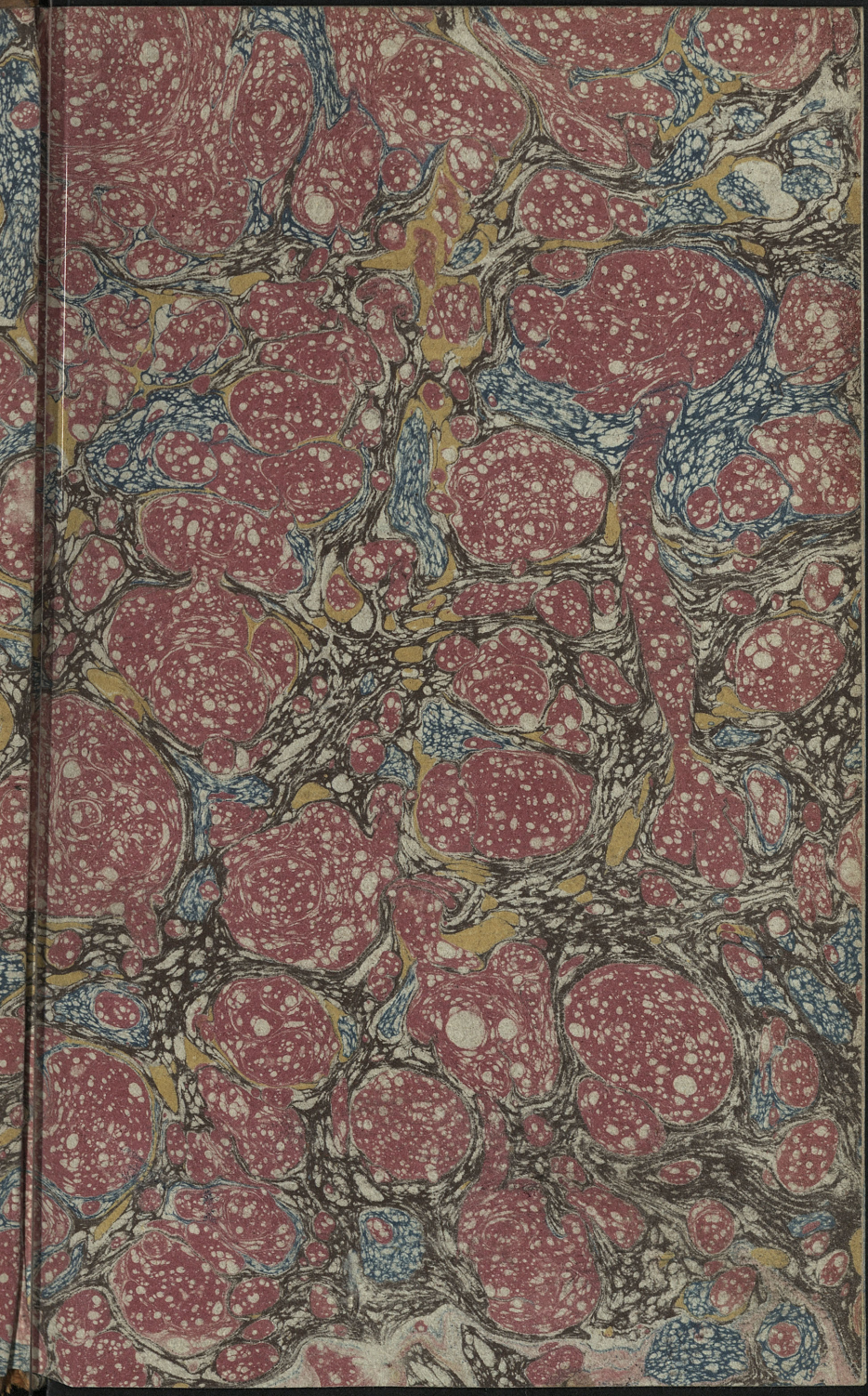
9 3/254





Q 3
254

FABLES
DE
LA FONTAINE.

TOME PREMIER.

Les formalités voulues par la Loi ayant été remplies, je poursuivrai les contrefacteurs.

A. Eymery

22024-4

2020210805



Bergeret inv. et del. Pigeot sculp.

Yp 1-81

FABLES
DE
LA FONTAINE,

AVEC UN NOUVEAU COMMENTAIRE
LITTÉRAIRE ET GRAMMATICAL,

DÉDIÉ AU ROI
PAR CH. NODIER.

ORNÉES DE DOUZE JOLIES GRAVURES.

TOME PREMIER.

PARIS,
ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE,
RUE MAZARINE, N° 30.
IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AÎNÉ.
M DCCCXVIII.



ф1-81
11339

FABLES
DE
LA FONTAINE,

AVEC UN NOUVEAU COMMENTAIRE
LITTÉRAIRE ET GRAMMATICAL,

DÉDIÉ AU ROI
PAR CH. NODIER.

ORNÉES DE DOUZE BELLES GRAVURES.

TOME PREMIER.





PARIS,
ALEXIS EYMERY, LIBRAIRE,
RUE MAZARINE, N° 30.
IMPRIMERIE DE P. DIDOT, L'AÎNÉ.
M DCCCXVIII.

AU ROI.

SIRE,

Le souverain dispensateur des facultés des hommes ne m'a pas permis d'imprimer à mes propres conceptions le sceau du talent qui rend durables les ouvrages de l'esprit. Je ne pouvois immortaliser mon amour et ma reconnoissance pour le meilleur des Rois qu'en attachant l'expression de ces sentiments à un ouvrage immortel.

Votre Majesté a daigné m'autoriser à placer

cette édition des FABLES DE LA FONTAINE *sous ses auspices, et ce bienfait met le comble à tous ses bienfaits.*

Je suis, avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très humble et très fidèle sujet,
CHARLES NODIER.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

I. « Les Fables de La Fontaine, dit Vol-« taire, *ont besoin de notes, sur-tout* pour « l'instruction des étrangers. » C'est une chose qui est généralement sentie, puisque La Fontaine est, de tous les écrivains modernes, celui qui a eu le plus de commentateurs. Aucun livre n'offroit d'ailleurs une plus belle occasion de développement à cet esprit de sage critique, qui éclaire les théories littéraires par des explications ingénieuses, qui relève sans prévention les beautés, qui ne dissimule pas les défauts, qui trouve même un certain intérêt à les signaler, quand il peut en tirer des règles de composition et des préceptes de goût. Aucun livre n'ouvroit, d'un

autre côté, une carrière plus vaste et plus facile à ces compilateurs laborieux, dont l'utile courage sait faire abstraction de toutes les parties importantes d'un ouvrage, pour n'y voir que le sujet de quelques petites notes philologiques et grammaticales. Il est résulté de là que les uns ont examiné les *Fables* de La Fontaine en *littérateurs* consommés, les autres en *puristes* minutieux; de sorte que des éditions commentées, une moitié ne convient qu'aux hommes instruits, et l'autre moitié qu'aux enfants. On a cherché à rassembler dans le nouveau Commentaire les avantages divers de ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, en les mettant tous à profit, suivant la méthode ingénieuse des savants éditeurs des classiques latins, connus sous le nom de *variorum*.

II. Les Commentaires de Coste, de M. Mongez, et de certains éditeurs anonymes, sont chargés d'une espèce de notes dont l'utilité ne paroît pas bien démontrée. Il n'est pas probable qu'on essaye jamais de lire les *Fables* de La Fontaine sans être au fait des personnages, et les premières notions de la my-

thologie sont trop universellement répandues, même parmi les enfants, pour qu'il soit nécessaire d'en fatiguer les yeux du lecteur au bas de toutes les pages. Dans la crainte cependant de laisser quelque chose à desirer aux lecteurs exigeants en rejetant cette partie du Commentaire, on l'a réduite sous la forme d'une table qui renferme les mots tirés de la mythologie, de la géographie et de l'histoire, avec de courtes explications, et un renvoi à tous les vers où ils sont employés.

III. Les observations *grammaticales* sur les *Fables* sont au contraire infiniment importantes ; ce genre de poésie admettant plus que tout autre des locutions libres, singulières, incorrectes ou surannées, qui contribuent même à son charme sans faire autorité dans la langue. On les trouvera à leur rang dans le Commentaire propre à chaque fable ; et, pour que l'œil puisse les embrasser facilement, elles seront répétées dans une table particulière, qui renverra également à tous les exemples.

IV. La partie littéraire du nouveau Commentaire étoit la plus riche en matériaux.

Les excellentes observations du sage Batteux, du judicieux La Harpe, de Marmontel, et de quelques fabulistes qui ont mieux senti les beautés de La Fontaine qu'ils ne les ont imitées, comme La Motte et Dardenne, se présentoient d'abord à mon choix. Quelques unes étoient trop développées pour ce genre de travail; j'ai dû en resserrer le sens. Toutes étoient restreintes à un petit nombre de fables; elles n'ont pu me dispenser de m'occuper du reste. Il semble que le Commentaire de Chamfort, qui m'a beaucoup servi, et dont près d'un tiers est entré dans le mien, étoit plus propre à m'épargner cette longue et fatigante entreprise. En effet, ce Commentaire est semé d'aperçus heureux, de rapprochements fins et agréables, de pensées vives et fortes. L'auteur paroît même n'avoir vu dans cet ouvrage qu'un cadre facile pour cette foule d'observations piquantes, et de traits spirituels qui animoient ordinairement sa conversation et son style. Mais le genre d'esprit de Chamfort est-il bien celui qui convient au commentateur? N'est-il pas sorti trop souvent du sujet qu'il avoit à traiter

pour rencontrer au loin l'occasion d'une digression philosophique ou la place d'une épigramme? La liberté de ses idées est-elle enfin sans inconvénients pour toutes les classes de lecteurs? Le Commentaire de Chamfort est un ouvrage charmant; mais c'est l'ouvrage d'un homme du monde qui écrit rapidement ce que ses lectures lui suggèrent pour se rendre compte de ses idées, bien plus que pour les faire servir à un objet d'utilité publique. La correction grammaticale ne l'occupe jamais, parceque ce genre de critique ne prête à aucun détail brillant, et les questions de politique et de morale les plus étrangères à l'analyse littéraire s'y reproduisent au moindre prétexte. Un grand nombre de fables passent sous sa plume sans être indiquées, ou bien elles obtiennent tout au plus une courte phrase qui n'est pas toujours fort caractéristique. Enfin on ne peut pas se le dissimuler, l'esprit de système et l'esprit de parti dont Chamfort n'étoit pas exempt, comme on sait, le portent quelquefois à forcer violemment le sens de son auteur pour le faire entrer dans le sien. Ce Commentaire, qui est très bon à

lire pour un homme dont les opinions sont formées, ne pouvant toutefois s'approprier en entier aux études classiques, il falloit donc y choisir avec attention ce qui étoit propre à ce dernier emploi. C'est ce que j'ai fait, et je suis sûr d'avance que cette partie de mon travail est celle dont on me saura le plus de gré, car tout ce qui est bon dans celui de Chamfort est excellent.

V. Je n'ai pas pensé que l'édition de M. Guillon eût mieux pourvu à l'objet que je m'étois proposé. C'est plutôt en effet une glose pleine d'érudition et d'agrément qu'un commentaire proprement dit. La même observation s'applique aux *études sur La Fontaine*, ouvrage si indépendant du texte qu'on n'a pas craint de lui faire perdre la moindre chose de son intérêt et de son mérite en l'imprimant séparément.

VI. M. Guillon avoit recherché avec soin les sources où La Fontaine pouvoit avoir puisé le sujet de ses compositions, et les différentes imitations qui en ont été faites. Cette multitude de citations, fruit d'une étude bien pénible et cependant bien superficielle, m'a

paru embarrasser inutilement le texte. Parmi ces prétendus originaux, il en est beaucoup dont La Fontaine n'a certainement jamais eu connoissance; il en est d'autres dans lesquels on chercheroit en vain le motif de sa fable, car l'imagination a joué un très grand rôle dans ces rapprochements. Je me suis donc borné à rappeler en tête de mes remarques les deux sources non équivoques et seules classiques de la plupart des *fables*, c'est-à-dire Ésope et Phèdre[1]. Seulement, quand j'ai trouvé l'apologue de La Fontaine raconté dans quelques uns de ces vieux auteurs françois dont il aimoit la lecture, et auxquels il ne s'est pas fait scrupule de dérober certains traits remarquables par la grace et la naïveté, comme Philippe de Commines, Amyot, Montaigne, Rabelais, Regnier, etc., j'ai cru faire une chose agréable à mon lecteur en rapportant le récit ancien comme objet de comparaison. J'ai cité avec la même exac-

[1] Je me suis servi, pour le premier, de l'excellente édition de Bâle, 1550; et pour le second, de celle de l'*Imprimerie royale*, 1729.

titude les morceaux des poëtes latins dont La Fontaine a fait passer le sens dans notre langue.

VII. Le même commentateur a jugé à propos de joindre aux *fables* des notes d'histoire naturelle sur les animaux dont il y est fait mention. J'ai regardé ce genre d'ornements comme tout-à-fait hors de sa place. A une ou deux exceptions près, tous les animaux qui figurent dans cet ouvrage sont propres à notre climat ou y sont bien naturalisés, et il n'est personne qui ne les connoisse. On ne pouvoit par conséquent donner aucun caractère d'utilité réelle aux notices qui les concernent, puisqu'il est à présumer qu'on ne s'avisera jamais d'apprendre la zoologie dans un livre de pure littérature, tant qu'il ne manquera pas de bons livres élémentaires qui lui sont spécialement consacrés. Cet éditeur s'est laissé séduire par une idée qui offroit quelque chose de spécieux, sans la considérer suffisamment en elle-même, puisqu'il n'en a pas tiré le seul parti avantageux dont la possibilité s'y découvre; je veux dire la comparaison des mœurs naturelles et véritables des ani-

maux avec celles qui leur sont attribuées par le fabuliste, recherche effectivement assez ingénieuse, mais qui seroit toujours au total plus agréable que solide.

VIII. Je me suis conformé à l'usage ordinaire et à la tradition, en admettant à la suite des *fables* des pièces qui leur sont fort étrangères, mais qu'on est accoutumé à trouver à cette place. Je n'y ai pas réuni pour l'honneur de La Fontaine les deux fables publiées par M. Daquin de Château-Lyon dans les *Etrennes de Polymnie*, et réimprimées par Barbou. La seconde, intitulée *le Rossignol*, fait sans doute allusion à l'omission du poëte dans la liste des pensions ; mais rien ne prouve qu'elle soit de lui, ou pour mieux dire l'extrême médiocrité de cette allégorie prouve assez qu'elle n'en est pas. L'autre qui a pour titre, *la Tourterelle et le Moineau*, est authentique sans valoir mieux. Elle n'offre aucun sens hors de la situation dramatique pour laquelle elle a été faite, dans la petite comédie, *Je vous prends sans verd*. Il est d'ailleurs tout-à-fait inutile de la réimprimer dans les *Fables*, puisqu'elle se trouve déja une fois dans les

Œuvres diverses. C'est peut-être même une fois de trop.

IX. La *vie d'Ésope* fera partie de cette édition, quoique assez souvent rejetée de celles qui paroissent depuis quelque temps, sous prétexte que ce petit écrit composé d'après l'ancien roman de Planude est un tissu d'historiettes invraisemblables et absurdes. La Fontaine se doutoit bien, comme il le témoigne par les dernières lignes de sa préface, qu'on pourroit contester l'authenticité de cette histoire, *qu'il ne fait pas difficulté d'appeler une fable*; et cependant il n'a pas dédaigné de la raconter à sa manière, c'est-à-dire, avec beaucoup de naturel et de charme. Je conviens qu'elle ne mérite guère plus de foi que le reste des fictions qui ont occupé sa plume, mais elle n'a pas plus d'inconvénients pour les lecteurs instruits. J'ai conservé aussi scrupuleusement tout ce qui a fait partie des éditions revues par La Fontaine lui-même, et jusqu'à des pièces peu importantes sans doute, mais que je n'ai pas cru avoir le droit de supprimer, comme l'ont fait quelques autres éditeurs.

X. On pourroit aisément grossir la *vie de La Fontaine* d'une foule d'anecdotes vraies ou fausses qui traînent dans tous les recueils. Celle qui a été écrite par M. de Montenault m'a paru tenir un milieu convenable entre l'ennuyeuse prolixité des compilateurs sans goût et la sécheresse ordinaire à ce petit genre de littérature. Il est difficile d'expliquer la préférence qu'on accorde sur elle depuis quelque temps à la notice de M. Naigeon, qui n'est fort remarquable que par la liberté cynique de quelques *idées*, et qui s'est glissée cependant jusque dans les belles collections des classiques françois, à l'usage du Dauphin.

XI. Il entroit dans mon premier projet de donner à La Fontaine cette espèce d'*index* qu'aucun classique françois n'a encore obtenu, et où tous les mots qu'il a employés eussent été rangés dans leur ordre alphabétique, avec autant de renvois qu'ils se trouvent de fois dans la suite des *fables*. On m'en a détourné avec quelque raison, je pense, en me faisant sentir que ces *tables universelles*, qui font l'ornement des éditions savantes, ne

conviennent toutefois qu'à une petite quantité de lexicographes et de grammairiens, et qu'il seroit inconvenant d'augmenter d'un gros volume, pour l'usage de quelques personnes, un ouvrage que sa nature doit rendre accessible et même familier à tout le monde. Il n'en reste pas moins vrai que les *index* des grands écrivains sont les archives des langues, et que le compilateur courageux et patient qui parviendroit à attacher un *index* commun à nos classiques érigeroit à la langue *françoise un monument* aussi durable qu'elle même.

XII. On a déja vu que cette édition doit réunir mes propres observations à celles dont j'ai fait choix dans les différents Commentaires. J'ajouterai que je ne me suis permis d'exprimer mes opinions personnelles que dans les cas beaucoup plus communs qu'on ne peut l'imaginer, où les anciens éditeurs avoient omis une remarque importante et curieuse qui se présentoit à mon esprit; et que toutes les fois qu'il m'est arrivé de mettre ma pensée à la place de la leur, c'est moins parcequ'elle m'a paru préférable en elle-mê-

me que parceque je la trouvois mieux appropriée au genre et au ton général de mon travail. Je n'ai pas hésité à sacrifier mon jugement particulier, par-tout où les anciens commentateurs se sont accordés à le contredire, et, quand il n'a fait qu'être prévenu par eux, je n'ai point eu la vanité de redire à ma manière ce qu'ils avoient dit avant moi, sinon quand le tour de l'idée ou le choix de l'expression a pu jeter une nouvelle clarté sur le passage que j'examinois, ou suggérer au lecteur un aperçu nouveau. Cette espèce d'abnégation me semble entrer si nécessairement dans l'essence d'un bon commentaire, que je ne chercherois pas à m'en faire tenir compte si je n'étois fermement persuadé qu'il n'en a pas été donné un autre exemple dans notre littérature.

XIII. Le style du commentaire, dont le principal mérite consiste dans une extrême précision, évite rarement la froideur et l'insipidité. Ce n'est cependant pas là son inconvénient le plus grave; la nécessité d'être court qui domine l'écrivain le rend tranchant et absolu; la concision dont il a besoin ne s'ob-

tient qu'aux dépens de la bienséance : on conçoit combien il seroit fastidieux de ne jamais hasarder une phrase sans restriction, une opinion sans autorité, une critique, toute légère qu'elle soit, sans la modifier par un éloge ; et si la brièveté est un avantage, il faut se résoudre d'avance à lui pardonner un peu de brusquerie. Ce défaut inévitable paroîtra moins choquant peut-être si on l'oppose au défaut des redites ennuyeuses et des fades louanges. Ainsi le respect, l'enthousiasme que La Fontaine m'inspire, ne m'empêcheront point de marquer au milieu de ses chefs-d'œuvre une inadvertance, une foiblesse, une faute. Le commentaire d'un classique n'est point exclusivement consacré à l'écrivain, il l'est encore à la langue, à la littérature d'une nation ; ce n'est pas un simple monument honorifique, c'est un ouvrage d'utilité. Le génie de La Fontaine a eu ses inégalités, comme celui d'Homère, comme celui de Corneille, et on n'ajouteroit rien à sa gloire en dissimulant quelques écarts d'imagination, quelques erreurs de goût que sa raison éclairée par la réflexion condamneroit

elle-même. Il y a plus. Les petites fautes qui échappent à un grand talent tournent à l'avantage de son art, parceque toutes ses productions se gravent aisément dans la mémoire, et que le précepte s'y fixe avec elles. C'est un parti que la critique ne peut pas tirer des ouvrages de la médiocrité.

XIV. Après avoir entretenu le lecteur des particularités qui distinguent mon édition, qu'il me soit permis de nommer en finissant quelques uns des gens de lettres dont la bienveillance m'a *soutenu, dont les conseils* m'ont éclairé dans cette entreprise, et auxquels je suis redevable du foible intérêt qu'elle peut offrir: M. Boissonnade qui daigna le premier encourager mes travaux par un suffrage trop flatteur; M. de Roujoux, alors sous-préfet de Dôle, dont la tendre protection me rendit le repos et la sécurité nécessaire à l'étude; M. Van-Praet, si connu par son obligeante politesse de toutes les personnes qui s'occupent de recherches d'érudition, que j'ai moins ici pour objet de lui rendre un témoignage superflu, que de satisfaire au besoin de mon cœur; M. Charles Weiss enfin, dont je pour-

rois rappeler l'immense et surprenante instruction, mais en qui l'amitié chérit des qualités mille fois plus rares et plus précieuses que le talent.

XV. Au reste, si je n'ai rien négligé pour recommander cette nouvelle édition des *Fables* de La Fontaine à la faveur du public, je n'ai pas l'orgueil de penser que j'y sois parvenu. Content d'avoir dû à ce travail les plus doux instants de ma vie, je ne conçus jamais l'espérance d'en tirer un autre avantage. De jour en jour, je connois mieux l'insuffisance de mes efforts; je prévois avec plus d'inquiétude les justes reproches de la critique. Une pensée me console. C'est qu'un livre de ce genre n'est réellement qu'un essai, tant qu'il n'a pas subi l'épreuve essentielle de la publicité. J'appelle donc avec empressement, je recueillerai avec soumission, les observations dont il sera l'objet, quelle que soit leur sévérité. Près de me séparer de mon pays par de grandes distances que je ne dois peut-être franchir qu'une fois, je regretterai que cette dernière preuve de mon dévouement soit si peu digne de lui, et du monarque bien aimé qui

en a agréé l'hommage; mais je ne me plaindrai pas. Heureux encore si j'ai pu du moins suggérer à un écrivain plus habile l'idée d'un meilleur ouvrage:

On le peut; je l'essaie : un plus savant le fasse.

VIE

DE LA FONTAINE.

Le rang et les dignités ont souvent jeté de l'éclat sur de petits hommes qui possédoient de grands emplois. Les conseils qu'ils reçoivent, les secours étrangers qui leur viennent, le bonheur même d'une infinité de hasards, et la flatterie, s'empressent de déguiser leur juste valeur, et de lier leurs actions aux évènements de l'histoire les plus remarquables. C'est ainsi que leur nom, soutenu des mains de la fortune et décoré d'une gloire qui leur fut absolument étrangère, parvient à s'échapper de l'oubli. Placés ailleurs, dépouillés de leurs titres et réduits à leurs propres forces, ils n'eussent peut-être rien laissé de singulier après eux que la mémoire de leur parfaite inutilité. Car ni l'importance des emplois, ni l'amas des circonstances les plus bruyantes, ne nous distinguent point parmi ceux qui pensent et qui savent juger. Pour bien connoître les hommes, c'est dans leur vie privée,

dans leurs actions les plus simples et les plus naturelles, qu'il faut les prendre : c'est là qu'ils n'ont d'autres titres pour être tirés de la foule que leurs vertus, leurs talents et leur esprit. C'est là, c'est dans leur ame que résident les droits légitimes et personnels qu'ils ont à notre estime : tout le reste n'est point eux; et, dans ce sens, il n'est point de légers détails qui ne soient intéressants, et qui ne caractérisent une partie essentielle de ce qu'ils sont. C'est ce qu'a reconnu La Fontaine en nous donnant la vie d'Ésope. Je ne saurois mieux faire, en écrivant la sienne, que de suivre son exemple. En effet, soustraire les petites circonstances de la vie d'un homme illustre, c'est à mon avis dérober un plaisir véritable aux lecteurs curieux, et les priver des moyens les plus sûrs de bien démêler ce qu'il vaut.

C'est pourquoi j'ai tâché, en rejetant toutes puérilités, toutes anecdotes vulgaires, de recueillir la plupart des choses que j'ai trouvées éparses en différentes sources, et qui m'ont paru les plus propres à peindre l'esprit et le caractère de ce grand homme, dont la vie se rencontre par-tout sans être nulle part[1].

[1] J'emploie ici l'expression dont se servit M. l'abbé d'Olivet, de l'académie françoise, lorsque je le consultai sur le

JEAN DE LA FONTAINE naquit le 8 juillet 1621, à Château-Thierry, ville de la Brie, située sur la Marne. Son père, issu d'une ancienne famille bourgeoise, y exerçoit la charge de maître particulier des eaux et forêts; et sa mère, Françoise Pidoux, étoit fille du bailli de Coulommiers, petite ville à treize lieues de Paris.

Son éducation ne fut ni brillante ni secondée des soins et de l'habileté qui font naître les talents. Mais la nature préserva la force des siens de l'affoiblissement, et peut-être de l'extinction, où ils auroient pu tomber par l'incapacité des maîtres de campagne, *qui ne lui apprirent* qu'un peu de latin. C'est tout ce qu'il dut aux premières instructions de sa jeunesse. A l'âge de dix-neuf ans, il voulut entrer dans l'oratoire, l'on ne sait trop par quelle inspiration. Mais il n'avoit point consulté son caractère, qui commençoit à se décider, et qui *l'éloignoit de tout assujettissement*. Les règles et les exercices en usage dans cette congrégation lui devinrent bientôt un pesant fardeau : son humeur indépendante ne put s'y plier; il en sortit dix-huit mois après.

projet de donner une vie de La Fontaine; et je m'en sers avec d'autant plus de reconnoissance, qu'en ayant lui-même composé une, très succincte à la vérité, dont je me suis aidé, son jugement justifie la hardiesse et la nécessité de mon entreprise.

Rentré dans le monde, sans choix d'occupations, et sans aucune vue particulière, ses parents songèrent à le produire. Son père le revêtit de sa charge: on le maria avec Marie Héricart, fille d'un lieutenant au bailliage royal de la Ferté-Milon, qui joignoit à la beauté beaucoup d'esprit. Il n'eut, pour ainsi dire, point de part à ces deux engagements : on les exigea de lui, et il s'y soumit plutôt par indolence que par goût. Aussi n'exerça-t-il sa charge, pendant plus de vingt ans, qu'avec indifférence : et, quant à sa femme, qui étoit d'une humeur impérieuse et fâcheuse, il s'en écarta le plus qu'il put, quoiqu'il fît cas d'ailleurs de son esprit, et qu'il la consultât sur tous les ouvrages qui lui donnèrent d'abord quelque réputation. C'est elle qu'il a voulu dépeindre dans sa nouvelle de Belphégor, sous le nom de *Madame Honesta* :

Belle et bien faite, ...
. . . . . mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.

Souvent les talents se développent par les inspirations que l'on reçoit dans la jeunesse. Le père de La Fontaine aimoit passionnément les vers, quoiqu'il fût d'ailleurs incapable d'en juger, et plus encore d'en faire. Cette inclination lui étoit chère ; il

vouloit la voir renaître dans son fils, qu'il ne cessoit d'exciter à l'étude de la poésie. Mais ses instances redoublées n'avoient encore rien eu de séduisant pour le jeune La Fontaine. Insensible aux attraits qu'on lui vantoit, il avoit atteint sa vingt-deuxième année, sans donner le moindre signe d'un penchant qui devoit bientôt le captiver entièrement. Une rencontre imprévue vint tout-à-coup le décider, et fit germer dans son ame l'amour de la poésie, que toutes les leçons et le goût particulier de son père n'avoient pu faire éclore. Un officier, alors en garnison à Château-Thierry, lut un jour devant lui l'ode de Malherbe, qui commence par ces vers :

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours?

Cette ode lue et déclamée avec emphase transporta La Fontaine, et fit en même temps développer en lui le goût et l'enthousiasme des vers [1]. Mal-

[1] C'est alors qu'il eût pu s'appliquer la surprise de Perse :

Nec fonte labra prolui caballino :
Nec in bicipiti somniasse Parnasso
Memini, ut repentè sic poëta prodirem.
PERS. PROLOG., v 1, 2, 3.

herbe, dès cet instant, fut l'unique objet de ses délices : il le lisoit, il l'étudioit sans cesse; et non content de l'apprendre par cœur, il alloit jusque dans les bois en déclamer les vers; il fit plus, il voulut l'imiter; et, comme il nous l'apprend lui-même dans une épître à M. Huet, les premiers accents de sa lyre furent montés sur le ton et sur l'harmonie des vers de ce poëte.

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître;
Il pensa me gâter : à la fin, grace aux Dieux,
Horace par bonheur me dessilla les yeux.
L'auteur avoit du bon, du meilleur, et la France
Estimoit dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés ? J'en demeurai ravi . . . .
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.

C'est ainsi que débuta La Fontaine; et c'est ici, à proprement parler, la naissance du talent supérieur qu'on ne peut se lasser d'admirer dans ses ouvrages, et qui les fera passer à la postérité la plus reculée. Heureusement, comme il le dit, le charme cessa; il ne s'en tint point à Malherbe. Glorieux de ses premières productions, il voulut en avoir des témoins pour en jouir davantage. Son père fut le premier qui les vit, et le bonhomme en pleura de joie. Flatté de ce premier succès, il fut chercher encore l'approbation d'un de ses pa-

rents nommé Pintrel, procureur du Roi au présidial de Château-Thierry, homme de bon sens, qui n'étoit point sans goût, et qui cultivoit même les lettres [1]. Mais celui-ci, examinant les choses de plus près, loua d'abord ses essais, l'interrogea sur les routes qu'il suivoit, joignit les conseils aux louanges, et voulut, en lui inspirant des principes plus solides, le guider dans la carrière où il alloit se livrer. Il lui mit entre les mains Horace, Virgile, Térence, Quintilien, comme les vraies sources du bon goût et de l'art d'écrire. La Fontaine suivit ses avis avec d'autant plus de docilité, qu'il ne tarda pas à sentir ces beaux traits d'une élégance simple et noble dont Malherbe s'éloignoit autant par une ardeur inconsidérée de génie, que par une étude trop recherchée d'harmonie, d'expressions ampoulées, et d'ornements superflus.

A ces livres il joignit la lecture de Rabelais, de Marot, et de l'Astrée de d'Urfé, seuls auteurs françois qu'il affectionnât. Ils étoient en effet, chacun dans leur espèce, très propres à nourrir et à fortifier la trempe d'esprit de La Fontaine, ainsi que le genre de composition auquel son goût et son

[1] On a de lui une traduction des épîtres de Sénèque, imprimée à Paris en 1681, que La Fontaine eut soin de donner au public après sa mort.

penchant le déterminoient plus particulièrement. Rabelais lui inspiroit l'enjouement ingénieux qui devoit animer ses compositions. Marot, qui lui servit de modèle, en préparoit le style; et l'Astrée de d'Urfé broyoit, pour ainsi dire, dans son imagination, les couleurs riantes et variées de ces images champêtres qu'il a si bien rendues, et qui lui sont si familières. Quant aux autres auteurs françois, il en lisoit peu, *se divertissant mieux*, disoit-il, *avec les italiens*. Aussi lut-il et relut-il l'Arioste et Bocace, qu'il aima singulièrement, et qu'il sut si bien s'approprier, qu'en les imitant il a surpassé ses modèles. Enfin il fit ses délices de Platon et de Plutarque. L'assortiment de ces deux auteurs à ceux qu'avoit choisis La Fontaine, et qui nous indique le caractère singulier de son génie, paroît d'abord avoir quelque chose de bizarre. Mais l'on doit en être d'autant moins surpris, qu'un homme d'un esprit original sait tout mettre à profit; et que du sein de la gravité même sortent souvent ce sel et ces pensées vraies et ingénieuses, qui sont l'ame de la badinerie et de l'enjouement, et sans lesquelles toute composition languit. Aussi La Fontaine avoit-il étudié sérieusement ces deux auteurs, dont il avoit noté par-tout les maximes de morale ou de politique qu'il a semées dans ses fables. C'est ce qu'a remarqué l'un de ses successeurs à

l'académie[1], sur les exemplaires de Platon et de Plutarque qui avoient appartenu à La Fontaine.

Dès-lors, livré aux lettres, et d'un caractère aussi libre qu'indépendant, il s'abandonnoit tout entier à son goût et à son penchant, sans se ressentir des distractions de son état et de ses engagements, lorsqu'une petite aventure parut troubler cette profonde indifférence. Un capitaine de dragons, nommé Poignan, retiré à Château-Thierry, vieux militaire, par conséquent homme d'habitude, avoit pris en affection la maison de La Fontaine, et consommoit auprès de sa femme le loisir et l'ennui qu'il ne savoit où porter. Cet officier n'étoit rien moins que galant, et son âge autant que son humeur pouvoit mettre à l'abri des ombrages un mari même soupçonneux et jaloux. Cependant, soit par malignité, soit pour s'en divertir, on en fit de mauvais rapports à La Fontaine. Son caractère simple et crédule ne lui permit point de rien examiner, de rien approfondir : il écouta tous les discours, et crut même que son honneur exigeoit qu'il se battît avec Poignan. Saisi de cette idée, il part dès le grand matin, arrive chez son homme, l'éveille, le presse de s'habiller et de sortir avec lui,

[1] M. l'abbé d'Olivet. *Voyez* l'Histoire de l'académie, t. II, édit. 1743, pag. 314, etc.

Poignan, surpris de cette saillie, et n'en prévoyant pas le but, le suit. Ils arrivent dans un endroit écarté, hors des portes de la ville : *Je veux me battre avec toi*, lui dit La Fontaine, *on me l'a conseillé;* et, après lui en avoir expliqué les raisons, La Fontaine, sans attendre la réponse de Poignan, met l'épée à la main, et le force d'en faire de même. Le combat ne fut pas long. Poignan, sans abuser des avantages que l'exercice des armes pouvoit lui avoir donnés sur son adversaire., lui fit sauter d'un coup l'épée de la main, et en même temps sentir le ridicule de son cartel. Cette satisfaction parut suffisante à La Fontaine : Poignan le ramena chez lui, où ils achevèrent, en déjeûnant, de s'entendre mieux et de se réconcilier[1].

Les ouvrages de La Fontaine acquéroient déja de la célébrité, lorsque la fameuse duchesse de Bouillon, niéce du cardinal Mazarin, fut exilée à Château-Thierry. Elle joignoit à l'assemblage heu-

[1] M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donnés sur la vie de son père, imprimés à Lausanne et à Genève en 1747, pag. 258, 259, 260, raconte ce fait à-peu-près de la même manière, mais il ajoute qu'après ce combat, comme Poignan protestoit de ne plus remettre les pieds chez lui, puisque cela avoit pu lui donner quelque inquiétude, La Fontaine lui repartit en lui serrant la main : « Au contraire, j'ai fait ce que le « public vouloit; maintenant je veux que tu viennes chez moi « tous les jours, sans quoi je me battrai encore avec toi. »

reux des graces de son sexe un esprit badin, délicat, enjoué, et cultivé. Curieuse des talents, surtout éprise de goût pour le genre d'écrire qu'avoit embrassé La Fontaine, elle s'empressa de le connoître et de l'accueillir. Le poëte ne fut pas insensible à ses avances : il lui fit assidument sa cour; et le desir de lui plaire, échauffé par les charmes de la duchesse, lui inspira cette gaieté libre et badine à laquelle on prétend que nous devons les plus aimables de ses contes.

Lorsque madame la duchesse de Bouillon fut rappelée de son exil, elle emmena La Fontaine à Paris. Cette ville fameuse qui rassemble tant de beaux esprits, où les talents se développent, et se communiquent une chaleur réciproque; où le vrai mérite peut briller de tout son éclat; cette capitale, dis-je, avoit de puissants attraits pour La Fontaine. Aussi ne laissoit-il échapper aucune des occasions qui pouvoient l'y conduire : c'étoit ordinairement lorsqu'il étoit excédé des humeurs de sa femme. Alors, sans aigreur, sans reproches, il partoit et restoit à Paris, autant que ses facultés pouvoient le lui permettre. Mais son peu d'arrangement dans ses affaires domestiques, et la mauvaise économie de sa femme, ne lui permettoient pas souvent d'y faire un long séjour. L'un et l'autre sembloient être d'accord pour dissiper un patrimoine honnête et

suffisant pour leur condition; et c'est peut-être le seul cas où ces époux aient marqué le plus d'intelligence.

A son arrivée à Paris, La Fontaine y fit rencontre d'un de ses parents nommé Jannart, favori de M. Fouquet, surintendant des finances, et pour lors dans la plus grande faveur. La Fontaine profita de cette rencontre, et de l'accès que sa réputation, déja répandue, pouvoit lui donner auprès de ce ministre. Il lui fut présenté, il lui plut; et pour rendre sa situation plus aisée, M. Fouquet lui fit une pension[1]. La reconnoissance que La Fontaine conserva de ce bienfait est consacrée par différentes piéces de vers insérées dans l'édition de ses œuvres posthumes, imprimées à Paris, in-8. 1729, où l'on voit qu'indépendamment de l'attention qu'il eut de faire sa cour à monsieur et à madame Fouquet, il eut la généreuse hardiesse de faire éclater

[1] La Fontaine en tenoit compte à M. Fouquet par une autre pension de vers qu'il lui payoit exactement par quartier. C'est en se préparant à cette sorte de paiement qu'il dit dans une épître à un de ses amis :

Pâques, jour saint, veut autre poésie;
J'envoirai lors, si Dieu me prête vie,
Pour achever toute la pension,
Quelque sonnet plein de dévotion.
Ce terme-là pourroit être le pire,
On me voit peu sur tels sujets écrire.

ses plaintes et ses regrets sur la disgrace de ce ministre, arrivée en 1661, dans un temps où la colère du Roi et la prévention du public ne permettoient guère une franchise si courageuse. Quant à Jannart, qui fut enveloppé dans la disgrace de son maître, La Fontaine, incapable d'abandonner son ami, le suivit dans son exil à Limoges.

A son retour de Limoges, d'où Jannart fut bientôt rappelé, La Fontaine fut gratifié d'une charge de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. Mais il ne jouit pas long-temps de cette position brillante, ni des espérances de fortune qu'elle pouvoit lui promettre. La mort précipitée de cette princesse les fit presque aussitôt évanouir.

Cependant ses poésies lui avoient acquis de puissants et généreux protecteurs, à la tête desquels étoient Monsieur, M. le prince de Conti, M. de Vendôme, mesdames de Bouillon et de Mazarin. Madame de La Sablière[1] sur-tout, femme d'esprit et d'un mérite rare, le rechercha plus particulièrement encore. Elle connoissoit l'indifférence de La Fontaine, non seulement sur ce qui pouvoit con-

[1] Elle aimoit la poésie et la philosophie, mais sans ostentation. C'est pour elle que Bernier, qui demeuroit chez elle, fit l'abrégé de Gassendi.

cerner en gros sa fortune, mais encore sur tous les menus détails de son entretien personnel. Elle eut la générosité de l'attirer chez elle, et de le dispenser des soins qu'il étoit incapable de prendre.

La Fontaine jusque-là ne s'étoit soutenu à Paris que par les bienfaits des protecteurs dont je viens de parler. Mais ces secours, comme on le sent, venoient de loin en loin, et n'avoient rien de réglé. Il n'étoit pas homme à calculer ses besoins; aussi se trouvoit-il souvent dans l'embarras. Il n'en étoit pas plus ému, et lorsque les ressources lui manquoient, il s'en alloit à Château-Thierry[1] vendre quelque portion d'héritage qu'il revenoit aussitôt dissiper à Paris sans prévoir la nécessité future, ni s'inquiéter de la diminution visible de son patrimoine.

Chez madame de La Sablière il profita de la compagnie et des entretiens de Bernier, dont il prit de bonnes leçons de physique. Son dévouement aux lettres le rendoit jaloux de l'amitié de tous les grands hommes de son siècle. Il les connoissoit, il les recherchoit avec empressement, et saisissoit toutes les occasions de s'instruire, soit par leurs

[1] Il faisoit ordinairement ce voyage tous les ans vers le mois de septembre, accompagné de Boileau, Racine, Chapelle, ou de quelques autres amis.

conversations, soit en participant à leur étude et à leurs connoissances. Il visitoit souvent Racine ; ils faisoient ensemble de fréquentes lectures d'Homère et des autres poëtes grecs dans la version latine, car La Fontaine n'entendoit point leur langue. Tous les deux, à portée de sentir et de connoître les beaux morceaux qu'ils rencontroient, ils les examinoient, se communiquoient leurs remarques et leurs réflexions. La Fontaine sur-tout s'affectionnoit singulièrement des beaux traits qui l'avoient une fois frappé. Son ame alors se remplissoit d'une espèce d'enthousiasme qui, pendant plusieurs jours, s'emparoit de son esprit, au point de lui ôter la liberté de s'occuper de tout autre objet : il y rêvoit sans cesse, il en parloit de même. C'est ainsi, rapporte-t-on, que, s'étant un jour laissé conduire à ténèbres par Racine, et que, s'ennuyant de la longueur de l'office, il se mit à lire dans un volume de la bible, qui contenoit les petits prophètes. Il étoit tombé par hasard sur la prière des Juifs dans Baruch, lorsque se retournant tout-à-coup vers Racine : *Qui étoit ce Baruch*, lui dit-il, *savez-vous que c'est un beau génie?* Pendant plusieurs jours il fut continuellement occupé de Baruch, et ne se lassoit point de demander à tous ceux qu'il rencontroit : *Avez-vous lu Baruch? c'étoit un grand génie.* Ce trait qui, dans tout autre, indi-

queroit une sotte surprise, caractérise la préoccupation naturelle dont l'esprit de La Fontaine étoit susceptible, et la forte impression qu'il recevoit des objets sur lesquels il avoit une fois fixé son esprit.

Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que ce même homme, si négligent dans ses affaires et dans ses dehors, si incapable de tous soins de fortune, de toutes vues politiques, étoit d'un conseil excellent et sûr pour tous ceux qui, dans quelque situation difficile, venoient lui confier leurs peines. Insensible pour tout ce qui le regardoit, il s'attendrissoit à la vue des malheureux; il adoptoit, pour ainsi dire, l'état et l'embarras de ceux qui étoient dans l'infortune, ou dans l'incertitude inquiète de la conduite qu'ils devoient tenir en certains cas, qui pouvoient décider de leur sort : il trouvoit des expédients heureux, et leur donnoit les meilleurs conseils. C'étoient les seules occasions où l'on peut dire qu'il sortoit de lui-même.

Toujours plongé dans quelque méditation, où il étoit comme absorbé, on le voyoit dans une distraction prodigieuse, ne sachant souvent, ni ce qu'on disoit dans une conversation, ni ce qu'il y disoit lui-même, à moins qu'il ne se trouvât familièrement à table avec des personnes de sa connoissance, et qu'on y traitât quelque sujet agréable et

de son goût. Alors sa contenance et les traits de sa physionomie qui, dans toute autre occasion, n'annonçoient rien moins qu'un homme d'esprit, se paroient des graces de son génie; ses yeux s'animoient, parloient le langage de ses idées; il disoit tout ce qu'il vouloit, et le disoit si bien, qu'il enchantoit les oreilles les plus délicates. C'est à ces instants agréables, dont il ne s'est jamais aperçu lui-même, qu'il devoit l'empressement qu'ont eu les personnes les plus distinguées de la cour et de la ville de jouir de sa conversation et de l'admettre à leur table. Mais l'on doit bien s'apercevoir, par ce que j'ai déja tracé de son caractère, qu'il ne donnoit pas indifféremment par-tout la même satisfaction ni le même plaisir. Témoin l'aventure rapportée par Vigneul de Marville[1].

« Trois de complot, dit-il, par le moyen d'un « quatrième qui avoit quelque habitude auprès de « cet homme rare, nous l'attirâmes dans un petit « coin de la ville, à une maison consacrée aux muses, « où nous lui donnâmes un repas, pour avoir le « plaisir de jouir de son agréable entretien. Il ne se « fit point prier; il vint à point nommé sur le midi. « La compagnie étoit bonne, la table propre et dé« licate, et le buffet bien garni. Point de compli-

[1] Dans ses Mélanges de littérature, tom. II, page 354.

« ments d'entrée, point de façons, nulle grimace,
« nulle contrainte. La Fontaine garda un profond
« silence; on ne s'en étonna point, parcequ'il avoit
« autre chose à faire qu'à parler. Il mangea comme
« quatre, et but de même. Le repas fini, on com-
« mença à souhaiter qu'il parlât; mais il s'endor-
« mit. Après trois quarts d'heure de sommeil il revint
« à lui. Il vouloit s'excuser sur ce qu'il avoit fatigué.
« On lui dit que cela ne demandoit point d'excuse,
« que tout ce qu'il faisoit étoit bien fait. On s'ap-
« procha de lui, on voulut le mettre en humeur et
« l'obliger à laisser voir son esprit; mais son esprit
« ne parut point, il étoit allé je ne sais où, et peut-
« être alors animoit-il ou une grenouille dans les
« marais, ou une cigale dans les prés, ou un renard
« dans sa tanière; car, durant tout le temps que La
« Fontaine demeura avec nous, il ne nous sembla être
« qu'une machine sans ame. On le jeta dans un car-
« rosse, où nous lui dîmes adieu pour toujours. Ja-
« mais gens ne furent plus surpris, et nous nous di-
« sions les uns aux autres : Comment se peut-il faire
« qu'un homme qui a su rendre spirituelles les plus
« grosssières bêtes du monde, et les faire parler le
« plus joli langage qu'on ait jamais ouï, ait une con-
« versation si sèche, et ne puisse pas pour un quart
« d'heure faire venir son esprit sur ses lévres, et
« nous avertir qu'il est là? »

Une autre fois, étant invité à dîner dans un de ces endroits où le maître de la maison présente un homme d'esprit aux convives, comme un des mets de sa table, il mangea beaucoup, et ne dit mot. Comme il se retiroit de table de fort bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'académie, on lui représenta qu'il avoit très peu de chemin à faire : *Je prendrai le plus long*, répondit La Fontaine, et le voilà parti[1].

Il s'avisoit rarement d'entamer la conversation ; et, comme il étoit presque toujours préoccupé, il y plaçoit souvent des idées ou des réflexions bizarres et singulières, auxquelles on ne s'attendoit guère. Il étoit un jour chez M. Despréaux avec plusieurs personnes d'une érudition distinguée, Racine entre autres, et Boileau le docteur. On y parloit depuis long-temps de saint Augustin et de ses ouvrages ; mais La Fontaine, tranquille et silencieux, n'avoit point encore pris part à cette conversation, lorsque, s'éveillant tout-à-coup au nom de saint Augustin : *Croyez-vous*, s'écria-t-il, en s'adressant à l'abbé Boileau, *que saint Augustin eût plus d'esprit*

[1] C'étoit chez M. Laugeois d'Imbercourt, fermier général, où M. Fréron prétend qu'il fit si bonne chère avec si peu de dépense d'esprit. M. Racine le fils, dans les Mémoires qu'il a donnés sur la vie de son père, dit que c'étoit chez M. Le Verrier. *Voyez* le tome Ier de ce livre, page 257.

que Rabelais? Le docteur interdit de la question, et le parcourant des yeux avec surprise : *Prenez garde,* répondit-il, *monsieur de La Fontaine, vous avez un de vos bas à l'envers;* ce qui étoit vrai.

Le bruit ni les discours ne pouvoient troubler la léthargie apparente de ses méditations. Il étoit aussi difficile de l'en retirer que d'interrompre dans sa conversation le fil des idées dont il étoit une fois animé. Dans un repas qu'il fit avec Molière et Despréaux, où l'on disputoit sur le genre dramatique, il se mit à condamner les *à parte. Rien,* disoit-il, *n'est plus contraire au bon sens. Quoi! le parterre entendra ce qu'un acteur n'entend pas, quoiqu'il soit à côté de celui qui parle!* Comme il s'échauffoit en soutenant son sentiment de façon qu'il n'étoit pas possible de l'interrompre et de lui faire entendre un mot : *Il faut,* disoit Despréaux à haute voix, tandis qu'il parloit; *il faut que La Fontaine soit un grand coquin, un grand maraud;* il répétoit continuellement les mêmes paroles, sans que La Fontaine cessât de disserter. Enfin l'on éclata de rire; sur quoi, revenant à lui comme d'un rêve interrompu : *De quoi riez-vous donc?* demanda-t-il : *Comment,* lui repondit Despréaux, *je m'épuise à vous injurier fort haut, et vous ne m'entendez point, quoique je sois si près de vous que je vous touche; et vous êtes surpris qu'un acteur sur le théâtre n'en-*

tende point un à parte *qu'un autre acteur dit à côté de lui?*

C'étoit ainsi que Racine et Despréaux, avec lesquels il étoit extrêmement lié, s'amusoient quelquefois à ses dépens. Aussi l'appeloient-il le *bonhomme*, quoiqu'ils connussent bien d'ailleurs tout ce qu'il valoit. Une fois, entre autres, qu'ils étoient à souper chez Molière, avec Descoteaux, célèbre joueur de flûte, La Fontaine y parut plus rêveur et plus concentré en lui-même qu'à l'ordinaire. Pour le tirer de sa distraction, Despréaux et Racine, qui étoit naturellement porté à la raillerie[1], se mirent à l'agacer par différents traits plus vifs et plus piquants les uns que les autres. Mais La Fontaine ne s'en déconcerta point. Ils avoient cependant poussé si loin la raillerie, que Molière, touché de la patience et de la douceur de La Fontaine, ne put s'empêcher d'en être piqué pour lui, et de dire à Descoteaux, en le tirant à part au sortir de la table: *Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme.*

La plupart de ses actions n'étoient ni préméditées, ni suivies: le hasard en produisoit une partie, et l'autre étoit l'ouvrage des inspirations d'autrui.

[1] M. de Valincourt remarque qu'il avoit l'esprit porté à la raillerie, et même à une raillerie amère. *Voyez* les Mémoires sur la vie de Jean Racine, pages 192, 193, 194, etc., tome Ier.

ПУБЛИЧ. БИБЛИОТЕКА

Lorsque madame de La Fontaine se fut retirée à Château-Thierry, Racine et Despréaux représentèrent à notre poëte que cette séparation n'étoit pas décente et ne lui faisoit point honneur. Ils lui conseillèrent un raccommodement. La Fontaine, sans délibérer, partit. Il se rendit en droiture chez sa femme : mais le domestique de la maison, qui ne le connoissoit point, lui dit que madame de La Fontaine étoit au salut. Ennuyé d'attendre, il fut voir un de ses amis qui le retint à souper et à coucher. La Fontaine, bien régalé, oublia sa mission, et, sans songer à sa femme, se remit le lendemain dans la voiture publique, et revint à Paris. Ses amis, en le voyant, s'empressèrent de lui demander le succès de son voyage : *J'ai été pour voir ma femme*, leur dit-il, *mais je ne l'ai point trouvée; elle étoit au salut.*

L'amour des lettres est souvent un vainqueur impérieux qui domine sur les sentiments les plus naturels. Lorsque l'esprit est une fois livré à cet amour, les autres facultés de l'ame, languissantes, semblent être arrêtées à ce charme puissant, et devenir indifférentes pour les objets extérieurs. La Fontaine, saisi par cet enchantement, étoit non seulement incapable des conversations ordinaires, ainsi que le grand Corneille, La Bruyère, Rousseau, Mallebranche, etc.; mais son indifférence alloit jusqu'à l'oubli de lui-même et des objets qui le

regardoient de plus près. Il eut un fils en 1660[1], qu'il garda fort peu de temps auprès de lui. M. de Harlay, depuis premier président, l'avoit adopté, et s'étoit chargé de son éducation et de sa fortune. Il y avoit déja plusieurs années que La Fontaine l'avoit perdu de vue, lorsqu'on les fit rencontrer dans une maison où l'on vouloit jouir du plaisir de la surprise du père. La Fontaine, en effet, ne se douta point que ce fût son fils. Il l'entendit parler, et témoigna à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit et de très bonnes dispositions. L'on saisit ce moment pour lui dire que c'étoit son fils; mais sans en être plus ému: *Ah!* répondit-il, *j'en suis bien aise.*

Cette indifférence alloit en lui jusqu'à l'insensibilité. Un jour madame de Bouillon, allant à Versailles, le rencontra le matin qui rêvoit seul sous un arbre du cours. Le soir, en revenant, elle le retrouva dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il fît très froid, et qu'il n'eût cessé de pleuvoir toute la journée[2].

[1] Mort en 1722. De ce fils sont issus un garçon et trois filles, qui sont encore existants.

[2] Ce n'est pas dans une position semblable qu'Horace eût dit:

. . . . . *hæc ego mecum*
Compressis agito labris. Ubi quid datur otî,
Illudo chartis. . . . . . .

HORAT., SAT. IV, v. 137, etc.

C'est ainsi que travailloit souvent La Fontaine : tous les endroits lui étoient bons et indifférents. Il n'eut jamais de cabinet particulier, ni de bibliothèque. La vaine recherche des commodités, la manie de certains arrangements, la symétrie étudiée des ornements, la composition et le choix d'un appartement; toutes ces choses, devenues souvent l'inquiétude et le tourment de quelques personnes d'esprit, ne vinrent jamais piquer son goût, ni troubler sa tête. La seule décoration qui lui vint en fantaisie, fut celle d'environner l'intérieur d'un cabinet de toutes les figures, en plâtre et en terre cuite, des anciens philosophes qu'il put rassembler ou faire jeter en moule. Cet assemblage le divertissoit; il appeloit ce réduit *la chambre des philosophes*[1].

Le célèbre Lully, natif de Florence, se mit un jour en tête d'avoir un opéra de lui. Il fut le trouver, le cajola, et le berça si bien des promesses les plus flatteuses, qu'il parvint à son but. Lully étoit ardent, impatient; et son activité ne permit point à La Fontaine de s'endormir. Il l'obsédoit sans cesse, soit par des dispositions toujours nouvelles de quelques scènes, soit pour les alongements ou

[1] *Voyez* une lettre de lui à M. de Bonrepaux, du 31 août 1687, insérée parmi les Œuvres de Saint-Évremont.

raccourcissements de certains vers, soit enfin pour des changements qui varioient chaque jour au gré de ses caprices. Cet ouvrage étoit enfin fini, lorsqu'au bout de quatre mois de persécution, Lully, sans mot dire, abandonna La Fontaine et son opéra, pour adopter celui d'Alceste, de Quinault, qu'il mit en musique, et qui fut joué à Saint-Germain devant la cour. La Fontaine, aussi sensible à la perte de son temps et de son loisir qu'au mépris du musicien, ne put se refuser à l'indignation qu'inspira ce procédé à tous ses amis. C'est à leur sollicitation qu'il composa le morceau plein de sel, intitulé *le Florentin*, qu'on trouve dans ses œuvres posthumes, et dans lequel, en parlant du mauvais tour de Lully, il peint ainsi son caractère :

. . . . . Il me fit travailler.
Le paillard s'en vint réveiller
Un enfant des neuf sœurs, enfant à barbe grise,
Qui ne devoit en nulle guise
Être dupe; il le fut, et le sera toujours :
Vienne encore un trompeur, je ne tarderai guères, etc.

Incapable de haine, ou de conserver long-temps le ressentiment des injures, il ne tarda pas à être fâché d'avoir écrit contre Lully. C'est ce qu'on voit dans une de ses épîtres à madame de Thiange, où, parmi les excuses qu'il emploie, et en par-

lant des conseils qui lui avoient été donnés, il dit:

Les conseils. Et de qui? du public : c'est la ville,
C'est la cour, et ce sont toutes sortes de gens,
Les amis, les indifférents,
Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile.
Ils ne pouvoient souffrir cette atteinte à mon nom.
La méritois-je? on dit que non.

C'est le seul ressentiment qu'il eut dans sa vie. Son humeur tranquille et débonnaire le rendoit insensible à toutes les petites délicatesses qui heurtent la vanité, et qui blessent l'amour-propre de la plupart des hommes. On eût dit qu'il étoit incapable de sentir même la raillerie piquante : on en a déja vu quelques exemples. Aussi ses amis avoient-ils le droit de lui faire ou de lui dire tout ce qu'ils vouloient; jamais il ne s'en fâchoit. Il souffroit aisément leur mauvaise humeur, et ne leur tenoit que des propos obligeants, même dans les occasions où la patience peut échapper aux plus modérés. Le peu d'estime qu'il avoit de lui-même, son humilité naturelle, capable de faire honneur à la dévotion et à la piété même qu'il n'avoit pas, lui déroboient la connoissance de son mérite et de la sublimité de ses talents. Ses productions étoient les fruits d'un génie aisé; elles couloient tellement de source, et lui coûtoient si peu d'efforts, qu'il ne

faisoit pas plus d'attention à ce qu'elles valoient, qu'il en faisoit à ce qui le regardoit lui-même. Personne n'ignora plus que lui l'estime dont il étoit digne : aussi étoit-il de tous les hommes le moins propre à faire remarquer qu'il la méritoit. Il regardoit l'industrie qu'il eût fallu pour cela comme une peine ou comme un soin qui ne le concernoit pas, et qui n'étoit que l'affaire des autres. C'étoit en vain qu'à table ou dans un cercle on auroit attendu de lui quelque propos ou quelque récit qui répondît à la licence répandue dans une bonne partie de ses ouvrages. Personne n'étoit, ni plus retenu devant les femmes, qu'il aimoit et qu'il respectoit beaucoup, ni plus réservé et plus circonspect dans les conversations, même les plus familières et les plus libres. Lorsqu'il étoit obligé d'aller dans quelques compagnies où l'on exigeoit le récit de quelques fables ou de quelques contes, il s'en excusoit modestement sur son incapacité à les bien rendre, et sur son défaut de mémoire. S'il étoit davantage pressé, il présentoit à sa place, dit-on, un nommé *Gaches*, qu'il menoit souvent avec lui, et qui, prenant aussitôt la parole, s'acquittoit très bien de ces sortes de commissions.

Personne ne fut si simple et si naïf dans son air, dans ses manières et dans toutes ses actions. A le voir agir, à observer la singularité de ses surprises,

on l'eût pris pour l'homme du monde le plus neuf ou le plus incapable de sentiment. Ce caractère, d'une ingénuité qui tenoit de l'enfance, ayant passé de sa plus tendre jeunesse dans son âge le plus mûr, pouvoit le faire regarder par ceux qui ne le connoissoient pas comme une espèce d'automate. C'est en badinant sur l'impression naturelle qui résultoit de son extérieur et de ses mœurs que madame de La Sablière dit un jour, après avoir congédié tous ses domestiques à-la-fois : *Je n'ai gardé avec moi que mes trois animaux, mon chien, mon chat, et mon La Fontaine.*

Lorsqu'il publia son livre des *Amours de Psyché et de Cupidon*, la malignité de quelques courtisans voulut insinuer à plusieurs personnes qu'il avoit eu en vue certaines amours de Louis XIV. L'on crut y découvrir des traits de plaisanterie et de satire, qui, sans être même voilés par la fiction, s'appliquoient exactement à ce monarque. Le goût de ces commentaires, et la fausse clef de cette prétendue énigme, commençoient à s'accréditer, lorsque La Fontaine, qui ne s'apercevoit de rien, et qui n'avoit eu aucune mauvaise intention, fut tout-à-coup effrayé par les avertissements de ses amis, et par la conséquence de ces bruits. Il courut faire part de ses craintes au duc de Saint-Aignan, l'un des favoris de Louis XIV, qui, sans adopter entièrement ses ex-

cuses, en eut cependant compassion, et promit de le tirer d'affaire. *Faites relier,* lui dit ce seigneur, *un exemplaire de cet ouvrage. Je vous introduirai chez le Roi dans le moment qu'il sera le plus environné de courtisans; vous lui présenterez vous-même votre livre, et soyez persuadé qu'après cette démarche il n'y aura plus d'interprétation.* Ce projet eut le succès qu'on en attendoit; chacun se tut, et La Fontaine reprit sa tranquillité ordinaire.

La mort de M. de Colbert, arrivée en 1683, laissa une place vacante à l'académie françoise, pour laquelle La Fontaine[1] et Despréaux furent en concurrence. Ces deux grands poëtes avoient également le droit de se mettre sur les rangs; mais la licence répandue dans les ouvrages de notre auteur[2] réveilloit dans cette compagnie une délicatesse qui sembloit ne devoir pas lui être favorable. Cependant La Fontaine, que la plupart des académiciens desiroient pour confrère, à cause de son rare génie et de sa grande réputation, eut seize voix contre sept. Mais Despréaux étoit plus connu à la cour;

[1] Il avoit alors soixante-trois ans.

[2] Lorsque La Fontaine témoigna souhaiter d'être admis à l'académie françoise, « il écrivit, dit M. Perrault, une lettre « à un prélat de la compagnie, où il marquoit, et le déplaisir « de s'être laissé aller à une telle licence, et la résolution où « il étoit de ne plus composer rien de semblable. »

Louis XIV même l'honoroit d'une bienveillance particulière[1]. Son parti se hâta d'intéresser la religion du Roi, et les ordres qu'on en attendoit pour la réception de La Fontaine demeurèrent suspendus. Dans cet intervalle, il parut sentir l'aiguillon de la gloire qu'il avoit jusqu'alors regardée avec trop d'indifférence. Ses amis vinrent l'exciter, et le tirer de son inaction naturelle. Il se donna des mouvements, et présenta au Roi une ballade, dont l'envoi est ajusté aux circonstances dans lesquelles se trouvoit La Fontaine. Il y sollicite en sa faveur, et tire parti du refrain, qui sert en même temps à célébrer la gloire du monarque.

Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains récits qui ne sont que sornettes;
Si je défère aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus? soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux;
Prince, en un mot, soyez ce que vous êtes,
L'événement ne peut que m'être heureux.

Il prit fort à cœur le succès de cette affaire, et c'est le seul trait d'ambition qu'on puisse remarquer

[1] Il étoit chargé, dès ce temps-là, par Louis XIV, d'écrire son histoire, conjointement avec Racine; et Despréaux étoit alors à la suite de ce prince, pour être témoin oculaire de ses expéditions. M. de Valincourt succéda à Racine, et fut associé à Despréaux, après la mort duquel il resta seul chargé de cet ouvrage.

dans le cours de sa vie. Cependant six mois s'étoient écoulés sans décision de la part du Roi, lorsqu'une autre place vint à vaquer à l'académie par la mort de M. de Bezons; Despréaux y fut élu. Ce fut alors que Louis XIV, mieux disposé en faveur de Despréaux, mais qui s'étoit fait une loi de ne jamais prévenir les suffrages de l'académie, expliqua ainsi au député qui venoit lui rendre compte de cette seconde élection : *Le choix qu'on a fait de M. Despréaux m'est très agréable, et sera généralement approuvé. Vous pouvez*, ajouta-t-il, *recevoir incessamment La Fontaine; il a promis d'être sage.*

L'académie reçut avec joie cette approbation, et sans attendre la réception de Despréaux, qui se trouvoit en Flandre avec le Roi, et qui eût été faite le même jour, elle se hâta de procéder à celle de La Fontaine, qui se fit le 2 mai 1684. Cet empressement et la haute opinion qu'on avoit de ses talents furent manifestés publiquement dans cette assemblée par M. l'abbé de La Chambre, qui étoit alors directeur. Il prit la parole, et s'adressant à La Fontaine : *L'académie*, dit-il, *reconnoît en vous, monsieur, un de ces excellents ouvriers, un de ces fameux artisans de la belle gloire, qui la va soulager dans les travaux qu'elle a entrepris pour l'ornement de la France, et pour perpétuer la mémoire d'un règne si fécond en merveilles.*

Elle reconnoît en vous un génie aisé et facile, plein de délicatesse et de naïveté, quelque chose d'original, et qui, dans sa simplicité apparente, et sous un air négligé, renferme de grands trésors et de grandes beautés.

Il fut estimé et chéri de ses confrères, parmi lesquels il parut toujours avec cette candeur et cette bonté de caractère qu'on ne peut se donner, ni même imiter quand on ne l'a pas. Simple, doux, ingénu, plein de droiture, il n'eut jamais la moindre mésintelligence avec aucun d'eux. Lors même que Furetière se fut rendu indigne de la place qu'il occupoit à l'académie, et qu'il fut question de l'en exclure [1], La Fontaine ne put se résoudre à concourir à cette flétrissure. Il voulut donc étayer Furetière de son suffrage; mais malheureusement l'une de ses distractions ordinaires [2] le surprit au moment qu'on alloit au scrutin pour cette exclusion. Au lieu

[1] *Voyez* l'Histoire de l'académie par M Pelisson, où les particularités et les causes de cette exclusion sont détaillées.

[2] Parmi plusieurs distractions, on rapporte qu'il portoit depuis deux jours un habit neuf, sans s'en être aperçu, lorsqu'un de ses amis, qu'il rencontra dans la rue, vint lui causer une grande surprise, en lui en faisant son compliment. C'étoit madame d'Hervart, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, qui, à l'insu de La Fontaine, avoit fait mettre cet habit dans sa chambre à la place de celui qu'il portoit ordinairement.

Une autre fois, et ce fait est confirmé par une tradition

de placer ses boules comme il le falloit, il mit la noire où devoit être la blanche, et ajouta une voix à celles qui étoient déja contre Furetière, ce que celui-ci ne lui pardonna pas.

La Fontaine ne connoissoit ni les intrigues, ni l'art de briguer les faveurs; il fuyoit la cour, pour laquelle il n'avoit pas moins d'éloignement que pour tous ceux auprès desquels il falloit s'assujettir, se contraindre ou se déguiser. Mais il n'est pas moins surprenant qu'il ait échappé seul, parmi tous les grands hommes de son temps, aux libéralités et aux bienfaits de Louis XIV, auxquels, comme l'observe M. de Voltaire, *il avoit droit de prétendre, et par son mérite, et par sa pauvreté.* Après la mort de madame de La Sablière, il se trouva réduit dans la situation la plus difficile à supporter. En perdant cette illustre amie, La Fontaine perdit aussi les douceurs de la vie qui lui étoient les plus chères et les plus précieuses. Son repos et sa tranquillité en furent troublés. Il se vit isolé et contraint de pourvoir à ses besoins, devenus plus sensibles par

bien constante, il oublia d'avoir été à l'enterrement d'une personne, chez laquelle il arriva pour dîner avec quelques amis qui s'étoient embarqués sous sa conduite. Mais le portier lui ayant dit que son maître étoit mort depuis huit jours : « Ah! « répondit La Fontaine avec étonnement, je ne croyois pas « qu'il y eût si long-temps. »

l'âge, et que l'attention et la générosité de sa bienfaitrice lui avoient laissé ignorer pendant une bonne partie de sa vie. La nécessité, s'il faut le dire, pensa pour lors l'exiler de sa patrie, et dérober honteusement à la France l'un des génies qui lui ait fait le plus d'honneur. Il étoit aussi connu par ses ouvrages en Angleterre, qu'estimé par les qualités de son ame. Madame de Bouillon[1] s'y trouvoit alors avec madame de Mazarin sa sœur. Elles apprirent que La Fontaine ne vivoit pas commodément à Paris; elles voulurent l'attirer à Londres, et se joignirent, pour cet effet, à madame Harvey[2], au duc de Devonshire, à mylord Montaigu, à mylord Godolphin, qui, tous ensemble, s'engagèrent à lui assurer une subsistance honorable. Saint-Évremont ne fut pas le dernier à vouloir le séduire; il lui écrivit plusieurs lettres, et La Fon-

[1] Elle étoit arrivée en Angleterre dès l'année 1687 pour voir sa sœur.

[2] Élisabeth Montaigu, veuve de M. le chevalier d'Harvey, mort à Constantinople, où il avoit été envoyé en ambassade par Charles II. Cette dame avoit beaucoup d'esprit et de mérite. C'est elle qui contribua le plus à faire venir en Angleterre madame de Mazarin, avec qui elle lia ensuite une amitié très étroite. Étant allée à Paris en 1683, La Fontaine eut souvent occasion de la voir chez mylord Montaigu, son frère, ambassadeur d'Angleterre. Elle lui donna alors le sujet de la fable du RENARD ANGLOIS, où La Fontaine a fait entrer son éloge, et qu'il lui adressa.

taine étoit ébranlé, lorsqu'il fut détourné de ce voyage par les dernières circonstances de sa vie, dont je vais rendre compte [1].

Vers la fin de 1692 il tomba dangereusement malade. Jusqu'alors il n'avoit guère porté sa vue sur le culte ni sur les objets de la religion; et les affaires de son salut avoient été enveloppées dans l'oubli et dans la profonde indifférence qui régnoient sur sa vie. La loi naturelle dirigeoit son cœur, et guidoit l'innocence de ses mœurs. Son esprit, ennemi du travail, incapable d'effort ou de contention, de quelque nature qu'elle pût être, ne se donna jamais la peine de suivre long-temps le même objet, et moins encore de se porter à la contemplation des choses qui sont hors de la sphère naturelle de l'homme. Le curé de Saint-Roch, informé de la maladie sérieuse de La Fontaine, lui envoya le père Poujet [2], homme d'esprit, et qui pour lors étoit vicaire de cette paroisse. Ce prêtre,

[1] L'on prétend qu'alors La Fontaine se mit à apprendre la langue angloise, et que la sécheresse et l'ennui de cette étude le détournèrent d'aller en Angleterre. Mais notre langue y étoit, dès ce temps, aussi connue qu'aujourd'hui. Saint-Evremont, à portée de l'instruire de ce qui s'y passoit, n'apprit jamais l'anglois; et La Fontaine étoit moins capable qu'un autre d'être arrêté par une précaution aussi superflue.

[2] Amable Poujet. Il venoit de quitter récemment les bancs de Sorbonne, où il avoit pris tous ses grades et le bonnet de

pour donner à sa visite un air moins sérieux et moins suspect, se fit annoncer de la part de son père, chez qui La Fontaine alloit quelquefois, pour s'informer de l'état de sa santé. Pour lui ôter toute méfiance, il se fit accompagner d'un ami commun, qui l'étoit encore plus particulièrement du malade. Après les politesses d'usage, le père Poujet fit tomber insensiblement la conversation sur la religion et sur les preuves qu'on en tire, tant de la raison que des livres saints. Sans se douter du but de ses discours : *Je me suis mis*, lui dit La Fontaine avec sa naïveté ordinaire, *depuis quelque temps à lire le Nouveau Testament : je vous assure*, ajouta-t-il, *que c'est un fort bon livre ; oui, par ma foi, c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu ; c'est celui de l'éternité des peines : je ne comprends pas*, dit-il, *comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu.* Le père Poujet satisfit à cette objection par les meilleures raisons qu'il put trouver dans ce moment; et La Fontaine, après plusieurs répliques, fut si content de l'entendre, qu'il le pria de revenir. Le père Poujet ne demandoit pas mieux; il partit, et lui laissa l'ami qu'il avoit amené. Le but de cette

docteur. Il entra depuis dans l'oratoire. Il composa le catéchisme de Montpellier, et mourut à Paris en 1723.

séparation préméditée étoit d'amener La Fontaine à la confidence de ses sentiments et de ses dispositions présentes. En effet, satisfait de cette visite, il dit à son ami que, s'il avoit à se confesser, il ne prendroit point d'autre directeur que cet ecclésiastique.

Le père Poujet, instruit du succès de sa visite, fut exact, depuis ce temps, à lui en rendre deux par jour, dans lesquelles il ne cessoit, en le familiarisant avec ses discours, d'éclaircir ses doutes, et de répondre à ses questions avec l'adresse et la sagesse d'un habile homme. Ce n'étoit, au fond, ni l'impiété ni l'incrédulité qu'il avoit à combattre. La Fontaine, toujours vrai, toujours sincère et rempli de bonne foi, ne cherchoit qu'à s'instruire et à se convaincre. Il ne vouloit point faire tenir à sa bouche un langage que son cœur ou son esprit démentissent. Je ne rapporterai point les différentes objections qu'il fit, ni la manière dont le père Poujet sut y satisfaire; mais je ne saurois passer sous silence deux points intéressants sur lesquels La Fontaine eut peine à se rendre. Le premier fut une satisfaction publique sur ses contes, que ce directeur exigea de lui; l'autre, la promesse de ne jamais donner aux comédiens une pièce de théâtre qu'il avoit composée depuis peu, et dont il avoit reçu les applaudissements des connoisseurs et des amis auxquels il l'avoit lue.

Quoique La Fontaine ne regardât pas ses contes comme un ouvrage irrépréhensible, il ne pouvoit cependant imaginer qu'ils fussent capables de produire des effets aussi pernicieux qu'on le prétendoit. Il protestoit qu'en les écrivant ils n'avoient jamais fait de mauvaises impressions sur lui; et comme sa manière ordinaire étoit de juger des autres par lui-même, il attribuoit ce qu'on lui disoit là-dessus à une trop grande délicatesse. C'est ainsi qu'il se défendoit contre l'espèce d'amende honorable qu'on exigeoit de lui; mais l'éloquence du père Poujet l'emporta sur ses répugnances. La Fontaine convaincu se résigna, et consentit à tout ce que ce directeur jugeroit nécessaire et convenable dans cette occasion. Quant à la pièce de théâtre, il ne se rendit point avec la même docilité. Les discussions et la controverse entre son ami Racine et M. Nicole, sur ce point, étoient encore présentes à son esprit. La décision du père Poujet lui parut trop sévère; il en appela à une consultation en forme de plusieurs docteurs de Sorbonne. Elle ne lui fut point favorable, et, sans balancer, il jeta sa pièce au feu, sans en retenir de copie. Cet ouvrage est resté perdu; on n'en sait pas même le titre.

Parmi tous ces débats et toutes ces exhortations, où se trouvoient employées, tantôt une douce persuasion, et tantôt la crainte des peines de l'autre

vie, je ne dois pas oublier les réflexions de la garde de La Fontaine, qui désignent, d'une manière aussi naturelle qu'originale, les sentiments et l'opinion qu'il inspiroit de lui. *Eh ! ne le tourmentez pas tant*, dit-elle un jour avec impatience au père Poujet, *il est plus bête que méchant.* Une autre fois, avec un air de compassion : *Dieu n'aura jamais*, disoit-elle, *le courage de le damner.*

Enfin, après plus de six semaines de conférences assidues et redoublées, La Fontaine fit une confession générale, et reçut le saint viatique, le 12 février 1693, avec des sentiments dignes de la candeur de son ame, et des vertus du meilleur chrétien. C'est dans ce moment qu'avec une présence d'esprit admirable, et dans les meilleurs termes, il détesta ses contes[1] en présence de messieurs de l'académie. Il les avoit fait prier de se rendre chez lui par députés, pour être les témoins publics de son repentir, de ses dispositions et de la protestation authentique qu'il fit de n'employer ses talents à l'avenir, s'il recouvroit la santé, qu'à des sujets de piété[2].

[1] Il renonça en même temps au profit qui devoit lui revenir d'une nouvelle édition de ses contes qu'il avoit retouchée, et qui s'imprimoit alors en Hollande.

[2] Quelques uns crurent alors que La Fontaine étoit mort, ou qu'il ne relèveroit point de cette maladie : et ce fut dans

Il tint exactement parole[1]. Il revint de cette maladie, et la première fois qu'il put assister à l'académie, il y renouvela la protestation qu'il avoit faite devant les députés, et fit lecture, dans l'assemblée, d'une paraphrase, en vers françois, de la prose des morts *Dies iræ*. Il l'avoit composée pour s'entretenir de la pensée de la mort, et pour se pénétrer des vérités les plus terribles de la religion.

ce temps que le poëte Linière répandit dans Paris l'épigramme suivante :

Je ne jugerai de ma vie
D'un homme avant qu'il soit éteint :
Pelisson est mort en impie,
Et La Fontaine comme un saint.

Cependant aucuns de ces faits n'étoient vrais. Car La Fontaine ne mourut pas ; et de ce que la violence de la maladie avoit surpris Pelisson, sans lui donner le temps de recevoir les derniers sacrements qu'il avoit différés au lendemain, l'on ne pouvoit en inférer qu'il fût mort en impie.

[1] C'est par une erreur peu réfléchie et mal hasardée que Lokman, dans son livre des amours de Psyché et de Cupidon, en anglois, in-8°, 1744, imprimé à Londres, suppose, dans une vie qu'il a voulu donner de La Fontaine, qu'après cette maladie il composa encore quelques pièces trop libres, et dans le goût de ses contes. Il en cite pour preuve l'édition d'un livre intitulé : OUVRAGES DE PROSE ET DE POÉSIE DES SIEURS DE MAUCROY ET DE LA FONTAINE, qui parut en 1685, époque bien antérieure à la conversion de La Fontaine, et qu'il pouvoit aisément consulter.

Le jour qu'il reçut le saint viatique, M. le duc de Bourgogne, qui n'avoit encore atteint que sa onzième année, fit une action digne du sang des Bourbons. De son pur mouvement, et sans y être porté par aucun conseil, il envoya un gentilhomme à La Fontaine pour s'informer de l'état de sa santé, et pour lui présenter de sa part une bourse de cinquante louis d'or. Il lui fit dire en même temps qu'il auroit souhaité d'en avoir davantage, mais que c'étoit tout ce qui lui restoit du mois courant, et de ce que le Roi lui avoit fait donner pour ses menus plaisirs. Ce prince, dans qui l'Europe voyoit de si bonne heure germer les vertus et les sentiments dignes de la grandeur de son rang, se mit dès ce temps à la tête des bienfaiteurs de La Fontaine, et, par ses largesses, écarta la nécessité qui, comme nous l'avons vu plus haut, alloit bientôt livrer La Fontaine à l'ambitieuse rivalité d'une nation qui nous dispute la gloire de soutenir le mérite et de récompenser les talents.

Après sa maladie, La Fontaine fut invité par madame d'Hervard[1], qui l'aimoit beaucoup, à

[1] Femme de M. d'Hervard, conseiller au parlement, qui conserva la mémoire de La Fontaine avec tant de vénération, qu'il se faisoit un plaisir de montrer dans sa maison, depuis l'hôtel d'Armenonville, la chambre où La Fontaine étoit mort, comme on fait remarquer à Rome la maison de Cicéron.

venir loger chez elle. Il accepta cette offre, et retrouva dans cet asile les douceurs et les attentions que madame de La Sablière avoit eues autrefois pour lui. Il se mit alors à traduire en vers les hymnes de l'église; mais il n'avança pas beaucoup dans ce nouveau genre de travail: il l'avoit entrepris trop tard, pour être secondé de ce feu poétique qui l'avoit autrefois animé, et qui se trouvoit alors éteint et dissipé par l'âge, la maladie, le régime, et par les austérités qu'il pratiquoit dans sa pénitence.

Il vécut encore deux ans dans cette langueur, et plus il sentoit diminuer ses forces, plus il redoubloit de ferveur[1]. Il mourut le 13 mars 1695, âgé

[1] C'est ici l'occasion de rapporter une lettre qui fait bien connoître ses dispositions. Il l'écrivit à son ami M. de Maucroy, un mois avant sa mort:

« Tu te trompes assurément, mon cher ami, s'il est bien « vrai, comme M. de Soissons me l'a dit, que tu me croies « plus malade d'esprit que de corps. Il me l'a dit pour tâcher « de m'inspirer du courage; mais ce n'est pas de quoi je man- « que. Je t'assure que le meilleur de tes amis n'a plus à comp- « ter sur quinze jours de vie. Voilà deux mois que je ne sors « point, si ce n'est pour aller un peu à l'académie, afin que « cela m'amuse. Hier, comme j'en revenois, il me prit au milieu « de la rue.... une si grande foiblesse, que je crus véritable- « ment mourir. O mon cher, mourir n'est rien; mais songes- « tu que je vais comparoître devant Dieu? Tu sais comme j'ai « vécu. Avant que tu reçoives ce billet, les portes de l'éternité « seront peut-être ouvertes pour moi. » Œuvres diverses de La Fontaine, tom. II, pag. 173, édit. de la Haye, 1729.

de soixante-treize ans huit mois cinq jours, et fut enterré dans le cimetière de Saint-Joseph, au même endroit où l'on avoit placé le corps de son ami Molière, vingt-deux ans auparavant. Lorsqu'on le déshabilla pour le mettre au lit de la mort, il se trouva couvert d'un cilice[1]. Ce que M. Racine le fils n'a point laissé échapper, lorsqu'il le dépeint ainsi:

Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence, à la fin de ses jours;
Du maître qu'il approche il prévient la justice,
Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice.

Il me reste un mot à dire de ses compositions, et à caractériser plus particulièrement son génie. Il ne connut jamais d'efforts ni de contrainte dans ses ouvrages. L'indépendance de son esprit fut égale à celle de sa vie, et l'amour de la liberté fut le guide de sa plume et de ses productions, comme il l'étoit de son goût et de ses inclinations. C'est cette aisance et cette facilité d'écrire qui le faisoient ingénieusement appeler par madame de Bouillon, *un fablier*, pour dire que ses fables étoient une production naturelle des idées qui se trouvoient toutes arrangées dans sa tête. Le soin de les en retirer fut

[1] M. l'abbé d'Olivet a vu ce cilice entre les mains de M. de Maucroy, qui le gardoit comme un monument précieux de la mémoire de cet illustre ami.

tout son travail, ou, pour mieux dire, fut l'ouvrage de la douce et tranquille rêverie dont il s'occupoit. Aussi ne fit-il pas plus de cas de ces mêmes ouvrages, que de la peine qu'ils lui coûtoient. C'est ainsi qu'il apprécie modestement l'un et l'autre dans l'épitaphe qu'il s'est composée lui-même:

Jean s'en alla comme il étoit venu,
Mangeant son fonds après son revenu,
Et crut les biens chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser;
Deux parts en fit, dont il souloit passer,
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Ses expressions délicates, enjouées et naïves, furent des copies fidèles de la belle nature, dont le goût, de concert avec l'esprit, lui firent saisir partout les nuances et les traits. C'est ainsi qu'en remaniant les ouvrages des anciens il se les est rendus propres, et leur a prêté une tournure et des graces qu'ils n'avoient point. Aussi sage, aussi sensé qu'Ésope, il l'a surpassé, autant par la justesse des applications, que par l'élégance et la précision. Plus vif, plus rempli d'intérêt et de chaleur que Phèdre, il l'a laissé derrière lui, et s'est ouvert, dans ses fables, une carrière toute neuve, toute parsemée de fleurs et d'agréments piquants[1]. Aussi

[1] C'est ce qu'il ne connoissoit pas, se mettant fort au-dessous de Phèdre. Mais, comme a dit M. de Fontenelle, « cela ne ti-

peut-on dire qu'il est parvenu au plus haut point de perfection où l'on puisse atteindre dans ce genre.

Ses contes, quoique d'une moindre perfection, sont des chefs-d'œuvre d'une autre espèce, qui, dans le genre naïf, serviront toujours de modèle pour la narration. L'intérêt et la saillie, toujours à côté du simple et du naturel, y charment l'esprit, et surprennent l'imagination d'une manière agréable et séduisante. Lorsque La Fontaine raconte, l'on oublie qu'on lit une fiction; on s'oublie soi-même; et livré à une espèce d'enchantement, l'on croit entendre et voir tout ce qu'on lit. S'il change de style, et qu'il adresse quelquefois la parole aux dames dans ses vers, quelle élégance! quelle finesse dans ses compliments! quelle tournure délicate et galante dans ses louanges!

A travers tous ces avantages, cet excellent auteur n'a pas mis la dernière main à toutes ses pièces. Libre en écrivant, comme en tout autre chose, son indolence et sa paresse se manifestent quelquefois par des constructions vicieuses, ou par des dé-

« roit point à conséquence, et La Fontaine ne le cédoit ainsi « à Phèdre que par bêtise. » Mot plaisant, expression singulière, mais qui caractérise d'une manière aussi fine que juste l'indifférence d'un génie supérieur qui néglige de rechercher son mérite.

fauts de langage. Mais par-tout où l'on puisse s'arrêter à critiquer ces petites fautes, on aperçoit toujours l'homme de génie et le grand écrivain. S'il pouvoit être soupçonné de malice ou de quelque adresse recherchée, l'on diroit même que ces négligences, dans la place qu'elles occupent, sont souvent l'effet de l'art, tant elles sont imperceptibles et réparées par les choses qui les précèdent ou qui les accompagnent. Mais il ne pouvoit se gêner, comme nous l'avons observé plus haut; il suivoit son humeur et sa fantaisie; et parcourant tantôt un sujet, et tantôt un autre, il se livroit à différents genres, ce qui lui a fait quelquefois négliger la correction dans ses poésies. Cette légèreté d'humeur, dont il se divertissoit lui-même, mettoit fort en colère madame de Sévigné, qui, dans une de ses lettres, dit, d'un air piqué : *Je voudrois faire une fable qui lui fît entendre combien cela est misérable, de forcer son esprit à sortir de son genre, et combien la folie de vouloir chanter sur tous les tons fait une mauvaise musique.* En ceci cependant, La Fontaine, loin de forcer son esprit, ne suivoit que son caprice et son inconstance : c'est ainsi qu'il s'en explique lui-même dans un discours à madame de La Sablière :

Papillon du Parnasse et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles,

Je suis chose légère, et vole à tous sujets.
Je vais de fleurs en fleurs, et d'objets en objets;
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

S'il y a quelque chose d'ingénieux dans la république des lettres, on peut dire que c'est la manière dont Ésope a débité sa morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornements de la poésie, puisque le plus sage des anciens a jugé qu'ils n'y étoient pas

inutiles. J'ose, Monseigneur, vous en présenter quelques essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux princes; mais en même temps vous devez donner quelques unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux fables que nous devons à Ésope. L'apparence en est puérile, je le confesse; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes.

Je ne doute point, Monseigneur, que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les sciences parmi les hommes. Ésope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre : la lecture de son ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la vertu, et lui apprend à se connoître, sans qu'elle s'aperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire tout autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très heureusement celui sur lequel Sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des instructions. Il fait en sorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir, tout ce qu'il est nécessaire qu'un prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite. Mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage : ce sont, Mon-

seigneur, les qualités que notre invincible monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe et les machines qu'elle remue pour le détourner de son entreprise; quand il pénètre dès sa première démarche jusque dans le cœur d'une province où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre, lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres princes; quand, non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des éléments; et quand, au retour de cette expédition où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses peuples comme un Auguste : avouez le vrai, Monseigneur, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années; vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous déclarer son rival dans l'amour de cette divine maîtresse. Vous ne l'attendez pas, Monseigneur, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'ame, que vous faites paroître à tous les moments. Certainement c'est une joie bien sensible à notre

Monarque; mais c'est un spectacle bien agréable pour l'univers que de voir ainsi croître une jeune plante qui couvrira un jour de son ombre tant de peuples et de nations.

Je devrois m'étendre sur ce sujet; mais comme le dessein que j'ai de vous divertir est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites que celle-ci : c'est, Monseigneur, que je suis, avec un zèle respectueux.

Votre très humble, très obéissant,
et très fidèle serviteur,
DE LA FONTAINE.

PRÉFACE
DE LA FONTAINE.

L'INDULGENCE que l'on a eue pour quelques unes de mes fables me donne lieu d'espérer la même grace pour ce recueïl. Ce n'est pas qu'un des maîtres [1] de notre éloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers : il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun ; que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseroit en beaucoup d'endroits, et banniroit de la plupart de ces récits la brièveté, qu'on peut fort bien appeler l'ame du conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sauroit partir que d'un homme d'excellent goût; je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les graces lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des muses françoises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

[1] Patru, célèbre avocat au parlement de Paris et membre de l'académie françoise.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur l'exemple, je ne veux pas dire des anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les fables qu'on attribue à Ésope virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornements de cette préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit que les dieux l'avoient averti plusieurs fois, pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit : car comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il falloit qu'il y eût du mystère là-dessous, d'autant plus que les dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la dernière qu'il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie : mais

il n'y en a point non plus sans fictions; et Socrate ne savoit que dire la vérité. Enfin il avoit trouvé un tempérament : c'étoit de choisir des fables qui continssent quelque chose de véritable, telles que sont celles d'Ésope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie.

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs la poésie et nos fables. Phèdre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment; et par l'excellence de son ouvrage nous pouvons juger de celui du prince des philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les modernes les ont suivis : nous en avons des exemples non seulement chez les étrangers, mais chez nous. Il est vrai que lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise; au contraire, je me suis flatté de l'espérance que si je ne courois dans cette carrière avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de fables à mettre en vers que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire celles qui m'ont semblé

telles : mais, outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation, soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il falloit tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême briéveté qui rendent Phédre recommandable; ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il falloit en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandoit pas davantage; et si l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi, qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne sauroit trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en

apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces fables étant sues de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui : on veut de la nouveauté et de la gaieté. Je n'appelle pas gaieté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée à cet ouvrage qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit qui ne se rencontre dans l'apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'antiquité ont attribué la plus grande partie de ces fables à Socrate, choisissant, pour leur servir de père, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes fables, et comme ils ne leur ont point assigné un dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence. Ce que je dis n'est pas tout-à-fait sans fondement, puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré parmi les erreurs du paganisme, nous voyons que la Vérité a parlé aux hommes par paraboles : et la parabole est-elle autre

chose que l'apologue, c'est-à-dire un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet, qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposeroit à imiter que les maîtres de la sagesse, nous fourniroit un sujet d'excuse: il n'y en a point, quand des abeilles et des fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon, ayant banni Homère de sa république, y a donné à Ésope une place très honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces fables avec le lait; il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne sauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduits à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortiroit, que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant que le renard et le bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le renard en sortit s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle; au contraire, le bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance,

et par conséquent il faut considérer en toute chose la fin : je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant. Ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de nouvelles badineries. Ces badineries ne sont telles qu'en apparence, car dans le fond elles portent un sens très solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel et la terre, de même aussi, par les raisonnements et conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances : les propriétés des animaux et leurs divers caractères y sont exprimés; par conséquent les nôtres aussi, puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête : de ces pièces si différentes il composa notre espéce; il fit cet ouvrage qu'on appelle le Petit-Monde. Ainsi ces fables sont

un tableau où chacun de nous se trouve dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitants, ils ne se connoissent pas eux-mêmes : on ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut; il leur faut apprendre ce que c'est qu'un lion, un renard, ainsi du reste, et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce renard ou à ce lion. C'est à quoi les fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déja passé la longueur ordinaire des préfaces; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon ouvrage.

L'apologue est composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'ame. Le corps est la fable; l'ame, la moralité. Aristote n'admet dans la fable que les animaux; il en exclut les hommes et les plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance, puisque ni Ésope, ni Phèdre, ni aucun des fabulistes ne l'a gardée, tout au contraire de la moralité, dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec

grace, et où il est aisé au lecteur de la suppléer. On ne considère en France que ce qui plaît : c'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule. Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes, lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Ésope la fable étoit contée simplement ; la moralité séparée et toujours ensuite. Phèdre est venu qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la moralité de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne. Cet auteur ne veut pas qu'un écrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusque-là ; il abandonne les choses dont il voit qu'il ne sauroit rien faire de bon :

Et, quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques moralités du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la vie d'Ésope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée. On s'ima-

gine que cet auteur a voulu donner à son héros un caractère et des aventures qui répondissent à ses fables. Cela m'a paru d'abord spécieux : mais j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Ésope : on y trouve trop de niaiseries. Eh ! qui est le sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Ésope est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est-à-dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la postérité dans ce traité-là, lui qui fait profession d'être véritable par-tout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela seroit, je ne saurois que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai : Vie d'Ésope. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas; et, fable pour fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

LA VIE D'ÉSOPE

LE PHRYGIEN.

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homère et d'Ésope : à peine même sait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est de quoi il y a lieu de s'étonner, vu que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables et moins nécessaires que celle-là. Tant de destructeurs de nations, tant de princes sans mérite, ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie; et nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope et d'Homère, c'est-à-dire des deux personnages qui ont le mieux mérité des siécles suivants. Car Homère n'est pas seulement le père des dieux, c'est aussi celui des bons poëtes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devroit mettre au nombre des sages dont la Grèce s'est tant vantée, lui qui enseignoit la véritable sagesse, et qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions et des régles. On a véritablement recueilli les

vies de ces deux grands hommes : mais la plupart des savants les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi, je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a semblé trop puéril ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienséance.

Ésope étoit Phrygien, d'un bourg appelé Amorium. Il naquit vers la cinquante-septième olympiade, quelque deux cents ans après la fondation de Rome. On ne sauroit dire s'il eut sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle : car, en le douant d'un très bel esprit, elle le fit naître difforme et laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être esclave, il ne pouvoit manquer de le devenir. Au reste son ame se maintint toujours libre et indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut l'envoya aux champs labourer la terre, soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si désagréable. Or il arriva que ce

maître étant allé voir sa maison des champs, un paysan lui donna des figues : il les trouva belles, et les fit serrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hasard voulut qu'Ésope eût affaire dans le logis. Aussitôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, et mangea les figues avec quelques uns de ses camarades : puis ils rejetèrent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit bègue et paroissoit idiot. Les châtiments dont les anciens usoient envers leurs esclaves étoient fort cruels, et cette faute très punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître; et se faisant entendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on sursît de quelques moments sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son seigneur, se mit les doigts dans la bouche, et ce qui s'ensuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligeât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris : on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus et ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, et se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se gardèrent bien

de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, et de mettre en évidence les figues toutes crues encore et toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit; ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise, et pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, et Ésope étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, et ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens levèrent les mains au ciel, et prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud et la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil, il s'imagina que la Fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, et par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut; et en s'éveillant : Qu'est-ce ci? dit-il, ma voix est devenue libre; je prononce bien un râteau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille

fut cause qu'il changea de maître. Car comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'économe et qui avoit l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, et le menaça que ses mauvais traitements seroient sus. Zénas, pour le prévenir, et pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avoit recouvré la parole, mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphémer et à médire de leur seigneur. Le maître le crut, et passa bien plus avant; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas, de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, et lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit : Est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? on le prendroit pour une outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappela, et lui dit : Achète-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfants qui crient et qui soient méchants, ma mine les fera taire : on les menacera de moi comme de la

bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, et dit en riant : Les dieux soient loués ! je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité, aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entre autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves : si bien qu'allant à Ephèse pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi et selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il étoit nouveau venu, et devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, et voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit le panier au pain, c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise : mais dès la dînée le panier fut entamé, et le Phrygien déchargé d'autant; ainsi le soir, et de même le lendemain; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vide. Le bon sens et le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, et d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il

put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope, au contraire, ne fut vêtu que d'un sac, et placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présentèrent, entre autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien et au chantre ce qu'ils savoient faire : Tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles; son grammairien trois mille : et en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien et du chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grace : on en feroit un épouvantail, il divertiroit les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, et fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades : Ésope répondit, à rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sou pour livre, et lui en donnèrent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat,

et à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas : si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère et se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, et alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde et le mieux fait. Sur cette nouvelle, les filles qui servoient sa femme se pensèrent battre à qui l'auroit pour son serviteur; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre; qu'il y avoit long-temps que le philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole le différent s'échauffa jusqu'à tel point, que la femme demanda son bien et voulut se retirer chez ses parents. Xantus fit tant par sa patience, et Ésope par son esprit, que les choses s'accommodèrent. On ne parla plus de s'en aller, et peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit; car, quoiqu'on puisse juger par-là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon

sens et de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi bien que le jardinage; c'est que les herbes qu'il plantoit et qu'il cultivoit avec un grand soin ne profitoient point, tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire; et ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parceque la question n'étoit pas digne de lui; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope compara la terre à une femme qui, ayant des enfants d'un premier mari, en épouseroit un second qui auroit aussi des enfants d'une autre femme : sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, et leur ôteroit la nourriture afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail et de la culture, et qui réservoit toute sa tendresse et tous ses bienfaits pour les siennes seules : elle étoit marâtre des unes, et mère passionnée des autres. Le

jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva quelque temps après un grand différent entre le philosophe et sa femme. Le philosophe, étant de festin, mit à part quelques friandises, et dit à Ésope : Va porter ceci à ma bonne amie. Ésope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, et si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage : on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demanda s'il ne lui avoit pas dit expressément : Va-t'en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie. Ésope répondit là-dessus que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce ; c'étoit la chienne, qui enduroit tout, et qui revenoit faire caresses après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colère, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fît parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagême. Il acheta force gibier, comme pour une noce considérable, et fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant

d'apprêts. Ésope lui dit que son maître, ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussitôt que la dame sut cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pièces à son maître, et tous les jours se sauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus, qui avoit dessein de régaler quelques uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur, et rien autre chose. *Je t'apprendrai, dit en soi-même* le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets; à la fin ils s'en dégoûtèrent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? Eh! qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit des villes et on les police; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées; on s'acquitte du premier de tous les devoirs qui est de louer les dieux. Eh bien!

dit Xantus (qui prétendoit l'attraper), achète-moi demain ce qui est de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi, et je veux diversifier.

Le lendemain Ésope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si d'un côté elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui étoit fort nécessaire, car il savoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine? reprit Ésope. Eh! trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Ésope alla le lendemain sur la place; et voyant un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur et l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il sût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur;

mais il disoit en lui-même : C'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout, il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que de blâmer son cuisinier ; rien ne lui plaisoit : ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé ; et ce qui étoit trop salé, il le trouvoit doux. L'homme sans souci le laissoit dire, et mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau que la femme du philosophe avoit fait : Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée ; il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille : qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan, je m'en vais querir ma femme, on ne fera qu'un bûcher pour toutes les deux. Ce dernier trait désarçonna le philosophe, et lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or, ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvoit occasion de rire et de dire de bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit : il rencontra en chemin le magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en savoit rien. Le magistrat, tenant à mépris et irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient : Ne voyez-vous pas, dit-

il, que j'ai très bien répondu? Savois-je qu'on me feroit aller où je vais? Le magistrat le fit relâcher, et trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par-là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Ésope, et combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope, qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déja la cervelle, aussi bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés : le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, et on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, et à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer tout entière; et, pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Ésope lui dit qu'il étoit perdu, et que sa maison l'étoit aussi par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le philosophe bien alarmé : il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui triomphoit déja. Xantus dit à l'assemblée : Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans : c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, et puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il étoit vaincu, et demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, et dit que le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu ; si toutefois les dieux l'ordonnoient ainsi, il y consentoit : partant, qu'il prît garde au premier présage qu'il auroit étant sorti du logis ; s'il étoit heureux, et que, par exemple, deux corneilles se présentassent à sa vue, la liberté lui seroit donnée ; s'il n'en voyoit qu'une, qu'il ne se lassât point d'être esclave. Ésope sortit aussitôt. Son maître étoit logé à l'écart, et apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors, qu'il aperçut deux

corneilles qui s'abattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître, qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit, l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours? dit-il à Ésope : qu'on lui donne les étrivières. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope, on vint inviter Xantus à un repas; il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas! s'écria Ésope, les présages sont bien menteurs! moi, qui ai vu deux corneilles, je suis battu; mon maître, qui n'en a vu qu'une, est prié de noces. Ce mot plut tellement à Xantus, qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope; mais, quant à la liberté, il ne se pouvoit résoudre à la lui donner, encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monuments, considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre, quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit composée des premières lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres, lui dit Ésope, quelle récompense aurai-je? Xantus lui promit la liberté et la moitié du trésor. Elles signifient, poursuivit Ésope, qu'à quatre pas de cette colonne nous

en rencontrerons un. En effet, ils le trouvèrent après avoir creusé quelque peu dans terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole, mais il reculoit toujours. Les dieux me gardent de t'affranchir, dit-il à Ésope, que tu ne m'aies donné avant cela l'intelligence de ces lettres! ce me sera un autre trésor plus précieux que celui lequel nous avons trouvé. On les a ici gravées, poursuivit Ésope, comme étant les premières lettres de ces mots: Αποβας δημματα, etc., c'est-à-dire : « Si vous reculez quatre pas, et « que vous creusiez, vous trouverez un trésor. » Puisque tu es si subtil, repartit Xantus, j'aurois tort de me défaire de toi, n'espère donc pas que je t'affranchisse. Et moi, répliqua Ésope, je vous dénoncerai au roi Denys; car c'est à lui que le trésor appartient, et ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé dit au Phrygien qu'il prît sa part de l'argent et qu'il n'en dît mot; de quoi Ésope déclara ne lui avoir aucune obligation, ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermoient un triple sens, et signifioient encore : « En vous en allant vous « partagerez le trésor que vous aurez rencontré. » Dès qu'il fut de retour, Xantus commanda qu'on enfermât le Phrygien, et que l'on lui mît les fers aux pieds, de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas! s'écria Ésope, est-ce ainsi que les phi-

losophes s'acquittent de leurs promesses. Mais faites ce que vous voudrez, il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux délibérations du conseil), et le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus, et comme étant philosophe, et comme étant un des premiers de la république. Il demanda temps, et eut recours à son oracle ordinaire : c'étoit Ésope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public; parceque s'il rencontroit bien, l'honneur en seroit toujours à son maître; sinon, il n'y auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose, et le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit, chacun s'éclata de rire : personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raisonnable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dît donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire : La Fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître et l'esclave : si l'esclave disoit mal, il seroit battu; s'il disoit mieux que le maître, il seroit battu en-

core. Aussitôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista long-temps. A la fin le prévôt de ville le menaça de le faire de son office et en vertu du pouvoir qu'il en avoit comme magistrat; de façon que le philosophe fut obligé de donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige; et que l'aigle enlevant leur sceau ne signifioit autre chose qu'un roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires; sinon, qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la Fortune présentoit deux chemins aux hommes: l'un, de liberté, rude et épineux au commencement, mais dans la suite très agréable; l'autre, d'esclavage, dont les commencements étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyèrent l'ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'ambassadeur lui dit que, tant qu'ils auroient Ésope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vu la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté s'ils le lui livroient.

Les principaux de la ville trouvèrent ces conditions avantageuses, et ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher quand ils l'achèteroient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups et les brebis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnèrent leurs chiens pour otages. Quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglèrent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet : les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, et dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du roi, que s'il demeuroit à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des sauterelles, dit-il; une cigale lui tomba aussi sous la main. Il s'en alloit la tuer, comme il avoit fait les sauterelles. Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme; je ne ronge point vos blés; je ne vous procure aucun dommage; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me sers fort innocemment. Grand roi, je ressemble à cette cigale; je n'ai que la voix, et ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration et de pitié,

non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au roi de Lydie, et fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernèrent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager et d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appeloit philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycérus, roi de Babylone. Les rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problêmes à soudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espéce de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées, en quoi Lycérus, assisté d'Ésope, avoit toujours l'avantage, et se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria; et ne pouvant avoir d'enfants, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, et fut si méchant que d'oser souiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par lesquelles il sembloit qu'Ésope eût intelligence avec les rois qui étoient émules de Lycérus. Lycérus, persuadé par le cachet et par la signature de ces lettres, commanda à un

de ses officiers nommé Hermippus, que, sans chercher de plus grandes preuves, il fît mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus, étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; et, à l'insu de tout le monde, le nourrit long-temps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Necténabo, roi d'Egypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycérus son tributaire. Il osa le provoquer, et le défia de lui envoyer des architectes qui sussent bâtir une tour en l'air, et, par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycérus ayant lu les lettres et les ayant communiquées aux plus habiles de son état, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le roi regretta Ésope, quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, et le fit venir. Le Phrygien fut très bien reçu, se justifia, et pardonna à Ennus. Quant à la lettre du roi d'Egypte, il n'en fit que rire, et manda qu'il enverroit au printemps les architectes et le répondant à toutes sortes de questions. Lycérus remit Ésope en possession de tous ses biens, et lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Ésope le reçut comme son enfant; et, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les dieux et son prince, se rendre terrible à ses ennemis, facile et commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, et chasser de chez soi les babillards; ne se

point laisser abattre au malheur; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant; sur-tout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus, touché de ces avertissements et de la bonté d'Ésope, comme d'un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Necténabo, Ésope choisit des aiglons et les fit instruire (chose difficile à croire); il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage; non sans tenir en grande admiration et en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Necténabo, qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée. Il ne s'y attendoit pas, et ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycérus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes et le répondant. Ésope dit que le répondant étoit lui-même, et qu'il feroit voir les architectes quand il seroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enlevèrent les paniers avec les petits enfants, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres et du

bois. Vous voyez, dit Ésope à Necténabo, je vous ai trouvé des ouvriers; fournissez-leur des matériaux. Necténabo avoua que Lycérus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope : J'ai des cavales en Egypte qui conçoivent au hennissement des chevaux qui sont devers Babylone. Qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; et, retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfants de prendre un chat, et de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens, qui adorent cet animal, se trouvèrent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arrachèrent des mains des enfants, et allèrent se plaindre au roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne savez-vous pas, lui dit le roi, que cet animal est un de nos dieux? Pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycérus, reprit Ésope : car la nuit dernière il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, et qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le roi : comment seroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage? Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos juments entendent de si loin nos chevaux hennir, et conçoivent pour les entendre?

Ensuite de cela, le roi fit venir d'Héliopolis cer-

tains personnages d'esprit subtil et savants en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposèrent à Ésope diverses choses, celle-ci entre autres: Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcs-boutants, et autour de ces arcs-boutants se promènent, l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfants de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; et les arcs-boutants, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour et la nuit.

Le lendemain Necténabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton, soit la cause que Lycérus remporte le prix, et que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fît des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule, par laquelle Necténabo confessoit devoir deux mille talents à Lycérus. La cédule fut mise entre les mains de Necténabo toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Necténabo s'écria :

Voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prends à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Ésope. Necténabo le renvoya comblé de présents, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodopé: celle-là qui, des libéralités de ses amants, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, et qu'on voit avec admiration; c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec le plus d'art.

Ésope, à son retour dans Babylone, fut reçu de Lycérus avec de grandes démonstrations de joie et de bienveillance: ce roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir et d'apprendre le fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycérus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, et prit congé de ce prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycérus ne le laissa point partir sans embrassements et sans larmes, et sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendroit achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs.

Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flottent sur l'onde : on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable ; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine et un si violent desir de vengeance (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui), qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Ésope de vol et de sacrilège, et qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, et qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine. Ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase ; Ésope le nia avec des serments : on chercha dans son équipage, et il fut trouvé. Tout ce qu'Ésope put dire n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infame. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, et de raconter des apologues : les Delphiens s'en moquèrent.

La grenouille, leur dit-il, avoit invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde, elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau, elle vou-

lut le tirer au fond, dans le dessein de le noyer, et d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de temps. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau, un oiseau de proie l'aperçut, fondit sur lui; et l'ayant enlevé avec la grenouille, qui ne se put détacher, il se reput de l'un et de l'autre. C'est ainsi, Delphiens abominables, qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice, il trouva moyen de s'échapper, et entra dans une petite chapelle dédiée à Apollon. Les Delphiens l'en arrachèrent. Vous violez cet asile, leur dit-il, parceque ce n'est qu'une petite chapelle; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre, non pas même dans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle, laquelle, nonobstant les prières de l'escarbot, enleva un lièvre qui s'étoit réfugié chez lui : la génération de l'aigle en fut punie jusque dans le giron de Jupiter. Les Delphiens, peu touchés de tous ces exemples, le précipitèrent.

Peu de temps après sa mort, une peste très violente exerça sur eux ses ravages. Ils demandèrent à l'oracle par quels moyens ils pourroient apaiser le courroux des dieux. L'oracle leur répondit qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait,

et satisfaire aux mânes d'Ésope. Aussitôt une pyramide fut élevée. Les dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit : les hommes vengèrent aussi la mort de leur sage. La Gréce envoya des commissaires pour en informer, et en fit une punition rigoureuse.

FABLES
DE
LA FONTAINE.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

Je chante les héros dont Ésope est le père;
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère[1],
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons[2]:
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes;
Je me sers d'animaux pour instruire les hommes.

Illustre rejeton d'un prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes aïeux, et les vertus des rois;
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer en ces vers de légères peintures;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris[3].

REMARQUES.

[1] *De qui* pour *dont*. *Encor que* pour *quoique*. Tours un peu surannés, trop négligés peut-être pour une dédicace d'un ton aussi élevé.

[2] Et même les plantes, car le chêne et le roseau parlent fort bien.

[3] Voltaire a remarqué qu'il n'est pas correct de dire *emporter le prix d'agréer à quelqu'un* et qu'*on n'entreprend pas d'agréer*.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

La Cigale et la Fourmi.

La cigale, ayant chanté
Tout l'été[1],
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise fut venue:
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau!
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle:
Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant l'oût[2], foi d'animal,
Intérêt et principal[3].
La fourmi n'est pas prêteuse;
C'est là son moindre défaut[4].
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse[5]. —

Nuit et jour à tout venant
Je chantois, ne vous déplaise. —
Vous chantiez! j'en suis fort aise.
Hé bien! dansez maintenant[6].

REMARQUES SUR LA FABLE PREMIÈRE.

[1] On a dit avec raison que ces petits vers si communs dans La Fontaine, et que ses foibles imitateurs ont multipliés avec une affectation si puérile, n'avoient de mérite que lorsqu'ils donnoient un jeu pittoresque à l'expression. Par-tout ailleurs, et ici en particulier, on doit les regarder comme de simples négligences.

[2] L'*oût*, temps où l'on recueille les grains, du nom du mois d'août, qui est celui de la récolte.

[3] Inconvenance de mœurs dans les relations d'une cigale et d'une fourmi.

[4] Amphibologie. On ne sait si son moindre défaut est d'être prêteuse ou de n'être pas prêteuse.

[5] *Emprunteuse* ne rime point avec *prêteuse* qui est son co-dérivé.

[6] Ce quolibet n'a pas beaucoup de sel. En général, cette fable est une des plus médiocres; et, comme dit Chamfort, on ne la cite souvent que parcequ'elle est la première. Quant au reproche qui lui a été fait de manquer de moralité ou d'offrir une moralité fausse, il me paroît tout-à-fait dénué de fondement. La frivolité des goûts et le défaut d'économie exposent ceux qui s'y abandonnent aux rebuts de l'égoïsme. C'est une moralité, et ce n'est pas une moralité fausse. *La cigale a chanté tout l'été*, et *la fourmi n'est pas prêteuse*. Elles ont tort toutes deux, mais la leçon est bonne et vraie. Trouve-t-on mauvais que le poëte comique oppose un ridicule à un ridicule, un vice à un vice? L'avarice ne produit-elle pas un contraste fort instructif et fort moral avec la prodigalité dans un des chefs-d'œuvre de Molière et dans les bonnes scènes

du *Dissipateur?* Et les *Fables de La Fontaine* ne sont-elles pas les scènes d'un grand drame auquel toute la nature a fourni des personnages?

FABLE II.

Le Corbeau et le Renard.

Maître corbeau, sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché[1],
Lui tint à-peu-près ce langage:
Hé! bonjour, monsieur du corbeau[2].
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau[3]!
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie[4].
Le renard s'en saisit, et dit: Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur[5]
Vit aux dépens de celui qui l'écoute:
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute[6].
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

REMARQUES SUR LA FABLE II.

(13e du liv. Ier de Phèdre.)

[1] Mot que les commentateurs de La Fontaine croient devoir

expliquer, quoiqu'il appartienne encore à la langue familière.

[2] L'emploi de la particule est très plaisant. C'est ainsi que les valets du tailleur surprennent les libéralités de M. Jourdain en l'appelant *mon gentilhomme*.

[3] *Il* y a dans ce vers deux défauts en apparence; le premier est le pléonasme qu'y voyoit J. J. Rousseau; le second, la dégradation d'idées qui rend le pléonasme plus choquant. En effet, le premier hémistiche est *positif*:

Que vous êtes joli!

le second n'est que relatif:

Que vous me semblez beau!

mais si l'on y réfléchit, on verra que le premier est un tour général, et que le second renferme une formule adroite et intéressée par laquelle le renard rappelle sur lui-même l'attention du corbeau. Cette redondance est fort heureuse, parceque le renard cherche moins à convaincre le corbeau de sa beauté que de l'admiration qu'elle lui inspire. Il y a d'ailleurs d'un mot à l'autre une gradation suffisante.

[4] « Ce vers est admirable; l'harmonie seule en fait image. Je « vois un grand vilain bec ouvert, j'entends tomber le fromage « à travers les branches. » J. J. Rousseau.

La diphtongue criarde qui termine ce vers et les trois précédents exprime à merveille le chant du corbeau.

[5] *Monsieur* ne rime pas avec *flatteur*.

[6] « Il est plaisant de mettre la morale dans la bouche de celui « qui profite de la sottise. C'est le renard qui donne la leçon « à celui qu'il a dupé, ce qui rend cette petite scène théâtrale « et comique. » Chamfort.

La conséquence qu'on peut tirer de cette fable n'est pas plus dangereuse que celle de la précédente, car tout le monde rit du corbeau qui se laisse tromper sans faire plus de cas du renard. La Fontaine a montré par-tout les travers des hommes

châtiés les uns par les autres, comme cela arrive en effet dans la société, et c'est ce que Rousseau n'a pas voulu voir.

FABLE III.

La Grenouille qui se veut faire aussi grosse que le Bœuf.

Une grenouille vit un bœuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille [1]
Pour égaler l'animal en grosseur;
Disant: Regardez bien, ma sœur,
Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore?—
Nenni.—M'y voici donc?—Point du tout.—M'y voilà?—
Vous n'en approchez point [2]. La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages [3]:
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs;
Tout marquis veut avoir des pages [4].

REMARQUES SUR LA FABLE III.

(24e du liv. Ier de Phèdre.)

[1] Modèle parfait de gradation pittoresque.

[2] Dialogue plein de vérité.

[3] Ces derniers vers sont très bons, et la fable entière est sans défauts.

« Je voudrois, dit Rousseau, qu'avant de mettre les fables « de cet auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, « on en retranchât toutes ces conclusions par lesquelles il « prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aussi claire- « ment qu'agréablement (*Émile*, liv. IV). » Je ne sais pas ce que l'intelligence d'Émile gagneroit à cette mutilation barbare, mais nous y perdrions certainement une foule de traits admirables. La proposition que fait ici Rousseau rappelle le mot du géomètre à la représentation d'*Andromaque* : *Qu'est-ce que cela prouve ?*

FABLE IV.

Les deux Mulets.

Deux mulets cheminoient, l'un d'aveine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle [1],
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé [2],
Et faisoit sonner sa sonnette [3] :
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein, et l'arrête.
Le mulet, en se défendant
Se sent percer de coups; il gémit, il soupire.
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?

Ce mulet qui me suit du danger se retire;
Et moi, j'y tombe, et je péris!
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi.
Si tu n'avois servi qu'un meunier, comme moi,
Tu ne serois pas si malade.

REMARQUES SUR LA FABLE IV.

(7e du liv. II de Phèdre.)

[1] Ce trait peut-il être vrai, même en accordant à un mulet toute l'intelligence que La Fontaine prête à ses héros les plus distingués? Un mulet fait plus de cas de l'aveine que de l'argent.

[2] *Relevé* rime très mal avec *soulagé*. Je reviendrai rarement sur ce genre de négligence qui est trop commun dans La Fontaine.

[3] Vers heureux et d'harmonie imitative qui s'est trouvé sous « la plume de l'auteur. » CHAMFORT. C'est le *clarum jactans tintinnabulum* de Phèdre.

FABLE V.

Le Loup et le Chien.

Un loup n'avoit que les os sur la peau,
Tant les chiens faisoient bonne garde:
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli, qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire loup l'eût fait volontiers:

Mais il falloit livrer bataille;
Et le mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères [1], et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi! rien d'assuré! point de franche lipée!
Tout à la pointe de l'épée!
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le loup reprit: Que me faudra-il faire?
Presque rien, dit le chien: donner la chasse aux gens
Portant bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire:
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons;
Sans parler de mainte caresse.
Le loup déja se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé:
Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi! rien! — Peu de chose. —
Mais encor? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez [2] est peut-être la cause.
Attaché! dit le loup: vous ne courez donc pas

Où vous voulez? - Pas toujours : mais qu'importe? —
Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor[3].
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor.

REMARQUES SUR LA FABLE V.

(7e du liv. III de Phèdre.)

1 Ce mot ne s'emploie guère sans l'adjectif : *pauvre hère.* Cependant l'habitude où nous sommes de lui entendre donner cette unique acception nous a familiarisés avec le sens qu'il a ici. Dans les langues du nord, desquelles nous l'avons emprunté, il veut dire *seigneur* ou *maître*, et non *cancre* ni *pauvre diable.* Ce nouvel usage est une espèce d'anti-phrase dont notre langue offre beaucoup d'exemples. M. Guillon prétend que le latin *herus* signifioit un *pauvre seigneur.* Je ne l'ai trouvé nulle part que dans le sens de *seigneur.* Les dieux mêmes sont ainsi nommés dans Catulle : *Cœlestes heri.*

2 « *De ce que vous voyez.* Il a peur de prononcer le mot. » Guillon.

Peut-être fait une plaisante réticence. Le chien n'a pas de doute sur la cause de son accident, mais il cherche à se la dissimuler à lui-même.

3 La Fontaine n'y pensoit pas. Que feroit un loup d'un trésor? Il est malheureux que ce vers dépare un peu cette charmante fable, où il n'y a rien d'ailleurs à critiquer.

FABLE VI.

La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec le Lion.

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage,
Firent société[1], dit-on, au temps jadis[2],
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le cerf il dépeça;
Prit pour lui la première, en qualité de sire:
Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle lion:
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor:
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

REMARQUES SUR LA FABLE VI.

(5e du liv. Ier de Phèdre.)

[1] En société avec le lion! Comment, et à quel sujet? pour la chasse? La génisse, la chèvre et la brebis sont des proies pour

le lion, et ne peuvent chasser avec lui. Et puis un cerf qui se trouve pris dans les lacs de la chèvre; et puis la génisse, la chèvre et la brebis qui se présentent pour le partage, quoiqu'elles n'aient certainement que faire de gibier, quelle misérable invention, et pourquoi La Fontaine ne l'a-t-il pas laissée au fabuliste latin? J'avoue que l'affabulation de cet apologue, que La Fontaine n'a pas jugé à propos d'exprimer, est d'une haute importance morale, mais il falloit la faire sortir d'un autre sujet.

[2] « On voit par ces mots, *dit-on, au temps jadis*, que notre « poëte a voulu couvrir le vice du fond. » GUILLON.

Au temps jadis, vieille locution où *jadis* étoit adjectif par exception.

FABLE VII.

La Besace.

JUPITER dit un jour: Que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur.
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe; parlez le premier, et pour cause:
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait? Moi! dit-il; pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché:
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché;

Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort;
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'étoit une masse informe et sans beauté.
L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine étoit trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit [1],
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous [2],
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain [3].
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers [4] tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

REMARQUES SUR LA FABLE VII.

(10e du liv. IV de Phèdre.)

[1] Vers charmant.

[2] Que de profondeur! que de vérité! quel bonheur d'expression! Ce qui suit ne le cède point à ce trait.

[3] Ces vers sont devenus proverbes.

4 Nous donna les besaces dont parle la fable, hardiesse originale et plaisante.

« Cet excellent apologue a fait le tour du globe. Le germe « s'en trouve dans Ésope et dans Phèdre. La Fontaine doit au « premier l'idée principale, et la moralité à l'autre. C'est à lui « qu'appartient le commentaire philosophique où le jeu de « l'amour propre est dévoloppé avec tant de sagacité. Avien « lui a fourni la scène du singe. » GUILLON.

FABLE VIII.

L'Hirondelle et les petits Oiseaux.

UNE hirondelle en ses voyages
Avoit beaucoup appris [1]. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et, devant [2] qu'ils fussent éclos,
Les annonçoit aux matelots.
Il arriva qu'au temps que la chanvre [3] se seme
Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons:
Je vous plains; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine [4]?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins [5] à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,

Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison;
Gare la cage ou le chaudron[6]!
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain; et croyez-moi.
Les oiseaux se moquèrent d'elle:
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chenevière fut verte,
L'hirondelle leur dit: Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain;
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur! babillarde! dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout-à-fait crûe,
L'hirondelle ajouta: Ceci ne va pas bien;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre,
Quand reginglettes[7] et réseaux
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat:
Imitez le canard, la grue, et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état

De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes:
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr;
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisoient les Troyens[8] quand la pauvre Cassandre
Ouvroit la bouche seulement.
Il en prit aux uns comme aux autres:
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

REMARQUES SUR LA FABLE VIII.

[1] « Ici commence à se développer cet art particulier à La « Fontaine de savoir, en nous occupant de bagatelles, nous « placer d'un mot dans un grand ordre de choses. L'hiron- « delle, un petit oiseau jaseur, la voilà devenue un autre « Ulysse, dont la sagesse s'est perfectionnée à l'école des « voyages. » GUILLON.

[2] Il faudroit dire : *Avant qu'ils fussent.* Ce défaut de système dans l'emploi des prépositions et des adverbes se fait sentir à tout moment dans les *Fables de La Fontaine*, et elles fourmillent de locutions qui seroient très incorrectes dans un autre genre de style, mais qu'on ne peut blâmer dans le sien. Son goût exquis ne recouroit pas en vain à ces vieux *idiotismes* de la langue, déja désavoués de son temps par la grammaire, mais qui plaisent par leur négligence même, et dont l'air d'antiquité convient si bien à l'apologue. Je me suis donc borné à les réunir, pour l'usage des jeunes gens et des étrangers, dans une *table spéciale* qui renvoie à tous les exemples.

[3] Chanvre est féminin dans ce passage de La Fontaine, et au vers 33 de la même fable, quoique fort rarement employé en ce genre, même dans les anciens auteurs. Nicod le fait masculin, contre l'autorité de l'étymologie latine, et l'usage auquel il se conforme a prévalu en France, à l'exception de quelques provinces.

[4] Ce n'est pas seulement ici une métaphore hardie, c'est une peinture frappante.

[5] Vieux mot qui a dans ce cas la signification de *piége* ou de *filet*, et qui se rapporte au verbe *engeigner*, regretté par La Fontaine, vers 1er de la fable II du liv. IV.

[6] Après avoir dit qu'il naîtra de ce chanvre *mainte et mainte machine qui causera dans la saison la mort ou la prison* des petits oiseaux auxquels l'hirondelle s'adresse, le poëte auroit pu s'épargner cette conclusion triviale. Il auroit d'ailleurs évité par ce moyen l'inconvénient de trois rimes masculines qui se suivent.

[7] *Reginglette*, comme le vers suivant l'indique assez, est le nom d'une machine à prendre les oiseaux.

[8] Comparaison ingénieuse et bien placée.

VARIANTE.

V. 41. Quand reginglettes et réseaux.

L'édition de M. Guillon (Paris, 1803, tom I, p. 27) donne ainsi ce vers :

Que reginglettes et réseaux

FABLE IX.

Le Rat de ville et le Rat des champs.

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête;
Rien ne manquoit au festin:
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit:
Le rat de ville détale;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:
Rats en campagne aussitôt;
Et le citadin de dire:
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique:
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi:

Mais rien ne vient m'interrompre;
Je mange tout-à-loisir.
Adieu donc. Fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.

REMARQUES SUR LA FABLE IX.

Cette fable, imitée d'Horace, sat. 6, liv. II, est écrite purement et avec une agréable simplicité.

FABLE X.

Le Loup et l'Agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure[1].
Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.

Un agneau se désaltéroit
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchoit aventure,
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?
Dit cet animal plein de rage:
Tu seras châtié de ta témérité.

Sire, répond l'agneau, que votre majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant[2],
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles[3]! reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé[4].
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né[5]?
Reprit l'agneau; je tette encor ma mère.—
Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.—
Je n'en ai point.—C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers, et vos chiens.
On me l'a dit: il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

REMARQUES SUR LA FABLE X.

(1re du liv. Ier de Phèdre.)

« Cette fable est connue de tout le monde, même de ceux « qui ne connoissent que celle-là. Ce qui en fait la beauté, « c'est la vérité du dialogue. Plusieurs personnes semblent ne « voir dans cet apologue qu'une vérité triviale, que le foible « est opprimé par le fort. Ce ne seroit pas la peine de faire « une fable. Son intérêt dramatique résulte de la prétention « du loup qui veut avoir raison dans son injustice, et qui ne « supprime tout prétexte et tout raisonnement que lorsqu'il

« est réduit à l'absurde par les réponses de l'agneau. » CHAMF.

[1] La Fontaine est bien loin de le penser avec cette latitude. La raison du plus fort est toujours la plus heureuse, et c'est ce qu'il se propose de faire voir.

[2] Coupe harmonieuse et imitative dont La Fontaine a fait quelquefois l'usage le plus heureux, comme dans cet exemple. Le ruisseau coule avec le vers sous les yeux du lecteur. Voyez sur un emploi moins convenable du petit vers, fable première, remarque première.

[3] « Cette interruption brusque marque la colère fougueuse « d'un homme qui a tort, et qui ne permet pas qu'on se justifie. « *Iræ hòc acriores quò iniquæ.* » BATTEUX.

[4] Il n'y a aucune liaison logique entre ce vers et le précédent. C'est le désordre des raisonnements de la haine.

[5] *Né* ne rime point avec *passé*. A part cette petite négligence, la fable est parfaite. C'est un chef-d'œuvre de style, et particulièrement de dialogue.

FABLE XI.

L'Homme et son Image.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULD.

Un homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde:
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux [1],
Vivant plus que content dans son erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit par-tout à ses yeux

Les conseillers muets [2] dont se servent nos dames:
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galants,
Miroirs aux ceintures des femmes.
Que fait notre Narcisse [3]? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure.
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés:
Il s'y voit, il se fâche; et ses yeux irrités
Pensent apercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau:
Mais quoi! le canal est si beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir [4].
Je parle à tous; et cette erreur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même:
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui.
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes:
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des maximes [5].

REMARQUES SUR LA FABLE XI.

M. Guillon pense que cette fable est imitée de Phèdre (liv. III, fab. VIII). Je ne peux voir aucun rapport entre l'intéressant apologue de l'auteur latin et la malheureuse conception de La Fontaine.

[2] Si l'homme dont il est question *passoit dans son esprit pour*

le plus beau du monde, il devoit se trouver beau, même dans les miroirs. C'est l'effet ordinaire de la vanité, et celui qu'on suppose ici est hors de toute vraisemblance. Le sujet de cette fable est si mal trouvé qu'il *égare* l'auteur dès les premiers pas.

2 Cette métaphore qu'un commentateur admire est du pur jargon des Précieuses. *Le Conseiller des graces*. Où La Fontaine, où le poëte de la nature et de la vérité a-t-il pu prendre cela?

3 Ce nom lui est donné bien peu judicieusement, ou par une distraction bien malheureuse, car nous allons le voir tout-à-l'heure se révolter contre son image en l'apercevant dans un ruisseau. C'est précisément le contraire de Narcisse.

4 Chamfort pense qu'on ne le voit pas trop, et je suis de son avis.

5 Il a fallu, pour amener ce compliment, une allégorie bien froide et bien embrouillée. Voilà ce qui prouve que le plus beau talent, exercé sur une pensée fausse, perd ses ressources ordinaires et cesse d'être lui-même. *Rien n'est beau que le vrai.* Ce n'est plus ici ni une fable ni La Fontaine.

FABLE XII.

Le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon à plusieurs queues.

Un envoyé du grand-seigneur
Préféroit, dit l'histoire, un jour chez l'empereur
Les forces de son maître à celles de l'empire.
Un allemand se mit à dire:
Notre prince a des dépendants
Qui, de leur chef, sont si puissants,
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.

Le chiaoux, homme de sens,
Lui dit : Je sais par renommée
Ce que chaque électeur peut de monde fournir;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.

J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer :
Et je crois qu'à moins on s'effraie.
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal :
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure,
Quand un autre dragon, qui n'avoit qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi derechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi :
Rien ne les empêcha, l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre empereur et du nôtre.

REMARQUES SUR LA FABLE XII.

« Les Orientaux mettent ce récit dans la bouche du fameux « Gengis-Kan, à l'occasion du Grand-Mogol, qui dépendoit « en quelque sorte de ses grands vassaux. Au surplus ce récit « ne peut pas s'appeler une fable, c'est une petite histoire allé- « gorique qui conduit à une vérité morale. Toute fable sup- « pose une action. » CHAMFORT.

FABLE XIII.

Les Voleurs et l'Ane.

Pour un âne enlevé deux voleurs se battoient:
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit vendre.
Tandis que coups de poing trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître aliboron.

L'âne, c'est quelquefois une pauvre province:
Les voleurs sont tel et tel prince,
Comme le Transilvain, le Turc et le Hongrois.
Au lieu de deux, j'en ai rencontré trois[1]:
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux n'est souvent la province conquise[2]:
Un quart[3] voleur survient, qui les accorde net
En se saisissant du baudet.

REMARQUES SUR LA FABLE XIII.

[1] Naïveté charmante.

[2] Tour embarrassé, mauvaise construction.

[3] *Quart* pour *quatrième*, déja vieux du temps de La Fontaine. Il seroit inutile d'insister sur la hardiesse de cette affabulation.

FABLE XIV.

Simonide préservé par les Dieux.

On ne peut trop louer trois sortes de personnes;
Les dieux, sa maîtresse, et son roi.
Malherbe le disoit: j'y souscris quant à moi;
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits:
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.
Voyons comme les dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide avoit entrepris
L'éloge d'un athlète; et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.
Les parents de l'athlète étoient gens inconnus;
Son père, un bon bourgeois; lui, sans autre mérite:
Matière infertile et petite.
Le poëte d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux; ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux lutteurs glorieux;
Élève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étoient signalés davantage:
Enfin, l'éloge de ces dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.

L'athlète avoit promis d'en payer un talent:
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers; et dit, fort franchement,
Que Castor et Pollux acquittassent le reste:
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je vous veux traiter cependant;
Venez souper chez moi: nous ferons bonne vie;
Les conviés sont gens choisis,
Mes parents, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit. Peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange [1].
Il vient: l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table; et la cohorte
N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace; et, pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque; et le plafond,
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis: car, pour rendre complète
La vengeance due au poëte,
Une poutre cassa les jambes à l'athlète,

Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire:
Chacun cria, Miracle! On doubla le salaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des dieux.
Il n'étoit fils de bonne mère
Qui, les payant à qui mieux mieux:
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte: et dis premièrement
Qu'on ne sauroit manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils; de plus, que Melpomène[2]
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine;
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
Les grands se font honneur, dès-lors qu'ils nous font grace[3]:
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Étoient frères et bons amis.

REMARQUES SUR LA FABLE XIV.

(22e du liv. IV de Phèdre.)

[1] Quelle délicatesse dans ce trait! C'est le poëte tout entier.

[2] Par métonymie, pour les muses.

[3] C'est-à-dire, quand ils nous accordent protection ou amitié. Cette expression manque de clarté.

FABLE XV.

La Mort et le Malheureux.

Un malheureux appeloit tous les jours
La Mort à son secours.

O Mort! lui disoit-il, que tu me sembles belle!
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle!
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je! cria-t-il : ôtez-moi cet objet!
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi!

Mécénas fut un galant homme:
Il a dit quelque part[1] : Qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô mort! on t'en dit tout autant.

Ce sujet a été traité d'une autre façon par Ésope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre la chose ainsi générale. Mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Ésope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus avant que les anciens : ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Ésope, non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos, que je n'ai pas cru le devoir omettre.

REMARQUES SUR LA FABLE XV.

[1] Dans ces vers cités par Sénèque :

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxâ;
Tuber adstrue gibberum;

Lubricos quate dentes;
Vita dùm superest, benè est.
Hanc mihi, vel acutâ
Si sedeam cruce, sustine.

« Rendez mes mains débiles, rendez mes pieds foibles et boi-« teux; élevez une bosse sur mon dos, ébranlez toutes mes « dents. Tout ira bien si vous me laissez la vie. Conservez-la « pour moi, même en me mettant en croix. » Épit. 101, t. II, p. 321 de la traduction de Lagrange.

C'est ici le cas de remarquer la différence qu'il y a entre la philosophie toute naturelle et toute humaine de notre poëte, et la sagesse fastueuse des philosophes de profession. « Que « souhaiter à un pareil homme, ajoute Sénèque, sinon que les « dieux l'exaucent! O honte ineffaçable de ces vers efféminés! « monument odieux de la crainte la plus folle! Est-ce ainsi que « Virgile mendioit la vie lorsqu'il s'écrioit: Est-ce donc un si « grand malheur que de mourir! *Usque adeone mori miserum est?* « Qu'est-ce que vivre de cette manière, c'est mourir long-« temps. » On verra par la dernière ligne de la note de La Fontaine qu'il n'en pensoit pas de même. Dans sa manière de sentir naïve, simple, et pour ainsi dire *instinctive*, l'amour de la vie étoit le plus vrai, le plus absolu de nos sentiments, et il pouvoit dire, comme ce personnage de Térence, qu'aucun des sentiments de l'homme ne lui étoit étranger.

FABLE XVI.

La Mort et le Bûcheron.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans

Gémissant et courbé, marchoit à pas pesants [1],
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'efforts et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos:
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois [2], tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes:
PLUTÔT SOUFFRIR QUE MOURIR [3],
C'est la devise des hommes.

REMARQUES SUR LA FABLE XVI.

(20e et 146e d'Ésope.)

[1] Quelle poésie dans tous ces vers! quelle harmonie dans celui-ci:

Gémissant et courbé marchoit à pas pesants.

Quelle vérité dans les autres!

Veut-on comparer cet apologue avec le foible essai de Boileau?

Le dos chargé de bois, et *le corps tout en eau*,
Un pauve bûcheron, *dans l'extrême vieillesse*,

Marchoit en haletant de peine et de détresse.
Enfin *las* de souffrir, jetant *là* son fardeau
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la mort, et *cent fois* il l'appelle.
La mort vient à la fin. Que veux-tu? cria-t-elle.
Qui? moi, dit-il alors, *prompt à se corriger*,
Que tu m'aides à me charger.

[2] Diogène Laërce rapporte un mot d'Antisthène qui a du rapport avec celui qui fait le sel de cet apologue. Ce philosophe, tourmenté d'une maladie cruelle, s'écrioit : Qui pourra me délivrer de mes maux? Celui-ci, et aussitôt que tu le voudras, dit Diogène, en lui présentant un couteau. Ce n'est pas de la vie, mais de mes maux, répondit Antisthène, que je souhaite de me délivrer.

[3] C'est la pensée de Mécène exprimée bien plus noblement. Il est heureux que La Fontaine ne s'en soit pas tenu à la fable précédente qui étoit fort inférieure.

FABLE XVII.

L'Homme entre deux âges, et ses deux Maîtresses.

Un homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison,
Jugea qu'il étoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du comptant,
Et partant[1],
De quoi choisir; toutes vouloient lui plaire:
En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant;

Bien adresser [2] n'est pas petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part [3]:
L'une encor verte; et l'autre un peu bien [4] mûre,
Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves en babinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'alloient quelquefois testonnant [5],
C'est-à-dire ajustant sa tête.
La vieille, à tout moment, de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les Belles,
Qui m'avez si bien tondu:
J'ai plus gagné que perdu;
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne:
Je vous suis obligé, Belles, de la leçon.

REMARQUES SUR LA FABLE XVII.

(2e du liv. II de Phèdre.)

[1] Négligence.

[2] Je trouve *bien adresser* dans toutes mes éditions, avec cette ellipse d'un régime nécessaire. Il semble que le sens exigeoit *bien s'adresser*, qui offre une idée complète.

3 On n'a pas plus ou moins de part *sur* un cœur.

4 *Un peu bien*, expression plaisante et familière pour *assez* ou *trop*.

5 La Fontaine a cru devoir expliquer ce vieux mot dans le vers suivant:

C'est-à-dire ajustant sa tête.

Il est souvent employé dans Rabelais.

« A proprement parler, cette pièce n'est pas exactement une « fable. C'est encore un récit allégorique; mais il est si joli, et « rend si sensible la vérité morale dont il s'agit qu'il ne faut « pas se rendre difficile. » CHAMFORT.

VARIANTE.

V. 9. Bien adresser n'est pas petite affaire.

C'est la leçon de M. Didot, conforme à la plupart des anciennes éditions, et suivie par M. Gail et certain nombre d'autres éditeurs. Les belles éditions de Causse, celle de M. Mongez, celle de M. Guillon portent la leçon de Coste, qui donne ce vers en douze syllabes.

Bien adresser n'est pas une petite affaire.

FABLE XVIII.

Le Renard et la Cicogne.

COMPÈRE le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cicogne [1].
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts:
Le galant, pour toute besogne [2],

Avoit un brouet clair; il vivoit chichement.
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette:
La cicogne au long bec n'en put attraper miette;
Et le drôle eut lapé[3] le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie.
A l'heure dite, il courut au logis
De la cicogne son hôtesse;
Loua très fort sa politesse;
Trouva le dîner cuit à point:
Bon appétit sur-tout; renards n'en manquent point.
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cicogne y pouvoit bien passer;
Mais le museau du sire étoit d'autre mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule auroit pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille[4].

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris:
Attendez-vous à la pareille.

REMARQUES SUR LA FABLE XVIII.

(26e du liv. Ier de Phèdre.)

M. Guillon indique une fable d'Ésope sur le même sujet, citée par Plutarque, liv. I, question 1re des *Symposiaques*.



Bergeret inv. et del. — Mze. aqua forti. — terminé par Dupréel.

1818.

L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

« Le renard fait les avances, ce qui rend l'affront fait à la « cigogne plus piquant. » BATTEUX.

[2] Pour tout mets. Ce mot n'est pas usité dans cette acception.

[3] Quelle différence s'il y avoit *mangé*, dit Batteux. La différence seroit très grande, en effet. *Mangé* se dit également en parlant de la cigogne et du renard. Il est générique. *Lapé* ne convient qu'au renard, au chien, à un petit nombre d'espèces. Il fait valoir la plaisante opposition *du drôle qui lape le tout en un moment* et de *la cigogne au long bec*. Toute la difficulté est de se prêter à l'illusion jusqu'au bout. Je conçois des tapis de Turquie et des reliefs d'ortolans chez le rat de ville, parceque je suis prévenu qu'il lit bien la maison de l'homme, tandis que je ne me fais point d'idée de l'usage d'une bouteille chez la cigogne et d'une assiette chez le renard. Je ne m'arrêterois pas à cette altération, j'y verrois d'y revenir si je n'étois convaincu qu'elle entroit pour quelque chose dans le système de La Fontaine, et qu'il y avoit égard toutes les fois qu'il n'étoit pas dominé par l'auteur original. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle se présentera fort rarement dans l'examen de ses fables.

[4] S'il y a quelque chose à redire à ce joli tableau, digne d'ailleurs de cette fable charmante, c'est que les deux objets de [illegible] Il n'y a pas moins de différence [illegible] qu'une poule auroit pris à un [illegible] par une cigogne pour donner lieu à une comparaison. Le principal agrément de cette figure est dans la nouveauté d'un rapprochement bien saisi.

FABLE XIX.

L'Enfant et le Maître d'École.

DANS ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine[1].



Bergeret inv. et del. Aze, aqua forti. terminé par Dupréel.

1818.

L'ENFANT ET LE MAÎTRE D'ÉCOLE.

1 « Le renard fait les avances, ce qui rend l'affront fait à la « cigogne plus piquant. » BATTEUX.

2 Pour tout mets. Ce mot n'est pas usité dans cette acception.

3 Quelle différence s'il y avoit *mangé*, dit Batteux. La différence seroit très grande, en effet. *Mangé* se dit également en parlant de la cigogne et du renard. Il est générique. *Lapé* ne convient qu'au renard, au chien, à un petit nombre d'espèces. Il fait valoir la plaisante opposition *du drôle qui lape le tout en un moment* et de *la cigogne au long bec*. Toute la difficulté est de se prêter à l'illusion jusqu'au bout. Je conçois des tapis de Turquie et des reliefs d'ortolans chez le rat de ville, parceque je suis prévenu qu'il habite la maison de l'homme, tandis que je ne me fais point d'idée de l'usage d'une bouteille chez la cigogne et d'une assiette chez le renard. Je ne m'arrêterois pas à cette observation, j'éviterois d'y revenir si je n'étois convaincu qu'elle entroit pour quelque chose dans le système de La Fontaine, et qu'il y avoit égard toutes les fois qu'il n'étoit pas dominé par l'auteur original. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle se présentera fort rarement dans l'examen de ses fables.

4 S'il y a quelque chose à redire à ce joli tableau, digne d'ailleurs de cette fable charmante, c'est que les deux objets de comparaison sont trop analogues. Il n'y a pas assez de différence peut-être d'un renard qu'*une poule auroit pris* à un renard trompé par une cigogne pour donner lieu à une comparaison. Le principal agrément de cette figure est dans la nouveauté d'un rapprochement bien saisi.

FABLE XIX.

L'Enfant et le Maître d'École.

DANS ce récit je prétends faire voir
D'un certain sot la remontrance vaine[1].

Un jeune enfant dans l'eau se laissa choir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un maître d'école;
L'enfant lui crie : Au secours! je péris!
Le magister, se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : Ah! le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels fripons le soin!
Que les parents sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux! et que je plains leur sort!
Ayant tout dit[2], il mit l'enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connoître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le créateur en a béni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue,
Eh, mon ami! tire-moi de danger;
Tu feras, après, ta harangue.

REMARQUES SUR LA FABLE XIX.

[1] « La Fontaine pouvoit se dispenser d'annoncer son dessein. « Cela diminue la curiosité. » CHAMFORT.

[2] « Mot d'une admirable naïveté. Heureusement il ne lui res-

« toit plus rien à dire, sans quoi l'enfant étoit perdu. » GUILLON.

La Fontaine a pu trouver le sujet de cette fable dans Abstémius. Je suis plus porté à croire qu'il l'a pris dans le passage suivant de Rabelais. « Par ce moyen, demeura le moyne « pendant au noyer, et criant à l'ayde et au meurtre, protes- « tant aussi de trahison. Eudemon, premier l'apperceût et ap- « pelant Gargantua : Syre, venez et voyez Absalon pendu. « Gargantua vous considéra la contenance du moyne et la « forme dont il pendoit, et dit à Eudemon : Vous avez mal « rencontré le comparant à Absalon, car Absalon se pendit « par les cheveux, mais le moyne ras de teste s'est pendu par « les oreilles. Aydez-moi (dit le moyne) de par le diable. N'est-il « pas bien le temps de jaser? Vous me semblez les prescheurs « décrétalistes qui disent que quiconque voira son prochain en « danger de mort, il le doit sur peine d'excommunication tri- « sulce plutost admonester de soy confesser et mettre en estat « de grace que de lui ayder. Quand donc je les voiray tombez « en la rivière et prests d'estre noyez, en lieu de les aller « querir et bailler la main, je leur feray un beau et long ser- « mon *de contemptu mundi et fugâ sæculi*, et lorsqu'ils seront « roides morts, je les irai pescher. » GARGANTUA, liv. I, ch. 43.

FABLE XX.

Le Coq et la Perle.

Un jour un coq détourna
Une perle, qu'il donna
Au beau premier lapidaire[1].
Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Seroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

REMARQUES SUR LA FABLE XX

(12e du liv. III de Phèdre.)

1 Un coq qui porte une perle à un lapidaire est une de ces inventions d'un goût faux qu'on ne trouve pas dans les bonnes fables; mais ici, ce n'est pas à La Fontaine qu'on peut s'en prendre.

La fable épigrammatique de Phèdre a le caractère d'une récrimination personnelle contre des critiques ignorants. La Fontaine, qui n'avoit probablement pas les mêmes motifs de mécontentement, a trouvé le moyen d'être aussi piquant que son modèle dans un objet de satire générale. L'opposition du sens figuré et du sens propre en deux sixains alternatifs, qui produit un effet très agréable dans ce joli apologue, est un de ces artifices brillants dont La Fontaine n'a pas abusé. Il en a laissé le secret à ses successeurs à défaut de son génie.

FABLE XXI.

Les Frelons et les Mouches à miel.

A L'ŒUVRE on connoît l'artisan.

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent:

Des frelons les réclamèrent;
Des abeilles s'opposant,
Devant certaine guêpe on traduisit la cause.
Il étoit malaisé de décider la chose:
Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée, et tels que les abeilles,
Avoient long-temps paru [1]. Mais quoi! dans les frelons
Ces enseignes [2] étoient pareilles.
La guêpe, ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle, et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmilière [3].
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci?
Dit une abeille fort prudente.
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante,
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte:
N'a-t-il point assez léché l'ours [4]?
Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,
Et de fatras, et de grimoires,
Travaillons, les frelons et nous:
On verra qui sait faire, avec un suc si doux,
Des cellules si bien bâties.
Le refus des frelons fit voir
Que cet art passoit leur savoir;
Et la guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!

Que des Turcs en cela l'on suivit la méthode!
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de code:
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge;
On nous mine par des longueurs:
On fait tant, à la fin, que l'huître est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs [5].

REMARQUES SUR LA FABLE XXI.

(13e du liv. III de Phèdre.)

[1] Ce petit tableau est fort ingénieux, et il a le mérite de la plus exacte unité. Des frelons et des mouches à miel qui sont en contestation devant une guêpe, et ces témoins qui sont probablement quelques animaux du même genre, et qui désignent avec des formules si vraies et si plaisamment empruntées de l'usage des tribunaux les artisans du miel réclamé, tout cela est d'une grace et d'une harmonie charmantes.

[2] On ne donne plus cette acception à ce mot que dans ceux-ci: *à telles enseignes.*

[3] Une fourmilière! et pourquoi? *Pour plus de lumière.* Voilà la peinture achevée par un trait fort comique. On ne peut mieux caractériser des enquêtes immenses et inutiles.

[4] Ne s'est-il pas occupé assez long-temps de choses vaines, comme l'ours, qui lèche ses petits sans diminuer leur difformité?

[5] On sait que La Fontaine a fait depuis une fable de ce joli trait (la 9e du liv. IX).

FABLE XXII.

Le Chêne et le Roseau.

Le chêne un jour dit au roseau:
Vous avez bien sujet d'accuser la nature;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau;
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que[1] mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrois de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel: mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables:
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos.

Mais attendons la fin. Comme il disoit ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

REMARQUES SUR LA FABLE XXII.

(143e d'Ésope. *Le Roseau et l'Olivier.*)

« Une sentence de Pilpay auroit pu présenter à La Fontaine « le germe de cet apologue, quand il ne l'eût pas trouvé dans « le fabuliste grec. La voici : Quoique le vent ne fasse pas de « mal à l'herbe qui plie devant lui, il arrache néanmoins les « arbres les plus grands et les plus puissants. » Guillon.

« Je ne connois rien de plus parfait que cet apologue. Il « faudroit insister sur chaque mot pour en faire sentir les « beautés. L'auteur entre en matière sans prologue, sans « morale. Chaque mot que dit le chêne fait sentir au roseau « sa foiblesse ;

Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau, etc.

« et puis tout d'un coup l'amour-propre lui fait prendre le « style le plus pompeux et le plus poétique.

Cependant que mon front au Caucase pareil,
Non content, etc.

« Puis vient le tour de la pitié qui protège, et d'un orgueil « mêlé de bonté.

Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage!

« Enfin il s'arrête sur l'idée la plus affligeante pour le roseau,
« et la plus flatteuse pour lui-même.

La nature envers vous me semble bien injuste.

« Le roseau, dans sa réponse, rend d'abord justice à la bonté
« que le chêne a montrée. En effet, il n'a pas été trop imper-
« tinent, et il a rendu aimable le sentiment de sa supériorité.
« Le roseau refuse sa protection sans orgueil, seulement
« parcequ'il n'en a pas besoin.

Je plie et ne romps pas.

« Arrive le dénouement. La Fontaine décrit l'orage avec la
« pompe de style que le chêne a employée en parlant de
« lui-même.

Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
. . . . . .
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts.

« Remarquez que La Fontaine ne s'amuse pas plus à mora-
« liser à la fin de sa fable qu'au commencement. La morale
« est tout entière dans le récit du fait. Cet apologue est non
« seulement le meilleur de ce premier livre, mais il n'y en a
« peut-être pas de plus achevé dans La Fontaine. Si l'on con-
« sidère qu'il n'y a pas un mot de trop, pas un terme impro-
« pre, pas une négligence; que dans l'espace de trente vers,
« La Fontaine, en ne faisant que se livrer au courant de sa
« narration, a pris tous les tons, celui de la poésie la plus gra-
« cieuse, celui de la poésie la plus élevée; on ne craindra pas
« d'affirmer qu'à l'époque où cette fable parut, il n'y avoit

« rien de ce ton-là dans notre langue. Quelques autres fables, « comme celle des *animaux malades de la peste*, présentent peut-« être des leçons plus importantes, offrent des vérités qui ont « plus d'étendue; mais il n'y en a pas d'une exécution plus « facile et plus parfaite. » CHAMFORT.

1 *Pendant que*. Manière emphatique de parler qui est plus propre à la poésie, sur-tout dans cet exemple.

Oseroit-on d'ailleurs ajouter quelque chose aux excellentes remarques de Chamfort, quand il ne s'agit sur-tout que de faire voir, pour l'acquit de la critique, je ne sais quelles taches imperceptibles dans un des chefs-d'œuvre de notre littérature? Dirai-je que *résisté contre leurs coups épouvantables*, v. 23 et 24, présente une légère incorrection? Le verbe *résister* exige la préposition *à*. Dirai-je qu'au vers 32:

Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,

le poëte a peut-être été obligé de sacrifier la pureté de la langue à la mesure? On ne dit et on ne peut dire que *voisin de*.

Ces derniers vers sont admirablement traduits d'un admirable passage de Virgile:

Quæ quantùm vertice ad auras
Æthereas, tantùm radice ad Tartara tendit.

GÉORG., lib. II, v. 291, 292.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

FABLE PREMIÈRE.

Contre ceux qui ont le goût difficile.

Quand j'aurois en naissant reçu de Calliope
Les dons qu'à ses amants cette muse a promis,
Je les consacrerois aux mensonges d'Ésope:
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse
Que de savoir orner toutes ces fictions.
On peut donner du lustre à leurs inventions:
On le peut; je l'essaie; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici d'un langage [1] nouveau
J'ai fait parler le loup et répondre l'agneau:
J'ai passé plus avant [2]; les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement?
Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques
Et d'un style plus haut? En voici. Les Troyens,

Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,
Avoient lassé les Grecs, qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pu mettre à bout cette fière cité;
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troie,
Livrant à leur fureur ses dieux mêmes en proie:
Stratagême inoui, qui des fabricateurs
Paya la constance et la peine...
C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs:
La période est longue[3], il faut reprendre haleine.
Et puis, votre cheval de bois,
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges
Qu'un renard qui cajole un corbeau sur sa voix.
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Hé bien! baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeoit à son Alcippe, et croyoit de ses soins
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis, qui l'aperçut, se glisse entre des saules:
Il entend la bergère adressant ces paroles
Au doux zéphyr, et le priant
De les porter à son amant...
Je vous arrête à cette rime[4],
Dira mon censeur à l'instant;
Je ne la tiens pas légitime,

Ni d'une assez grande vertu:
Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte[5].
Maudit censeur! te tairas-tu?
Ne saurois-je achever mon conte?
C'est un dessein très dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux;
Rien ne sauroit les satisfaire.

REMARQUES SUR LA FABLE PREMIÈRE.

(7e du liv. IV de Phèdre.)

[1] Latinisme.

[2] *Arbores loquuntur, non tantùm ferœ.*
PHÆD., Prol. lib. I.

[3] La Fontaine se critique gaiement, et non sans raison. La période est toutefois d'un ton vraiment épique, si on en excepte le mot *fabricateurs*, qui s'emploie rarement dans un sens noble.

[4] La rime n'est sans doute qu'une des parties les moins importantes du style poétique, mais il faut convenir que La Fontaine l'a souvent trop négligée, et ce vers prouve que l'observation lui en avoit été faite dès ses premières fables.

[5] *Et male tornatos incudi reddere versus.*
HORAT., de Art. poet.

C'est moins ici une fable qu'un prologue d'une forme neuve et spirituelle.

FABLE II.

Conseil tenu par les Rats.

Un chat, nommé Rodilardus[1],
Faisoit de rats telle déconfiture,
Que l'on n'en voyoit presque plus;
Tant il en avoit mis dedans[2] la sépulture.
Le peu qu'il en restoit, n'osant quitter son trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de son sou;
Et Rodilard passoit, chez la gent misérable,
Non pour un chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
Opina qu'il falloit, et plus tôt que plus tard,
Attacher un grelot[3] au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis ils s'enfuiroient sous terre:
Qu'il n'y savoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen:
Chose ne leur parut à tous plus salutaire[4].
La difficulté fut d'attacher le grelot[5].
L'un dit, Je n'y vas point, je ne suis pas si sot:

L'autre, Je ne saurois. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus[6],
Qui pour néant se sont ainsi tenus;
Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
Voire chapitres de chanoines[7].

Ne faut-il que délibérer?
La cour en conseillers foisonne:
Est-il besoin d'exécuter?
L'on ne rencontre plus personne[8].

REMARQUES SUR LA FABLE II.

1 Nom plaisamment composé, dont la signification n'est pas difficile à saisir. La Fontaine l'a trouvé dans Rabelais, qui nomme ainsi le grand chat dont Panurge fut effrayé, *pensant que c'étoit un diableteau.* Liv. IV, ch. 67.

2 *Dedans* pour *dans.* Voyez la remarque 2 sur la fable VIII du premier livre, et la *table des locutions.*

3 Remarquez que c'est le doyen qui ouvre cet avis, c'est-à-dire un personnage distingué par son âge et par ses emplois. Ce doyen n'est pas même un doyen de l'espèce ordinaire, c'est une *personne fort prudente*, et ce qu'il propose doit être exécuté *plus tôt que plus tard.* Qui ne croiroit qu'il en a parfaitement prévu toutes les difficultés?

4 Vers mal tourné, qui étoit d'ailleurs inutile après l'autre.

5 Celui-ci est devenu proverbe.

6 Une des libertés dont La Fontaine use le plus familièrement, d'après les anciens poëtes françois. On ne peut rendre ici le participe déclinable, puisqu'il ne tient cette place que par inversion.

7 Comme si La Fontaine avoit la bonhomie de croire que les chanoines sont moins sujets à se tromper que les ecclésiastiques d'un ordre inférieur.

[8] Le tour vif et précis de cette affabulation lui a donné le crédit d'une maxime.

FABLE III.

Le Loup plaidant contre le Renard pardevant le Singe.

Un loup disoit que l'on l'avoit volé:
Un renard, son voisin, d'assez mauvaise vie,
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le singe il fut plaidé,
Non point par avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé [1].
Le magistrat suoit en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté,
Répliqué, crié, tempêté,
Le juge, instruit de leur malice,
Leur dit: Je vous connois de long-temps, mes amis;
Et tous deux vous paîrez l'amende:
Car toi, loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toi, renard, as pris ce que l'on te demande.

Le juge prétendoit qu'à tort et [2] à travers,
On ne sauroit manquer, condamnant un pervers [3].

Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de ce singe étoit une chose à

censurer : mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre ; c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

REMARQUES SUR LA FABLE III.

(10e du liv. Ier de Phèdre.)

1 Détails charmants.

2 Hiatus très marqué qu'on tolère dans cette exception.

3 Maxime fausse, à la prendre trop exactement. L'histoire rapporte de Philippe, roi de Macédoine, un jugement assez semblable à celui-ci.

FABLE IV.

Les deux Taureaux et la Grenouille.

Deux taureaux combattoient à qui posséderoit
Une génisse avec l'empire.
Une grenouille en soupiroit.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant[1].
Eh! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre le chassant
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies[2],
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux;
Et, nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé madame[3] la génisse.

Cette crainte étoit de bon sens.
L'un des taureaux en leur demeure
S'alla cacher, à leurs dépens:
Il en écrasoit vingt par heure.

Hélas! on voit que de tout temps
Les petits ont pâti des sottises des grands [4].

REMARQUES SUR LA FABLE IV.

(30e du liv. Ier de Phèdre.)

[1] On diroit maintenant COASSANT. Les corbeaux *croassent*, les grenouilles *coassent;* mais aucun éditeur n'est autorisé à admettre la variante de M. Domergue, cette distinction délicate n'ayant jamais été faite du temps de La Fontaine, quoique la langue latine l'eût présentée à nos écrivains dans les verbes *crocitare* et *coaxare*. Ce dernier qui a sa racine dans un des noms grecs de la grenouille, formé par onomatopée du cri de cet animal, ne se trouve employé cependant qu'à la décadence de l'ancienne littérature, à moins qu'on ne persiste à attribuer à Ovide, contre toute probabilité, le petit poëme de *Philomèle*. On y lit, vers 28:

Et crocitat *corvus, graculus at frigulat.*

Et vers 64:

Garrula limosis rana coaxat *aquis.*

[2] « Voici encore un exemple de l'artifice et du naturel avec « lequel La Fontaine passe du ton le plus simple à celui de la « haute poésie. Avec quelle grace il revient au style familier « dans les vers suivants! » CHAMFORT.

[3] Virgile a dit, vers 219, liv. III des *Géorgiques:*

Pascitur in magnâ sylvâ formosa juvenca.

Chamfort pense que *madame la génisse* rappelle la *formosa juvenca* de Virgile. Cette remarque, saisie par les nouveaux commentateurs, a gagné les collèges. M. Gail annonce qu'elle n'a point échappé à M. Sélis *dans une de ses intéressantes séances*. Jamais rapprochement n'a présenté moins de vraisemblance. *Formosa* est une épithète noble; *madame*, un sobriquet ironique. L'art de détourner les qualifications honorifiques de leur sens propre, par une application dérisoire, est une de ces figures vives et fortes que la nature a enseignées au peuple.

4 *Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.*
HORAT. Épist. 2, lib. I.

FABLE V.

La Chauve-Souris et les deux Belettes.

UNE chauve-souris donna tête baissée
Dans un nid de belette : et, sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de long-temps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
Quoi! vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire[1]!
N'êtes-vous pas souris? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes; ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris! des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grace à l'auteur de l'univers,
Je suis oiseau; voyez mes ailes:

Vive la gent qui fend les airs!
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre belette aux oiseaux[2] ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La dame du logis avec son long museau
S'en alloit la croquer en qualité d'oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage:
Moi, pour telle[3] passer! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.
Je suis souris; vivent les rats!
Jupiter confonde les chats!
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants[4],
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
Le sage dit, selon les gens[5],
Vive le roi! Vive la ligue!

REMARQUES SUR LA FABLE V.

(109e d'Ésope.)

1 Voyez le raisonnement du loup à l'agneau. Il n'y a point de crime qui ne cherche à se couvrir de quelque apparence de droit. C'est un hommage involontaire à la justice.

2 *Des oiseaux.* Licence commandée par la mesure.

3 *Telle* qui est ici pour *oiseau* est par conséquent un solécisme

de genre. C'est la faute dans laquelle tomboit madame de Sévigné en répondant à Ménage, qui lui demandoit s'il étoit vrai qu'elle fût enrhumée : *Oui, je la suis.* Il est assez naturel que la chauve-souris commette la même méprise, et La Fontaine s'est si bien mis à sa place qu'elle lui échappe à lui-même.

4 *Changeant* n'est pas déclinable dans cette phrase.

5 C'est une idée très fausse dans la haute acception morale qu'on doit attacher au mot de *sage*. C'est une idée d'autant plus dangereuse à consacrer dans un livre populaire qu'elle est très commode pour l'égoïsme. Il faut se rappeler que La Fontaine vivoit dans d'autres temps que les nôtres, à l'abri d'un pouvoir immense qui favorisoit les loisirs insouciants du poëte, et qui lui permettoit de se faire la philosophie d'un enfant. Il estime au-dessus de toutes choses ce que les philosophes font profession de mépriser, le repos, l'oisiveté, le plaisir, la vie, et il regarde tous les moyens de se maintenir dans ces biens comme les secrets de la suprême sagesse. C'est l'erreur d'un siècle heureux.

FABLE VI.

L'Oiseau blessé d'une flèche.

Mortellement atteint d'une flèche empennée [1],
Un oiseau déploroit sa triste destinée,
Et disoit, en souffrant un surcroît de douleur:
Faut-il contribuer à son propre malheur!
Cruels humains! vous tirez de nos ailes
De quoi faire voler ces machines mortelles!
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié:

Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfants de Japet[2] toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

REMARQUES SUR LA FABLE VI.

(133e d'Ésope.)

[1] Chamfort préféreroit *emplumée* qui n'a point la même acception. Il signifie *revêtu de plumes*. *Empenné* veut dire *armé de plumes*, et il nous est resté dans ce sens, quoi que Chamfort en dise.

[2] « La Fontaine se contente d'indiquer d'un seul mot le « point d'où sont partis tous les maux de l'humanité. » CHAMF.

FABLE VII.

La Lice et sa Compagne.

Une lice étant sur son terme,
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La lice lui demande encore une quinzaine;
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit:
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,

Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étoient déja forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette:
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider; il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

REMARQUES SUR LA FABLE VII.

(19e du liv. Ier de Phèdre.)

Leçon importante, exprimée avec simplicité, et cependant avec force, qui s'applique souvent en politique, mais qui n'est pas applicable en morale. En morale, on fait ce que la morale prescrit sans s'occuper des suites.

FABLE VIII.

L'Aigle et l'Escarbot.

L'aigle donnoit la chasse à maître Jean lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vite.
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin:
Je laisse à penser si ce gîte
Étoit sûr; mais où mieux? Jean lapin s'y blottit.
L'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile,
L'escarbot intercède, et dit:

Princesse[1] des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux:
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie;
Et puisque Jean lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux:
C'est mon voisin, c'est mon compère.
L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,
Choque de l'aile l'escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean lapin. L'escarbot indigné
Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance[2]:
Pas un seul ne fut épargné[3].
L'aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris; et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain; sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut:
La mort de Jean lapin derechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois[4].
L'oiseau qui porte Ganymède
Du monarque des dieux enfin implore l'aide,
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu; que pour ses intérêts
Jupiter se verra contraint de les défendre.
Hardi qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.

Leur ennemi changea de note,
Sur la robe du dieu fit tomber une crotte:
Le dieu la secouant jeta les œufs à bas.
Quand l'aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au désert,
De quitter toute dépendance,
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut[5].
Devant son tribunal l'escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le monarque des dieux s'avisa, pour bien faire,
De transporter le temps où l'aigle fait l'amour
En une autre saison, quand la race escarbote
Est en quartier d'hiver, et, comme la marmotte,
Se cache, et ne voit point le jour.

REMARQUES SUR LA FABLE VIII.

(2e d'Ésope.)

[1] L'aigle est au féminin dans toute cette fable, et il le falloit, car c'est une mère dont il s'agit. On sait que ce mot est masculin dans l'usage, à deux exceptions près où *aigle* est pris pour *enseigne : les aigles romaines, les aigles impériales.*

[2] « Il semble que l'ame de La Fontaine n'attend que les « occasions de fournir à tout ce qui peut être intéressant. Ce « vers est d'une sensibilité si douce qu'il faut plaindre l'aigle « malgré le rôle odieux qu'elle joue dans cette fable. » CHAMF.

[3] Le poëte se rappelle ce vers à la fable 6 du liv. III:

S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte.

Comment La Fontaine, qui a écrit cela, a-t-il pu oublier qu'il étoit père?

4 Prosopopée très naturelle et très vive.

5 La bonhomie du *pauvre Jupiter*, étourdi des cris de cette aigle, et n'osant pas y répondre, est un trait de caractère qui ne se dément point. Il y a dans les fables variété de sujets, variété inépuisable, mais unité de systême. Derrière ces apologues si enfantins, si naïfs, nous voyons peu-à-peu s'élever un *grand drame*, une épopée, une mythologie, un monde.

FABLE IX.

Le Lion et le Moucheron.

Va-t'en, chétif insecte, excrément de la terre[1]!
C'est en ces mots que le lion
Parloit un jour au moucheron.
L'autre lui déclara la guerre:
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur ni me soucie[2]?
Un bœuf est plus puissant[3] que toi;
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevoit ces mots,
Que lui-même il sonna la charge,
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large,
Puis prend son temps, fond sur le cou
Du lion qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
Il rugit[4]. On se cache, on tremble à l'environ;

Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat: le voilà sur les dents.
L'insecte du combat se retire avec gloire:
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va par-tout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une araignée:
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par-là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

REMARQUES SUR LA FABLE IX.

(149e d'Ésope.)

1 Cette manière d'entrer dans son sujet est extrémement dramatique.

2 On dit *se soucier,* mais non pas *soucier quelqu'un;* pour *le mettre en souci.*

[3] Il est évident que *puissant* est ici pour la taille, acception figurée qu'il a perdue ou qu'il n'a jamais eue dans le bon usage.

[4] Tableau admirable qui ne le cède peut-être qu'à ceux qui suivent. Quel combat, quelle victoire, quel triomphe! et tout cela finit à l'embuscade d'une araignée!

FABLE X.

L'Ane chargé d'éponges, et l'Ane chargé de sel.

Un ânier, son sceptre à la main[1],
Menoit, en empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un courrier;
Et l'autre, se faisant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles:
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pélerins,
Par monts, par vaux[2], et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'ânier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'âne à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa:
Car, au bout de quelques nagées[3],
Tout son sel se fondit si bien,

Que le baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier[4] prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui.
Voilà mon âne à l'eau; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur, et l'éponge.
Tous trois burent d'autant : l'ânier et le grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'âne succombant ne put gagner le bord.
L'ânier l'embrassoit, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe;
C'est assez qu'on ait vu par-là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

REMARQUES SUR LA FABLE X.

[1] « Il y a bien de l'esprit et du goût à savoir tout ennoblir « sans donner aux petites choses une importance ridicule. « C'est ce que fait La Fontaine en mêlant la plaisanterie à ses « périphrases les plus poétiques ou à ses descriptions les plus « pompeuses. » CHAMFORT.

[2] *Vaux* n'est plus françois que dans cet exemple.

[3] Inusité.

[4] Une de ces expressions heureuses qui semblent ne rien coûter à l'imagination de La Fontaine, et qui servent sa pensée d'une manière si naturelle que, suivant la remarque de Chamfort, on les croiroit inventées avant lui.

[5] La Fontaine laisse le moins qu'il peut une idée fâcheuse

à son lecteur. Son extrême sensibilité perce jusque dans ces détails. Ne croiroit-on pas qu'il est tourmenté lui-même du péril où il a mis son ânier et son âne, et qu'il se hâte de les en tirer sans nécessité pour le sens de la fable qui n'y gagne rien, mais seulement pour se débarrasser d'une impression triste?

FABLE XI.

Le Lion et le Rat.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion,
Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il étoit, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru
Qu'un lion d'un rat eût affaire?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
Ce lion fut pris dans des rets
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

REMARQUES SUR LA FABLE XI.

(4e de Phèdre dans l'*appendix* de Gudius.)

Cet apologue a deux affabulations très différentes, l'une qui le précède, l'autre qui le suit. Il résulte de cette complication un effet d'autant plus désagréable que la dernière de ces moralités n'est qu'une observation commune et de peu d'importance, opposée à l'une des vérités les plus essentielles de la morale.

FABLE XII.

La Colombe et la Fourmi.

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvoit une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmis[1] y tombe;
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité:
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire[2] où la fourmis arrive.
Elle se sauve. Et là dessus
Passe un certain croquant qui marchoit les pieds nus:
Ce croquant, par hasard, avoit une arbalête.
Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déja lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,

La fourmi le pique au talon.
Le villain retourne la tête:
La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du croquant avec elle s'envole[3]:
Point de pigeon pour une obole.

REMARQUES SUR LA FABLE XII.

(41e d'Ésope.)

[1] La Fontaine a écrit *fourmis* dans ce vers, dans le suivant et au vers 8 pour la nécessité de la rime ou pour éviter le hiatus. On ne sauroit excuser cette négligence.

[2] Les termes d'*Océan* et de *promontoire* pris dans le rapport d'une fourmi avec un ruisseau et un brin de paille sont des hyperboles pleines de goût.

[3] Tout cela est peint avec une vérité parfaite. Ce dernier vers est à-la-fois une réflexion et une image.

FABLE XIII.

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

Un astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit: Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes[1],

Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre qu'Homère et les siens ont chanté,
Qu'est-ce que le hasard parmi l'antiquité[2],
Et parmi nous la providence?
Or, du hasard il n'est point de science:
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort;
Toutes choses très incertaines.
Quant aux volontés souveraines
De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein;
Qui les sait, que lui seul? Comment lire en son sein?
Auroit-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles[3]?
A quelle utilité? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables[4]?
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus[5]?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours;
Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers[6]

Ce train toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des princes de l'Europe:
Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps[7];
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop: revenons à l'histoire[8]
De ce spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui baillent aux chimères[9],
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

REMARQUES SUR LA FABLE XIII.

(80e d'Ésope.)

[1] Vers dur et embarrassé.

[2] *Parmi* exige ordinairement le pluriel.

[3] « Voilà deux vers qui ne dépareroient pas le poëme écrit « du style le plus haut et le plus soutenu. » CHAMFORT.

[4] Jeu d'expressions qui rappelle ce vers célèbre de Racine:

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Ce n'est pas ici une de ces recherches de mots dont la poésie de notre siècle offre tant d'exemples; c'est un tour qui doit sa force à sa vérité. J'en dis autant du vers qui vient après, et qui offre également une pensée très contrastée, mais très naturelle.

[5] Tout ce passage est plein de sens et de poésie.

[6] *Divers*, mot qu'on n'a point remplacé dans cette acception, et dont La Fontaine offre un assez grand nombre d'exemples. On ne conçoit pas que M. Clément l'ait cru neuf quand il fut renouvelé par Le Brun. Il n'y en a point de plus familier à nos anciens écrivains.

7 « *Les souffleurs*, c'est-à-dire les alchimistes, dont la science « est à la chimie ce que l'astrologie judiciaire est à l'astrono- « mie. » CHAMFORT.

8 Il en étoit temps après cette longue digression, mais il faut se rappeler que les astrologues et les souffleurs avoient encore un certain crédit à l'époque où La Fontaine écrivoit; et dans le plan qu'il avoit formé d'attaquer sous le voile de l'apologue toutes les sottises humaines, il ne pouvoit guère se dispenser de parler de celles-là dont notre siècle ne connoît plus que le nom.

9 La Fontaine a aussi écrit, fable VI, liv. VI, vers 24 :

Le nouveau roi *baille* après la finance.

Le mot *baille* n'est pas tiré ici du verbe *bailler* dans son emploi ordinaire, mais de *béer* ou *bayer*, comme écrit Nicod, qui signifie regarder d'une manière avide et curieuse, et dont nous avons conservé le participe *béant*. L'infinitif n'est plus d'usage que dans la phrase proverbiale : *bayer* aux corneilles.

FABLE XIV.

Le Lièvre et les Grenouilles.

Un lièvre en son gîte songeoit,
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe[1]?)
Dans un profond ennui ce lièvre se plongeoit:
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux
Sont, disoit-il, bien malheureux!
Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite:
Jamais un plaisir pur; toujours assauts divers.

Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh! la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit notre lièvre,
Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux [2], inquiet :
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes [3];
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire! Ma présence
Effraie aussi les gens [4]! Je mets l'alarme au camp [5]!
Et d'où me vient cette vaillance?
Comment! des animaux qui tremblent devant moi!
Je suis donc un foudre de guerre!
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

REMARQUES SUR LA FABLE XIV.

(57e d'Ésope, 2e de Phèdre dans l'*appendix* de Gudius.)

[1] Vers du naturel le plus plaisant.

« Je crois qu'il est impossible de mêler plus rapidement le

« récit et la *réflexion*, et c'est ainsi qu'écrit toujours La « Fontaine. » LA HARPE.

[2] *Douteux* ne s'est jamais employé en ce sens. Il ne se dit que des choses.

[3] Point d'image plus vraie; point de style plus élégant et mieux approprié aux images.

[4] Il se garde bien de dire les grenouilles, ou tel autre animal plus foible que lui. Le terme dont il se sert est général; il embrasse toutes les espèces. C'est la logique de l'amour-propre. On va voir où elle le conduira.

[5] Ces grenouilles n'étoient encore que *des gens*. La vanité la plus folle a besoin de quelque transition pour s'aveugler tout-à-fait; mais une fois qu'on lui a passé une foible nuance d'idées, elle est maîtresse des conséquences. Les plus timides des animaux sont devenus un peuple guerrier, et leur marais est un camp. Après cela, le lièvre s'étonne de sa *vaillance*, il se croit un *foudre de guerre*, il est parvenu à se méconnoître et à jouir de son erreur. Pourquoi les deux derniers vers renferment-ils l'expression d'un retour sur soi-même qui n'est pas bien naturel, puisqu'on ne voit rien qui le produise? La Fontaine a pensé que son affabulation seroit plus dramatique dans la bouche de son héros, mais il s'en faut bien qu'elle ait la même force et le même agrément que s'il l'avoit faite lui-même.

FABLE XV.

Le Coq et le Renard.

SUR la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois.
Frère, dit un renard adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle:

Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends, que je t'embrasse:
Ne me retarde point, de grace;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires;
Nous nous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir:
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix[1];
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure, sont courriers
Que pour ce sujet on envoie:
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends: nous pourrons nous entre-baiser tous.
Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire:
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussitôt
Tire ses gregues, gagne au haut[2],
Mal content[3] de son stratagême.
Et notre vieux coq en soi-même
Se mit à rire de sa peur;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

REMARQUES SUR LA FABLE XV.

(36e d'Esope.)

[1] Négligence.

[2] Ineuphonie.

[3] Il faudroit dire *mécontent*, selon Chamfort. Je doute de la synonymie absolue de ces deux mots, et je ne vois pas pourquoi on rejetteroit l'un des deux s'il y avoit quelque différence dans leur usage.

« Le Pogge ajoute à la réponse du coq ce nouveau dialogue: « LE COQ: *La paix n'est-elle pas faite entre les animaux?* LE RENARD: « *Peut-être que ces deux chiens n'en savent pas encore la nouvelle.* « Jacques Lenfant, qui a publié *le Poggiana*, voudroit que La « Fontaine n'eût pas omis cette repartie du renard fugitif, comme « ayant, dit-il, beaucoup de sel. Cela est vrai, mais elle étend « la morale de la fable bien au-delà du but du poëte, et par-là « devient inutile. Ce n'est pas un combat d'esprit qu'il a voulu « rendre, mais une leçon qu'il donne aux trompeurs. » GUILLON.

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

L'OISEAU de Jupiter enlevant un mouton,
Un corbeau, témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau[1],
Marque entre cent moutons le plus gras, le plus beau,

Un vrai mouton de sacrifice:
On l'avoit réservé pour la bouche des dieux.
Gaillard corbeau disoit, en le couvant des yeux[2]:
Je ne sais qui fut ta nourrice;
Mais ton corps me paroît en merveilleux état:
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant, à ces mots, il s'abat[3].
La moutonnière[4] créature
Pesoit plus qu'un fromage; outre que sa toison
Étoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée à-peu-près de la même façon
Que la barbe de Polyphème.
Elle empêtra si bien les serres du corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite:
Le berger vient, le prend, l'encage bien et beau[5],
Le donne à ses enfants pour servir d'amusette.
Il faut se mesurer; la conséquence est nette:
Mal prend aux volereaux[6] de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre:
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure.

REMARQUES SUR LA FABLE XVI.

[1] *Tourne à l'entour* n'est pas agréable à l'oreille. *A l'entour* est un adverbe, et non pas une préposition.

[2] Messire Jean Chouart *couvoit* des yeux son mort.
FAB. II, LIV. VII.

Incubare spe atque animo. NICOD. Figure vive et hardie. Il est très plaisant de prêter au corbeau toutes ces réflexions qui

annoncent l'aveugle confiance avec laquelle il compte sur sa proie.

3 C'est l'harmonie du fameux *procumbit humi bos.*

4 *Moutonnière*, adjectif de la création de La Fontaine, qui est d'un effet fort comique. Le vers suivant fait allusion au corbeau de la seconde fable. Qui sait si ce n'est pas le même, encore une fois dupe de sa vanité?

5 On dit encore *bel et bien.* Ces archaïsmes naïfs sont très convenables à l'apologue.

6 *Volereau* est encore un mot propre à La Fontaine. Ces quatre vers sont excellents, malgré la mauvaise consonnance de leurs rimes. Le dernier trait est un mot d'un ancien parfaitement exprimé.

FABLE XVII.

Le Paon se plaignant à Junon.

Le paon se plaignoit à Junon :
Déesse, disoit-il, ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure;
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatants,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit, en colère :
Oiseau jaloux, et qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du rossignol,
Toi que l'on voit porter à l'entour de ton col

Un arc-en-ciel nué[1] de cent sortes de soies;
Qui te panades[2], qui déploies
Une si riche queue et qui semble à nos yeux[3]
La boutique d'un lapidaire!
Est-il quelque oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités :
Les uns ont la grandeur et la force en partage;
Le faucon est léger, l'aigle plein de courage,
Le corbeau sert pour le présage,
La corneille avertit des malheurs à venir[4],
Tous sont contents de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

REMARQUES SUR LA FABLE XVII.

(18e du liv. III de Phèdre.)

[1] *Nué* pour *nuancé*, un peu vieilli. Cette description des beautés du paon, quoique peu détaillée, est du plus brillant coloris. Elle rappelle sans désavantage les vers charmants de Phèdre :

Nitor smaragdi collo præfulget tuo;
Pictisque plumis gemmeam caudam explicas.

[2] *Se panader* a été fait du nom françois du paon lui-même, comme *se pavaner*, qui est d'un emploi plus ordinaire, a été fait de son nom latin.

[3] Ou ce dernier hémistiche se rapporte au premier, et alors le vers est très mal tourné, ou il se lie au vers précédent :

Qui te panades, qui déploies, etc.

Construction qui exigeroit que le mot *semble* prît l'*s* de la se-

conde personne, que la mesure du vers ne peut pas admettre.

La consonnance de *queue* avec *yeux* est tout-à-fait ineuphonique.

4 Redondance inutile du vers précédent.

FABLE XVIII.

La Chatte métamorphosée en femme.

Un homme chérissoit éperdument[1] sa chatte;
Il la trouvoit mignonne, et belle, et délicate,
[2]Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortiléges et par charmes,
Fait tant qu'il obtient du destin
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme : et, le matin même,
Maître sot en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extréme,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori,
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari.
Il l'amadoue; elle le flatte :
Il n'y trouve plus rien de chatte;
Et, poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit femme en tout et par-tout :

Lorsque quelques souris qui rongeoient de la natte
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, femme d'être en posture :
Pour cette fois, elle accourut à point;
Car ayant changé de figure,
Les souris ne la craignaient point.
Ce lui fut toujours une amorce :
Tant le naturel a de force!
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé[3], l'étoffe a pris son pli :
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer :
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sauroit le réformer.
Coups de fourches ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières;
Et, fussiez-vous embâtonnés,
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

REMARQUES SUR LA FABLE XVIII.

(3e de Phèdre dans l'*Appendix* de Gudius.)

[1] On dit *aimer éperdument*, parcequ'*aimer* est un positif qui peut se modifier en plus ou en moins. *Chérir* semble au contraire rendre l'adverbe superflu, parcequ'il le contient implicitement.

[2] Ce tour manque de correction, mais il a toute la clarté nécessaire.

[3] *Quo semel imbuta recens servabit odorem*
Testa diù.
HORAT., *Epist. II, lib. I.*

Ce qui suit n'offre qu'une paraphrase prolixe et malheureusement assez triviale de cet autre vers d'Horace :

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.
Chassez le naturel, il revient au galop.

Embâtonnés qui se trouve là on ne sait pourquoi est un vieux mot très peu usité dans le temps même où il faisoit partie de la langue. Cette historiette, car on ne peut l'appeler une fable, est d'ailleurs d'une exécution assez commune.

FABLE XIX.

Le Lion et l'Ane chassant.

Le roi des animaux se mit un jour en tête
De giboyer. Il célébroit sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers[1], daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'âne, à la voix de Stentor.
L'âne à messer lion fit office de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée,

Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiroient de leur maison.
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix;
L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois;
Tous fuyoient, tous tomboient au piége inévitable
Où les attendoit le lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'âne en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le lion, c'est bravement crié[2];
Si je ne connoissois ta personne et ta race,
J'en serois moi-même effrayé.
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison.
Car qui pourroit souffrir un âne fanfaron?
Ce n'est pas là leur caractère.

REMARQUES SUR LA FABLE XIX.

(2e du liv. Ier de Phèdre.)

[1] On feroit maintenant *sanglier* de trois syllabes.

[2] L'idée de bravoure appliquée à l'action de crier présente une ironie assez fine. Cependant, *bravement* n'est peut-être employé ici que dans le sens de *fort bien*, acception qu'il a eue dans le vieux langage, et qu'il conserve dans quelques unes de nos provinces.

FABLE XX.

Testament expliqué par Ésope.

Si ce qu'on dit d'Esope est vrai,
C'étoit l'oracle de la Gréce :
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'aréopage. En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles[1],
Et qui pourra plaire au lecteur.
Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuse; une coquette;
La troisième, avare parfaite.
Cet homme par son testament,
Selon les lois municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa contingente part[2].
Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre
La volonté du testateur;
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune sœur
Ne possédera plus sa part héréditaire

Il lui faudra payer sa mère?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que vouloit donc dire le père?
L'affaire est consultée; et tous les avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet, se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le conseil treuve[3] :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers, payable à volonté;
Si mieux n'aime la mère en créer une rente,
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un, les maisons de bouteille,
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de Malvoisie,
Les esclaves de bouche, et, pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie :
Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
Les eunuques et les coiffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix :
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,

Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire
Que peut-être pas une sœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainsi chacune prit son inclination,
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix. Esope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines
Les gens avoient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de lui!
Comment! ce peuple, qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui,
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré[4]:
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable :
A la coquette, l'attirail
Qui suit les personnes buveuses;
La biberonne eut le bétail;
La ménagère eut les coiffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien;
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus sûr pour obliger ces filles

A se défaire de leur bien;
Qu'elles se marîroient dans les bonnes familles
Quand on leur verroit de l'argent;
Païroient leur mère tout comptant;
Ne posséderoient plus les effets de leur père :
Ce que disoit le testament
Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

REMARQUES SUR LA FABLE XX

(4e du liv. IV de Phèdre.)

[1] La Fontaine ne pense pas ici à son précepte :

Il ne faut jamais dire aux gens:
Écoutez un bon mot: oyez une merveille.

[2] Ces termes empruntés du langage de la chicane, et qui ne sont pas épargnés dans cette fable, sont bien appropriés à son sujet; mais ils n'ont un véritable sel que lorsqu'ils sont transportés par une extension hardie à des usages nouveaux et figurés, comme dans le délicieux apologue *des frelons et des mouches à miel* (fab. XXI, liv. Ier).

[3] *Treuve* se lit encore, fab. VII du liv. III.

A son réveil il *treuve*
L'attirail de la mort à l'entour de son corps.

Fab. IV du liv. IX :

Dans les citrouilles je la *treuve*.

Et fab. II du liv. V :

Au moindre hoquet qu'ils *treuvent*.

Molière avoit donné à La Fontaine l'exemple de cette licence, scène Ire, acte Ier du *Misanthrope*.

> Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
> Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui *treuve*.

Il n'y a plus deux manières de conjuguer ce verbe, et celle-ci étoit déja inusitée au temps de La Fontaine; mais il est facile de voir qu'il a recherché avec soin, dans cette fable, les mots antiques et les locutions inexactes des tribunaux.

4 Rime plus qu'insuffisante.

On doit remarquer, en finissant, que ce prétendu jugement d'Ésope n'est rapporté par aucun auteur antérieur à Phèdre, et qu'il a même échappé à ses biographes les plus modernes. C'est probablement une invention de l'auteur latin qui l'a étayé du nom d'Esope pour lui donner place dans ses fables, où La Fontaine auroit pu le laisser sans inconvénient pour sa gloire.

FIN DU DEUXIÈME LIVRE.

LIVRE TROISIEME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Meunier, son Fils, et l'Ane.

A M. D. M.

L'invention des arts étant un droit d'aînesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce :
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner[1].
La feinte est un pays plein de terres désertes :
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé[2] :
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté[3].
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins,
(Comme ils se confioient leurs pensers[4] et leurs soins)
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déja passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé;



Aze aqua forti. *terminé par Cou*

1818.

LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE.

Le Meunier, son Fils, et l'Âne.

A M. D. M.



Bergeret inv.t del.

Aqz. aqua forti.

terminé par Courbe

1818.

LE MEUNIER, SON FILS, ET L'ÂNE.

A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance:
Dois-je dans la province établir mon séjour?
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes:
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes[5]:
Si je suivois mon goût, je saurois où buter;
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple, à contenter.
Malherbe là-dessus[6]: Contenter tout le monde!
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur âne, un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit:
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens! idiots! couple ignorant et rustre!
Le premier qui les vit de rire s'éclata[7]:
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense[8].
Le meunier, à ces mots, connoît son ignorance:
Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.
L'âne, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure[9];
Il fait monter son fils, il suit: et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put:
Oh là! oh! descendez, que l'on ne vous le dise,

Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise!
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte.
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.
Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous!
Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu! dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père[10].
Essayons toutefois si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux :
L'âne se prélassant[11] marche seul devant eux.
Un quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que baudet aille à l'aise, et meunier s'incommode?
Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur âne!
Nicolas, au rebours : car, quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête; et la chanson le dit.

Beau trio de baudets! Le meunier repartit :
Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le prince[12];
Allez, venez, courez; demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement :
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

REMARQUES SUR LA FABLE PREMIÈRE.

1 La Fontaine n'a pas été pour les glaneurs le bon moissonneur de l'écriture. On n'a guère trouvé après lui.

2 Il s'adresse à M. D. M., à qui sa fable est dédiée; c'est-à-dire, François de Maucroix, chanoine de Rheims, connu par un recueil médiocre de vers et de prose, des traductions passables, une épigramme excellente, et sur-tout par l'amitié de La Fontaine qui l'immortalise à meilleur titre que ses ouvrages.

3 « A son retour de Calais, où il fut porter les armes en « sortant de page, il consulta Malherbe sur le genre de vie « qu'il devoit choisir. Malherbe, au lieu de lui répondre direc- « tement là-dessus, lui raconta cet ingénieux conte du Pogge, « dont La Fontaine a fait une de ses plus jolies fables. » Dolivet.

4 *Pensers*, mot très noble et très poétique, qui n'est pas ici pour la mesure seulement.

5 Vers charmants.

6 Locution empruntée de la langue latine, et plus commune aujourd'hui dans notre littérature qu'elle ne l'étoit quand les fables furent composées. Il ne falloit pas faire honneur à Marmontel d'avoir supprimé le premier toutes les transitions

parasites qui refroidissent le dialogue, et auquel il a suppléé par l'usage du tiret. Cet artifice, qui n'est fait que pour les yeux, est loin d'offrir le même avantage que l'ellipse qui est très intelligible à l'esprit. La Fontaine lui-même ne s'en est servi que d'après nos vieux prosateurs.

7 On ne dit pas *s'éclater de rire*. C'est une tache bien légère dans cette fable qui est parfaite à cela près.

8 Vers devenu proverbe.

9 *Avoir cure*, pour se soucier, s'inquiéter d'une chose. Latinisme qui a vieilli, mais qui n'a pas cessé d'être clair.

10 Autre proverbe d'une application très commune.

11 *Se prélasser*, marcher avec dignité et en se donnant des airs de prélat. On a pensé à tort que ce terme étoit de la création de La Fontaine. Il le doit à Rabelais, comme tant d'autres. « Je vy Diogène qui se *prélassoit* en magnificence « avec une grand'robe de pourpre. » Chap. XXX, liv. II. « Ainsi « s'en va prélassant par le pays, faisant bonne trogne parmy « ses parochiens et voisins. » Prologue du liv. IV.

12 On voit bien que c'est Malherbe qui continue à parler à Racan, et qui lui adresse l'affabulation de son récit. Chamfort remarque là-dessus que Racan ne suivit aucune des carrières dont le choix l'embarrassoit. On peut ajouter qu'il fit bien pour sa réputation et probablement pour son bonheur.

FABLE II.

Les Membres et l'Estomac.

Je devois par la royauté
Avoir commencé mon ouvrage[1];

A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster[2] en est l'image :
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme,
Sans rien faire[3], alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme;
Et pour qui? pour lui seul : nous n'en profitons pas;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chômons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre.
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher :
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent :
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur;
Chaque membre en souffrit: les forces se perdirent.
Par ce moyen les mutins virent
Que celui qu'ils croyoient oisif et paresseux
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.

Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.
Elle reçoit et donne; et la chose est égale.
Tout travaille pour elle; et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paie au soldat,

Distribue en cent lieux ses graces souveraines,
Entretient seule tout l'état.

Ménénius le sut bien dire[4].
La commune s'alloit séparer du sénat.
Les mécontents disoient qu'il avoit tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité;
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déja posté,
La plupart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Ménénius leur fit voir
Qu'ils étoient aux membres semblables,
Et par cet apologue, insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

REMARQUES SUR LA FABLE II.

[1] « On ne se permettroit plus aujourd'hui ce double emploi « du prétérit. » GUILLON.

[2] *Gaster* est le nom de l'estomac, déja personnifié par Rabelais, liv. IV, chap. LVII.

[3] Trait de satire d'autant plus piquant, qu'il naît en quelque sorte de la narration, et que le poëte se garde bien d'y arrêter son lecteur.

[4] Voyez Tite-Live, liv. II, chap. XXXII; Valère-Maxime, liv. VIII, chap. IX, et Florus, liv. Ier, chap. XXIII.

FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

Un loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux brebis de son voisinage
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du renard[1],
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en berger, endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse?
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau :
« C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau[2]. »
Sa personne étant ainsi faite,
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette[3],
Guillot le sycophante (1) approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,
Dormoit alors profondément;
Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette[4];
La plupart des brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et, pour pouvoir mener vers son fort les brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit nécessaire.
Mais cela gâta son affaire :

(1) Trompeur.

Il ne put du pasteur contrefaire la voix.
Le ton dont il parla fit retentir les bois,
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les brebis, le chien, le garçon.
Le pauvre loup dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir ni se défendre.
Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre[5].
Quiconque est loup, agisse en loup;
C'est le plus certain de beaucoup.

REMARQUES SUR LA FABLE III.

1 Allusion à un mot affreux de Lysandre, qui disoit qu'il falloit au besoin savoir coudre à la peau du lion un lambeau de celle du renard, pour faire entendre que la supercherie étoit un moyen légitime de la politique, dans le cas où la force et le courage étoient en défaut.

An dolus, an virtus, quis in hoste requirat?
VIRGIL.

2 « Comme ce vers peint merveilleusement les fripons et les « attentions superflues qu'ils prennent pour le succès de leurs « fourberies, attentions qui bien souvent les font échouer. » CHAMFORT.

3 Voilà le tableau tout fait. Oudry n'a plus qu'à copier.

4 « Ce dernier hémistiche est d'une grace charmante. Ce « qu'il y a de hardi dans l'expression d'une musette qui *dort* « devient simple et naturel, préparé par le sommeil du berger « et du chien. » CHAMFORT.

Remarquez avec quel art le mot *dormoit* est multiplié dans trois vers qui se succèdent. Vous êtes prévenu que le loup

approche *doucement*, et le repos absolu qui règne dans la bergerie favorise son dessein. Il n'y a qu'une maladresse qui puisse lui en faire perdre le fruit; mais il la fera. « On reconnoît l'imposteur à la caricature, ajoute Chamfort. Les fripons déliés l'évitent soigneusement, et voilà ce qui rend le monde si dangereux et si difficile à connoître. »

[5] C'étoit là le véritable sens moral à tirer de cette fable, et par conséquent le vers auquel il falloit s'en tenir.

FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

Les grenouilles, se lassant
De l'état démocratique,
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de long-temps regarder au visage
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or c'étoit un soliveau,
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,

Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant[1].
Une autre la suivit, une autre en fit autant :
Il en vint une fourmilière :
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi[2].
Jupin en a bientôt la cervelle rompue :
Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue!
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe[3] à son plaisir:
Et grenouilles de se plaindre :
Et Jupin de leur dire : Eh quoi! votre desir
A ses lois croit-il nous astreindre?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

REMARQUES SUR LA FABLE IV.

(2e du liv. Ier de Phèdre.)

[1] Ce vers et les suivants font une image frappante. Ce que La Fontaine raconte il le fait voir.

[2] *Coi*, mot vieilli qui paroît fait de *quietus*. On l'a employé comme adjectif, dit M. Guillon : et quand l'a-t-on employé autrement?

[3] Défaut de gradation. Quatre rimes féminines de suite, liberté excessive dont il ne résulte aucun agrément.

FABLE V.

Le Renard et le Bouc.

Capitaine renard[1] alloit de compagnie
Avec son ami bouc des plus haut encornés:
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez;
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : Que ferons-nous, compère?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi[2];
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe! dit l'autre, il est bon; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurois jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue.
Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience:

Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors[3] :
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

REMARQUES SUR LA FABLE V.

(4e d'Ésope, 8e du liv. IV de Phèdre.)

[1] « *Capitaine* annonce avantageusement le personnage; il « donne l'éveil au lecteur et le prépare à quelque prouesse. « Le renard est le héros de La Fontaine, comme Achille est « celui d'Homère. » GUILLON.

[2] « Quelle prose auroit les graces de cette poésie? et quelle « autre poésie que celle de La Fontaine auroit pu se donner « ainsi l'aisance de la prose? » GUILLON.

[3] Il falloit éviter la répétition désagréable de ces homonymes aux deux extrémités d'un hémistiche. *Hors* ne peut d'ailleurs se prendre adverbialement; c'est une préposition.

FABLE VI.

L'Aigle, la Laie, et la Chatte.

L'AIGLE avoit ses petits au hant d'un arbre creux,
La laie au pied, la chatte entre les deux[1];

Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisoient leur tripotage[2].
La chatte détruisit par sa fourbe l'accord :
Elle grimpa chez l'aigle[3], et lui dit : Notre mort
(Au moins de nos enfants, car c'est tout un aux mères[4])
Ne tardera possible[5] guères.
Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment[6]
Cette maudite laie, et creuser une mine[7]?
C'est pour déraciner le chêne assurément[8],
Et de nos nourrissons attirer la ruine :
L'arbre tombant, ils seront dévorés;
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte[9].
Au partir de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit[10]
Où la laie étoit en gésine[11].
Ma bonne amie et ma voisine[12],
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits.
Obligez-moi de n'en rien dire :
Son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,
La chatte en son trou se retire.
L'aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits; la laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine[13].
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine
Pour secourir les siens dedans l'occasion,

L'oiseau royal, en cas de mine;
La laie, en cas d'irruption[14].
La faim détruisit tout; il ne resta personne
De la gent marcassine et de la gent aiglonne
Qui n'allât de vie à trépas :
Grand renfort pour messieurs les chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse
Par sa pernicieuse adresse!
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore,
Celui qu'à meilleur droit tout l'univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis :

REMARQUES SUR LA FABLE VI.

(4e du liv. II de Phèdre.)

1 Voilà les personnages et le lieu de la scène déterminés, et avec quelle précision!

2 Expression basse qu'on voudroit ne pas trouver dans ce bel apologue.

3 C'est de la chatte qu'il s'agit; *grimpa* étoit donc le mot qu'il falloit; mettez *elle monta*, et vous détruisez l'image.

4 Si ce vers admirable a un défaut, c'est d'être placé dans la bouche de la chatte qui tend un piége à l'aigle; l'hypocrisie ne trouve pas de pareils traits de sentiment.

5 *Possible*, adverbe peu usité.

6 Mot noble et harmonieux qu'il seroit fâcheux de laisser vieillir dans cette acception, et qu'on doit recommander aux poëtes.

7 Le substantif interposé entre les deux verbes *fouïr* et *creuser* se trouve placé d'une manière louche et désagréable. Il devoit les précéder tous les deux.

8 Avec quelle profondeur le poëte caractérise dans ce passage les insinuations de la calomnie! Il est du naturel de la laie de fouïr; elle le fait sans mauvais dessein, pour obéir à un instinct qui lui est propre, et la chatte feint d'y découvrir une intention de crime. La méchanceté la plus pernicieuse n'est pas celle qui fonde ses accusations sur des faits controuvés; c'est celle qui tourne à un but odieux une action innocente en elle-même, et qui se réserve le moyen de se justifier par les apparences.

9 Encore un vers sublime, un vers qui ne peut partir que d'une ame vivement aimante, d'une ame vraiment maternelle, *Un seul!* Quel caractère cela donne au danger! Qu'il est grave! qu'il est pressant, puisqu'on voudroit en être quitte à ce prix! On cherchera inutilement des traits de ce genre dans la fable, d'ailleurs charmante, que Phèdre a tirée du même sujet.

10 Un de ces petits vers qui sont quelquefois des négligences dans La Fontaine, qui souvent y sont des beautés. Celui-ci est de la dernière espéce; la chatte n'a pas un moment à perdre. Elle ne descend pas chez la laie, elle y tombe. La Fontaine avoit à choisir entre plusieurs mots pour l'action de monter, et non pour celle-ci. La rapidité de la mesure dont il se sert supplée à l'expression qui lui manque.

11 Vieux mot encore usité en parlant de certains animaux.

12 Elle ne prendra pas les mêmes précautions qu'avec l'aigle; elle n'en a pas besoin avec un animal crédule et grossier; mais elle séduira la laie par des expressions caressantes qui la disposent à la plus grande confiance. Elle lui parle *tout bas;* elle lui donne *un avis;* elle l'inquiète sur le sort de *ses petits*, et n'y mêle plus son propre intérêt; elle engage la laie à *n'en rien dire*, car elle craint que l'aigle ne s'en venge sur elle-même. C'est qu'elle se compromet, qu'elle hasarde tout pour obliger *sa bonne amie et sa voisine*. Quand elle a voulu tromper l'aigle, elle a feint de confondre leurs causes et de recourir à sa protection; elle a pris l'oiseau des dieux par la vanité. Auprès de la laie elle ne suppose aucun motif

que celui d'être utile; elle se la soumet par la reconnoissance. Les méchants mettent tout à profit pour séduire, les défauts de leurs dupes et même leurs vertus. Quelle délicatesse de goût le poëte a fait voir dans le choix de ces nuances, ou plutôt quelle admirable étude du cœur humain les lui a enseignées!

13 La Fontaine craint avec raison qu'on ne lui fasse ce reproche, et il le prévient adroitement.

14 Deux vers d'une précision remarquable.

VARIANTE.

V. 12. Et de nos nourrissons attirer la ruine.

C'est comme il faut lire, conformément à presque toutes les éditions, et à celles sur-tout qui se sont faites sous les yeux de La Fontaine. M. Gail écrit :

Et de nos nourrissons assurer la ruine.

Cette leçon est d'autant moins probable que deux dérivés du même verbe se trouvent déja répétés dans les vers voisins.

FABLE VII.

L'Ivrogne et sa Femme.

Chacun a son défaut, où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus

Altéroit sa santé, son esprit et sa bourse,
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.
Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve[1]
L'attirail de la mort à l'entour de son corps[2],
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'est-ce ci? Ma femme est-elle veuve?
Là-dessus son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.
La cellérière du royaume
De Satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari repart, sans songer :
Tu ne leur portes point à boire?

REMARQUES SUR LA FABLE VII.

[1] *Voyez* la fable XX du liv. II, remarque 3e.

2 Ce vers est de l'espèce de ceux qu'on appelle *léonins*, le dernier hémistiche rimant avec le premier, au moins à l'oreille. On sait combien il est important d'éviter ces consonnances. C'est une règle que La Fontaine n'observe pas tou-

jours. Ici la négligence est d'autant plus grave, que le mot de la césure se trouve répété à la fin du vers suivant.

VARIANTE.

V. 15. Un luminaire, un drap des morts.

L'édition de 1698 donne ainsi ce vers :

Un luminaire, un drap de morts.

Si je n'avois eu qu'à choisir la leçon la plus correcte, c'est celle-ci que j'aurois donnée, *drap des morts* ne se disant point; mais je n'ai pas cru pouvoir hasarder ce changement sur la foi d'une édition très inexacte, contre l'autorité de toutes les autres.

FABLE VIII.

La Goutte et l'Araignée.

Quand l'enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étroites[1],
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux bûchettes[2] :
Accommodez-vous, ou tirez.

Il n'est rien, dit l'aragne[3], aux cases qui me plaise.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet,
S'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme,
Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chôme,
Ni que d'en déloger et faire mon paquet
Jamais Hippocrate me somme.
L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion tous les jours déménage,
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la goutte. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
Oh ! je ne saurois plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane :
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.

Cataplasmes, Dieu sait! les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit très sagement de changer de logis.

REMARQUES SUR LA FABLE VIII.

[1] On prononçoit *etrètes*, et ce mot rimoit avec *retraites*. Cette prononciation introduite à ce qu'on croit sous les Médicis par les Italiens qui inondoient la cour et qui ne pouvoient parvenir à former la diphtongue *oi* a été conservée dans quelques usages et rejetée dans un grand nombre. C'est pour distinguer ces valeurs que M. de Voltaire avoit imaginé de substituer les lettres *ai* aux lettres *oi* dans les mots où la prononciation italienne s'est maintenue. On ne voit pas de quelle utilité cette innovation pourroit être pour le progrès de la langue, les lettres de l'orthographe de M. de Voltaire n'ayant pas plus d'analogie avec le son qu'il leur fait exprimer, que les lettres qu'elles remplacent.

[2] Ce détail est faux, trivial et sans grace. Il est d'ailleurs impossible de se représenter cette scène entre l'araignée qui est un insecte, et la goutte qui est un être abstrait. L'invention de la fable entière manque de vraisemblance et d'harmonie.

3 Vieux mot substitué au mot propre pour la commodité de la mesure. Il falloit éviter cette négligence, encore répétée aux vers 20, 30 et 35.

FABLE IX.

Le Loup et la Cicogne.

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie :
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur[1] pour ce loup, qui ne pouvoit crier,
Près de là passe une cicogne.
Il lui fait signe; elle accourt[2].
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os : puis, pour un si bon tour,
Elle demanda son salaire.
Votre salaire! dit le loup :
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate[3] :
Ne tombez jamais sous ma patte.

REMARQUES SUR LA FABLE IX.

(144e d'Ésope, 8e du liv. Ier de Phèdre.)

[1] On diroit aujourd'hui : *par bonheur.*

[2] Ce vers de sept syllabes est le seul de ce mètre qui se trouve

dans la fable, ce qui a décidé quelques imprimeurs ignorants à l'alonger de la conjonction *et*, qui y fait un hiatus.

[3] Mot d'une grande vérité dans la bouche d'un méchant qui se croit assez acquitté envers ses bienfaiteurs quand il ne leur fait point de mal.

FABLE X.

Le Lion abattu par l'Homme.

On exposoit une peinture
Où l'artisan[1] avoit tracé
Un lion d'immense stature
Par un seul homme terrassé.
Les regardants en tiroient gloire.
Un lion en passant rabattit leur caquet :
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire :
Mais l'ouvrier vous a déçus;
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savoient peindre.

REMARQUES SUR LA FABLE X.

[1] *Artisan* pour *artiste*. De même dans la fable du *Statuaire;*

L'*artisan* exprima si bien
Le caractère de l'idole, etc.

Ces deux expressions ne se prennent plus indifféremment.

VARIANTE.

V. 6. Un lion en passant rabattit leur caquet.

C'est ainsi que le donnent toutes les bonnes éditions, depuis celle de 1668. M. Guillon, sur la foi de quelques éditions moins anciennes, connues pour leur inexactitude, l'écrit ainsi :

Un lion passant rabattit leur caquet.

et regarde cette ligne de prose comme un vers de dix syllabes où *lion* n'est compté que pour une. Il n'y auroit point d'autre exemple de cette licence dans les *Fables* de La Fontaine et dans tous les classiques, le principe qui a fait de deux syllabes la diphtongue *ion* étoit un des plus universellement reçus en versification françoise long-temps avant notre auteur. La leçon de M. Guillon n'est fondée que sur une faute d'impression.

FABLE XI.

Le Renard et les Raisins.

Certain renard gascon, d'autres disent normand[1],
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre :
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats[2].

Fit-il pas mieux que de se plaindre[3]?

REMARQUES SUR LA FABLE XI.

(15e d'Ésope dans le manuscrit de Rochefort, la 3e du liv. IV de Phèdre.)

[1] « Cette incertitude, ce doute où La Fontaine s'enveloppe « avec l'apparence naïve de la bonne foi historique est bien « plaisante, et d'un goût exquis. » CHAMFORT.

[2] Ce mot du renard est devenu proverbe.

[3] « D'ôter ici la négative, ce peut être une commodité pour « les poëtes; mais ils doivent donner un ton aisé à leurs vers, « sans que ce soit aux depens de la véritable construction. »

TH. CORNEILLE.

FABLE XII.

Le Cygne et le Cuisinier.

Dans une ménagerie
De volatilles remplie
Vivoient le cygne et l'oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître;
Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquoit d'être
Commensal du jardin; l'autre, de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries[1],
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger[2],
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies.
Un jour le cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour oison le cygne; et, le tenant au cou,

Il alloit l'égorger, puis le mettre en potage.
L'oiseau, près de mourir, se plaint en son ramage.
Le cuisinier fut fort surpris,
Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi! je mettrois, dit-il, un tel chanteur en soupe!
Non, non, ne plaise aux dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien!

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe[3]
Le doux parler ne nuit de rien.

REMARQUES SUR LA FABLE XII.

(74e d'Ésope.)

[1] Cette expression ne fait pas allusion, comme les lexicographes semblent le croire, aux *galeries* qui ornent nos maisons et nos spectacles. C'est un substantif analogue au vieux verbe *galer* (se réjouir), et omis comme tant d'autres dans les dictionnaires. On ne l'emploie que dans cet exemple.

[2] Ces vers agréables et pittoresques rappellent ceux de Virgile :

Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
Et studio incassum videas gestire lavandi.
GEORGIC.

[3] Cette figure rappelle le *post equitem sedet atra cura* d'Horace, si bien rendu par Boileau :

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.
EPIT. V, v. 44.

FABLE XIII.

Les Loups et les Brebis.

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les loups firent la paix avecque[1] les brebis.
C'étoit apparemment le bien des deux partis :
Car si les loups mangeoient mainte bête égarée,
Les bergers de leur peau se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages[2] :
Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des otages:
Les loups, leurs louveteaux; et les brebis, leurs chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les louvats[3]
Se virent loups parfaits, et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps[4] que dans la bergerie
Messieurs les bergers n'étoient pas,
Etranglent la moitié des agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents, dans les bois se retirent.
Ils avoient averti leurs gens secrètement.
Les chiens, qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant :
Cela fut sitôt fait qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa[5].

Nous pouvons conclure de là
Qu'il faut faire aux méchants guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi;
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi[6]?

REMARQUES SUR LA FABLE XIII.

1 Inusité en trois syllabes. Je ne reviendrai plus sur cette licence que La Fontaine s'est permise trop souvent.

2 Ce mot n'a jamais pris le pluriel qu'avec un adjectif qui le précède.

3 Pour *louveteaux*. Mot burlesque. Le vers suivant est remarquable par la vérité du sens et par l'énergie de l'expression.

4 Tour familier qui ajoute encore à la vérité de ce récit.

5 *Pas un seul n'échappa* auroit été plus correct et plus facile.

6 La Fontaine se met ici à côté d'une grande question, dit Chamfort; savoir jusqu'à quel point la morale peut s'allier avec la politique. Cette question est si facile à résoudre pour un homme qui s'en tient à consulter l'instinct d'un cœur honnête et les lumières d'un jugement droit, que je m'étonnerois que le bon La Fontaine l'eût proposée. Florian y répond dans sa jolie fable intitulée *la Brebis et le Chien*, dont le titre même prouve qu'il pensoit à celle-ci en la composant. La brebis se plaint de la cruauté des hommes, et son interlocuteur la console :

Il est vrai, dit le chien, mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire.

Sur quoi je remarque en passant que le même trait se trouve dans la fable de Boisard intitulée : *Jupiter et la Brebis*.

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse[1],
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied,
Le loup un coup de dent, le bœuf un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir[2] :
Ah! c'est trop, lui dit-il : je voulois bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

REMARQUES SUR LA FABLE XIV.

(Dans la vie d'Esope, édition de Robert Etienne, 1529, page 48, 21e du livre Ier de Phèdre.)

[1] Cette image est très belle, et tout ce qui suit est digne du commencement.

[2] Phèdre ne se borne pas là; il dit que l'âne frappa le lion : *calcibus frontem exterit.* Comme La Fontaine n'a pas usé de cette circonstance, c'est de l'auteur ancien que nous vient cette expression proverbiale dont l'application est si commune : *le coup de pied de l'âne.*

VARIANTE.

Quand voyant l'âne même à son antre accourir.

L'édition de M. Mongez (Paris, an V, 2 vol. in-12) porte :

Quand voyant l'âne même à son antre courir.

Cette leçon n'a d'ailleurs aucune autorité.

FABLE XV.

Philomèle et Progné.

Autrefois Progné l'hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomèle.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue[1] :
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace[2], habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux?
Progné lui repartit : hé quoi! cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique[3]!
Le désert est-il fait pour des talents si beaux[4]?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles :

Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois
Parmi des demeures pareilles
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas:
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage[5].

REMARQUES SUR LA FABLE XV.

[1] M. Aubert s'est approprié ce tour et ce vers presque tout entier dans sa fable de *Fanfan et Colas*.

Voilà tantôt six mois que nous ne l'avons vu.

[2] Ellipse un peu hasardée.

[3] *Rustique* pris substantivement. Nous avons déja trouvé ce mot employé de la même manière dans la fable 9e du liv. Ier.

C'est assez, dit le *rustique*.

[4] « Je n'entends pas de fois les airs ravissants et mélanco-« liques d'un rossignol caché sous une feuillée, et les *piou* « *piou* prolongés qui traversent comme des soupirs le chant de « cet oiseau solitaire, que je ne sois tenté de croire que la na-« ture a révélé son aventure au sublime La Fontaine, en même « temps qu'elle lui inspiroit ces vers. Si les fables n'étoient pas « l'histoire des hommes, elles seroient encore pour moi un « supplément à celle des animaux. » BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

[5] Trait de sentiment qui pénètre le cœur.

Cette petite pièce n'est pas une fable, mais on seroit fâché de ne pas la trouver là.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

Je ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien[1],
C'est une femme qui se noie.
Je dis que c'est beaucoup : et ce sexe vaut bien
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.

Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit, en cette fable,
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve auteur de sa disgrace
Des gens se promenoient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de sa femme aperçu nulle trace :
Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas.
Suivez le fil de la rivière.
Un autre repartit : Non, ne le suivez pas,
Rebroussez plutôt en arrière :
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,

L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Cet homme se railloit assez hors de saison [2].
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avoit raison :
Mais, que cette humeur soit ou non
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par-delà [3].

REMARQUES SUR LA FABLE XVI.

[1] Début très piquant pour un conte qui ne l'est guère, et que l'on pouvoit se dispenser de rimer.

[2] La Fontaine a trop de goût pour ne pas sentir le vice fondamental d'une mauvaise conception, et il évite l'observation du lecteur en la faisant lui-même.

[3] *Morosa et discors vel mortua litigat uxor.*

Les quatre vers masculins qui terminent cette pièce ne produisent pas un effet agréable. Cette liberté ne peut être approuvée qu'autant qu'elle est utile au sens et à l'harmonie; par-tout ailleurs, et ici en particulier, on ne sauroit excuser cette inutile série de consonnances que la brièveté du vers rend encore plus importunes.

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un grenier.

Damoiselle belette, au corps long et fluet[1],
Entra dans un grenier par un trou fort étroit:
Elle sortoit de maladie[2].
Là, vivant à discrétion,
La galante fit chère lie[3],
Mangea, rongea: Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion!
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue[4] et rebondie.
Au bout de la semaine, ayant dîné son sou,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise;
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit[5]; me voilà bien surprise:
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un rat, qui la voyoit en peine,
Lui dit: Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir[6].
Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres[7]:
Mais ne confondons point, par trop approfondir,
Leurs affaires avec les vôtres.

REMARQUES SUR LA FABLE XVII

(HORAT., *Epist. VII, lib. I, v.* 29.)

Forte per angustam tenuis vulpecula rimam
Repserat in cumeram frumenti : pastaque, rursus
Ire foras pleno tendebat corpore, frustra.
Cui mustela procul, si vis, ait, effugere istinc,
Macra cavum repetes arctum, quem macra subisti.

[1] Vers extrêmement pittoresque. *Damoiselle* convient parfaitement à un animal dont la forme est fine et élancée. *Long* et *fluet* sont des adjectifs d'un emploi très heureux, parcequ'ils disposent l'esprit à bien saisir l'objet principal de la narration, et qu'ils contrasteront agréablement avec les nouveaux attributs dont le poëte se servira pour peindre son héroïne au 9e vers. *Fluet* ne rimeroit plus avec *étroit* que dans une méthode de prononciation vicieuse. Voyez la note sur le 6e vers de la fable VIII de ce livre.

[2] La Fontaine n'oublie rien. Il sait jusqu'aux moindres détails de la vie de ses personnages, et il ne pouvoit pas négliger celui-ci qui nous explique à-la-fois la maigreur de la belette et la voracité avec laquelle elle va se dédommager d'un long jeûne.

[3] Vieux terme qui signifioit grand'chère, et auquel on attribue une foule d'étymologies. Il se rapporte peut-être à *eligere*, comme si l'on disoit des mets fins et choisis, et qu'on eût d'abord écrit : *chère élie*. Le substantif *liesse* a moins vieilli que cet adjectif, et il n'est personne qui n'entende bien encore ce vers de La Fontaine :

Aux noces d'un tyran tout le peuple en *liesse*.
LIV. VI, FAB. XII.

4 Les dictionnaires ne donnent que *mafflé*, qui n'est dans

aucun auteur considéré. L'un et l'autre sont tout-à-fait inusités aujourd'hui.

5 Tout ce morceau est d'une vérité frappante, et la réflexion de la belette a un caractère de naturel si remarquable, qu'on penseroit que La Fontaine l'a entendue.

6 C'est le trait d'Horace dans toute sa précision.

7 La multiplicité des monosyllabes dont ce vers est composé n'est pas favorable à l'harmonie. Il contient d'ailleurs une allusion très plaisante aux enrichis et aux traitans, rapprochement si facile à saisir que La Fontaine n'a pas cru avoir besoin d'en faire une affabulation. Il a laissé dans la bouche du rat cette remarque malicieuse, et la réticence non moins épigrammatique dont elle est brusquement suivie. On sent avec quelle finesse le poëte châtie, sans se montrer, le ridicule qu'il a en vue, en enfermant le résultat moral de sa narration dans la contexture de sa narration même.

FABLE XVIII.

Le Chat et le vieux Rat.

J'ai lu, chez un conteur de fables[1],
Qu'un second Rodilard[2], l'Alexandre des chats,
L'Attila, le fléau des rats,
Rendoit ces derniers misérables:
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,
Vrai Cerbère, étoit craint une lieue à la ronde:
Il vouloit de souris dépeupler tout le monde[3].
Les planches qu'on suspend sur un léger appui[4],

La mort-aux-rats, les souricières,
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les souris étoient prisonnières,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher,
Le galant fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenoit par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement;
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement[5],
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis[6] enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant[7],
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses[8]
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisoit vrai : notre maître Mitis[9],
Pour la seconde fois, les trompe et les affine,
Blanchit sa robe et s'enfarine;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.

Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu[10] s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :
C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un tour[11];
Même il avoit perdu sa queue à la bataille[12].
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin[13] au général des chats :
Je soupçonne dessous encor quelque machine[14].
Rien ne te sert d'être farine;
Car, quand tu serois sac, je n'approcherois pas.

C'étoit bien dit à lui; j'approuve sa prudence :
Il étoit expérimenté,
Et savoit que la méfiance
Est mère de la sûreté.

REMARQUES SUR LA FABLE XVIII.

(28e d'Ésope, 1re du liv. IV de Phèdre.)

[1] Précaution qui est tout-à-fait dans le genre de l'historien. Ce récit n'est point de son fait, et il ne vous engage à le croire que parcequ'il l'a cru lui-même. Ne semble-t-il pas que La Fontaine oublie ici qu'il est conteur de fables comme un autre? Eh! n'a-t-il pas oublié ailleurs qu'il étoit marié :

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme.
LIV. VII, FAB. II.

et même qu'il étoit philosophe, au moins à sa manière :

Un philosophe, un marbre, une statue,
Auroient senti comme nous ces plaisirs.
Renaud d'Ast.

N'est-ce pas aussi cet heureux oubli qui fait son charme, qui

vous force à indentifier toutes vos pensées avec les siennes, et qui vous procure, dans la lecture de ses fables, une si complète et si délicieuse illusion?

2 « Rodilard, premier du nom, est le *Rodilardus* de la fable II « du second livre. Florian leur donne à tous deux une bril- « lante postérité (*Voyez* livre II, fable VI.) » GUILLON.

3 La Fontaine se plaît à caractériser par de grands traits cet intéressant personnage. Il l'a appelé Alexandre, Attila, Cerbère; il enchérit encore par la dernière circonstance, et ce n'est pas sans dessein. Plus les projets de Rodilard sont vastes et infinis, plus on portera d'intérêt sur le simple moyen qui les déjoue à la fin. C'est le vieux rat qui est le héros de l'apologue.

4 Joli exemple de périphrase.

5 Il faudroit insister sur tous les vers de cette charmante fable pour faire remarquer toutes les beautés de détail qu'elle renferme. Les fausses joies du peuple sont exprimées dans ceux-ci avec une vérité incomparable. Ce qui vient après laisse bien loin le pinceau d'Oudry. La Fontaine a pris sur le fait les actions et les sentiments.

6 Le retour de cette première syllabe, trois fois placée en tête d'un vers, peint à l'oreille et à l'esprit les trois actions successives des souris qui rentrent, sortent, et enfin se mettent en quête. Il y a des secrets de style qu'on ne peut faire connoître que par des exemples, et que tous les préceptes du monde n'enseigneroient pas.

7 Le premier hémistiche de ce vers est un modèle de précision, le second d'harmonie imitative.

8 Il ne dit pas *vos trous*: sa victoire seroit trop commune. L'animal qui a des cavernes pour retranchements est bien une autre capture.

9 *Mitis*, doux, affable, débonnaire, et de là chattemite; euphémisme.

10 Nos vieux poëtes ont souvent essayé d'introduire chez nous ces termes heureusement composés qui faisoient la ri-

chesse du grec, et dont les Allemands tirent encore aujourd'hui un grand parti; mais cette faculté, peut-être incompatible avec le génie de la langue françoise, nous demeure presque entièrement interdite malgré leurs efforts; et de tant d'alliances de mots qu'offrent les vers de Ronsard, de Baïf, de du Bartas, il n'en est qu'un très petit nombre qui puissent se supporter dans le style élevé. La Fontaine a été plus heureux, mais les mots qu'il a créés, excellents dans son genre et dans sa bouche, siéroient mal si on les tournoit à un autre usage. Celui que renferme ce vers est un des plus ingénieux et des plus célèbres, et il n'ajoute pas peu à l'agrément de cet excellent apologue.

M. Guillon remarque très bien que ce genre de beauté est à-peu-près perdu pour les langues étrangères, parceque, indépendamment d'un rapprochement difficile à saisir, il faut, dans les éléments même des deux expressions, une harmonie pittoresque.

11 *Nous en savons plus d'un*, dit le chat, vers 31. Il n'est pas probable que ce soit ici une opposition faite à dessein. C'est donc une répétition, une petite négligence.

12 Trait de détail fort plaisant, qui peint le rat dont il s'agit et le fait connoître au lecteur. Ce n'est pas seulement ici un portrait de fantaisie; c'est un signalement, et l'historien le plus exact ne décriroit pas mieux.

13 *De loin* est une circonstance essentielle, et Phèdre ne l'a pas oubliée :

Proculque insidias cernens hostis callidi.

Elle auroit pu être aussi suggérée à La Fontaine par le passage d'Horace, qui a fourni la XVIIe fable de ce livre.

Cui mustela procul, *si vis, ait*, etc.

14 *Machine* s'est dit pour ruse de guerre, et il est fort bien

approprié ici aux choses et aux caractères. Le chat dont il est question est *le general des chats*.

« Cette fable est charmante d'un bout à l'autre, pour le naturel, pour la gaieté, sur-tout pour la vérité des tableaux. »

CHAMFORT.

FIN DU TROISIÈME LIVRE.

LIVRE QUATRIEME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion amoureux.

A MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.

Sévigné, de qui[1] les attraits
Servent aux Graces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près[2],
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un lion qu'Amour sut domter?
Amour est un étrange maître!
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups!
Quand on en parle devant vous
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir:
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnoissance.

Du temps que les bêtes parloient[3],
Les lions entre autres vouloient
Être admis dans notre alliance.
Pourquoi non? puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure[4] outre cela.
Voici comment il en alla.

Un lion de haut parentage,
En passant par un certain pré
Rencontra bergère à son gré:
Il la demande en mariage[5].
Le père auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur:
La refuser n'étoit pas sûr;
Même un refus eût fait, possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin;
Car, outre qu'en toute manière
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière[6].
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit: Ma fille est délicate,
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte

On vous les rogne; et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps:
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux,
Car ma fille y répondra mieux
Étant sans ces inquiétudes.
Le lion consent à cela,
Tant son ame étoit aveuglée!
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens:
Il fit fort peu de résistance.
Amour! Amour! quand tu nous tiens,
On peut bien dire: Adieu prudence[7]!

REMARQUES SUR LA FABLE PREMIÈRE.

[1] Il faudroit pour l'exactitude grammaticale: *Sévigné dont les attraits*; Boileau a dit aussi mal:

C'est à vous, mon esprit, *à qui* je veux parler.

[2] Ce trait est d'une grace charmante.

[3] « Au temps que les bêtes parloient (il n'y ha pas trois jours) « un paovre lion, etc. » *Pantagruel*, livre II, chap. XV.

Alla en tempio de entonces
Y en terras mui remotas,
Quando hablaban los brutos.
(YRIARTE.)

Celui-ci suppose que cela se passoit dans un pays très reculé, pour mieux conserver la vraisemblance.

4 Belle *hure* fût-il le mot propre en parlant d'un lion, tout ce morceau n'en seroit pas moins très foible.

5 La Fontaine abuse ici de la liberté que lui donne son adage :

Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.
FAB. II du LIV. Ier.

Comment un lion peut-il demander une bergère en mariage? Même dans les fictions les plus hardies, il faut respecter les convenances, car il y a des convenances relatives que l'esprit desire jusque dans la fable.

6 Détestable jeu de mots qu'on est étonné de trouver dans La Fontaine. *Fiers* et *volontiers* ne riment pas.

7 On regrette que l'auteur n'ait pas tiré cette charmante affabulation d'un sujet mieux conçu.

VARIANTE.

Cette fable se termine dans les anciennes éditions par six vers que La Fontaine a supprimés depuis, et qui ne sont pas à regretter :

Par tes conseils ensorcelans
Ce lion crut son adversaire.
Hélas! comment pourrois-tu faire
Que les bêtes devinssent gens,
Si tu nuis aux plus sages têtes,
Et fais les gens devenir bêtes!

FABLE II.

Le Berger et la Mer.

Du rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite.
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien, qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage:
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef comme il étoit jadis,
Quand ses propres moutons paissoient sur le rivage:
Celui qui s'étoit vu Coridon ou Tircis
Fut Pierrot et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les vents, retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux:
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les Eaux,
Dit-il; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre:
Ma foi! vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité

Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il se faut contenter de sa condition;
Qu'aux conseils de la mer et de l'ambition[1]
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La mer promet monts et merveilles:
Fiez-vous-y, les vents et les voleurs viendront.

REMARQUES SUR LA FABLE II.

(49e d'Ésope.)

[1] « Expression très noble et rapprochement très heureux « qui réveille dans l'esprit du lecteur l'idée du naufrage pour « le marin et pour l'ambitieux. » CHAMFORT.

FABLE III.

La Mouche et la Fourmi.

La mouche et la fourmi contestoient de leur prix[1].
O Jupiter! dit la première,
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière,
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'air[2] ose se dire égal!
Je hante les palais, je m'assieds à ta table;
Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte devant toi[3]:

Pendant que celle-ci, chétive et misérable[4],
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi.
Mais, ma mignonne, dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un roi,
D'un empereur, ou d'une belle?
Je le fais; et je baise un beau sein quand je veux;
Je me joue entre des cheveux;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des mouches emprunté[5];
Puis allez moi rompre la tête
De vos greniers! Avez-vous dit[6]?
Lui répliqua la ménagère.
Vous hantez les palais : mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première
De ce qu'on sert devant les dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux?
Si vous entrez par-tout, aussi font les profanes.
Sur la tête des rois, et sur celle des ânes,
Vous allez vous planter, je n'en disconviens pas;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie;
J'en conviens : il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom mouche; est-ce un sujet pourquoi[7]
Vous fassiez sonner vos mérites?
Nomme-t-on pas aussi mouches les parasites?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.

Les mouches de cour sont chassées;
Les mouchards sont pendus : et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus règnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai, par monts ni par vaux,
M'exposer au vent, à la pluie;
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera[8].
Je vous enseignerai par-là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu; je perds le temps : laissez-moi travailler;
Ni mon grenier, ni mon armoire[9],
Ne se remplit à babiller.

REMARQUES SUR LA FABLE III.

(22e du liv. IV de Phèdre.)

[1] Exposition très simple après laquelle La Fontaine va entrer dans son sujet de la manière la plus dramatique.

[2] Figure d'une haute poésie dont madame Dacier admire la beauté dans ses notes sur le XVIIe livre de l'Iliade. Voyez de quels termes la mouche se sert pour relever son espéce, et cela tout en condamnant l'amour-propre, car elle est bien loin de croire qu'il entre pour quelque chose dans l'opinion qu'elle a d'elle-même. C'est encore là un des secrets que La Fontaine a dérobés au cœur humain.

[3] Le sens qu'a ici le mot *devant* est expliqué par la réponse de la fourmi :

Et quant à goûter *la première*, etc.

Il y est donc employé pour la préposition *avant* dont il n'est

cependant pas le synonyme. Ce désordre d'acceptions, autorisé dans le style de La Fontaine, est cependant moins tolérable quand il en résulte une équivoque qui peut altérer la pensée.

4 Autant la mouche a mis d'art à se faire valoir, autant elle en emploie à dénigrer sa rivale. Tous les termes dont elle se sert portent le caractère du dédain : *celle-ci, chétive, misérable!* elle vit *trois jours d'un fétu;* encore a-t-il fallu qu'elle le *traînât*. La transition,

> Mais, ma mignonne, dites-moi, etc.

est tout-à-fait en action. Cette forme interrogative est le comble de l'ironie. Il y a quelque rapport entre cet excellent dialogue et celui *du chêne* et *du roseau;* mais le poëte n'a pas eu le même ridicule en vue. La fierté du chêne est fondée sur des avantages réels, et il la tempère par quelques expressions d'une bienveillance affectée; c'est la suffisance de la protection. La vanité de la mouche est inexcusable, parcequ'elle est sans prétexte et qu'elle ne garde point de ménagements. C'est l'impertinence de la nullité.

5 Une *mouche* étoit un ornement, et non un *ajustement*. C'étoit d'ailleurs un usage local et un nom de convention. L'application qu'en fait ici la mouche n'est qu'un jeu de mots assez pauvre. Le même genre de quolibet dépare la réponse de la fourmi :

> Les *mouches* de cour sont chassées,
> Les *mouchards* sont pendus, etc.

et ces taches nuisent à l'agrément de cette fable, qui mériteroit sans cela d'être comptée parmi les meilleures.

6 Le ton bourgeois de cette réplique fait un contraste exquis avec l'emphase de la mouche qui débute en invoquant Jupiter.

7 On diroit maintenant : *est-ce une raison pour faire*, etc. *Mérite* est peu usité au pluriel, hors du style ascétique.

8 Vers d'un tour agréable et d'une précision extrême.
9 Inconvenance de mœurs.

FABLE IV.

Le Jardinier et son Seigneur.

Un amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédoit en certain village
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avoit de plant vif fermé cette étendue:
Là croissoit à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un lièvre troublée
Fit qu'au seigneur du bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée
Soir et matin, dit-il, et des piéges se rit;
Les pierres, les bâtons, y perdent leur crédit:
Il est sorcier, je crois. Sorcier! je l'en défie,
Repartit le seigneur: fût-il diable, Miraut,
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie;
Et quand? et dès demain, sans tarder plus long-temps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Çà, déjeûnons, dit-il: vos poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voie, approchez:

Quand la marîrons-nous? quand aurons-nous des gendres?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle.
Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir;
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect:
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect:
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.
Il déjeûne très bien; aussi fait sa famille,
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés:
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succède au déjeûné.
Chacun s'anime et se prépare:
Les trompes et les cors font un tel tintamarre,
Que le bon homme est étonné.
Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager: adieu planches, carreaux,
Adieu chicorée et poireaux,
Adieu de quoi mettre au potage.
Le lièvre étoit gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance: il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du seigneur; car il eût été mal

Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval.
Le bon homme disoit: Ce sont là jeux de prince[1].
Mais on le laissoit dire; et les chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les lièvres de la province.

Petits princes, videz vos débats entre vous:
De recourir aux rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

REMARQUES SUR LA FABLE IV.

« Voici une fable presque parfaite: la scène du déjeûné, les « questions du seigneur, l'embarras de la jeune fille, l'étonne- « ment respectueux du paysan affligé, tout cela est peint de « main de maître. Molière n'auroit pas mieux fait. » CHAMFORT.

[1] « Encore y a-t-il une autre sorte de cruauté, à savoir celle « qui s'exerce plus de gaieté de cœur que par vengeance, à « quoi les grands seigneurs s'adonnent plutôt que les hommes « de basse condition, dont est venu le proverbe, *ce sont* jeux « de prince; *ils plaisent à ceux qui les font.* » (Henri Étienne, Apologie pour Hérodote, édition de Le Duchat, t. II, p. 474.)

Goulée, vers 11, est un peu bas; *escarcelle*, vers 24, un peu vieilli; mais qu'oseroit-on blâmer dans un ouvrage d'une perfection si achevée? Tout y est admirable, invention, caractères, dialogue: nulle part dans les chefs-d'œuvre de La Fontaine le style n'est plus habilement varié; l'homme de cour, l'homme des champs, l'historien, chacun y a son langage, sa physionomie propres; la vérité de la peinture va jusqu'à l'illusion; ce n'est plus un récit, c'est un tableau, c'est une scène vivante à laquelle on croit avoir assisté.

FABLE V.

L'Ane et le petit Chien.

Ne forçons point notre talent;
Nous ne ferions rien avec grace[1]:
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant.
Peu de gens, que le ciel chérit et gratifie[2],
Ont le don d'agréer infus[3] avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment, disoit-il en son ame,
Ce chien, parcequ'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame:
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il? il donne la patte,
Puis aussitôt il est baisé:
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne tout usée[4],
La lui porte au menton fort amoureusement,

Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà, Martin-bâton!
Martin-bâton accourt: l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie.

REMARQUES SUR LA FABLE V.

[1] *Tu nihil invitâ facies dicesve Minervâ.*
HORAT., *de art. poet.*, v. 384.

Ces jolis vers sont devenus proverbes.

[2] *Pauci quos æquus amavit*
Jupiter, etc.
VIRGIL., *Æn.*, *lib.* VI, v. 129.

[3] Expression peu usitée qui ne manque ni de précision ni de clarté.

[4] Tableau d'une vérité accomplie.

FABLE VI.

Le combat des Rats et des Belettes.

La nation des belettes,
Non plus que celle des chats,
Ne veut aucun bien aux rats:
Et sans les portes étroites[1]
De leurs habitations,

L'animal à longue échine[2]
En feroit, je m'imagine[3],
De grandes destructions.
Or, une certaine année
Qu'il en étoit à foison,
Leur roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les belettes, de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la renommée,
La victoire balança :
Plus d'un guéret s'engraissa[4]
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presque en tous endroits
Sur le peuple souriquois[5].
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax[6],
Psicarpax, Méridarpax,
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez long-temps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine,
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant soldat que capitaine.
Les princes périrent tous.
La racaille, dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail :

Mais les seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail,
Des cornes ou des aigrettes,[1]
Soit comme marque d'honneur,
Soit afin que les belettes
En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse,
Ne fut large assez pour eux;
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras[2].
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément:
Les grands ne le peuvent faire.

REMARQUES SUR LA FABLE VI.

(6e du liv. IV de Phèdre.)

[1] Ce dernier mot ne rime plus avec *belettes*.

[2] Damoiselle belette au corps long et fluet.
FAB. XVII, LIV. III.

[3] *Je m'imagine* n'est point un mot commandé par la nécessité de la rime. C'est une restriction plaisante et naïve.

4 Cette hyperbole agrandit les proportions du sujet; elle nous prépare à une énumération épique.

5 Voilà cette nation caractérisée par son nom. Nous savons déja que son chef s'appelle Ratapon, et tout le monde connoît *Ratopolis* sa capitale. L'invention de La Fontaine a pris tant de vraisemblance sous sa plume, qu'il n'y a point de vérité historique plus présente à notre imagination.

6 Il falloit peut-être s'en tenir à Ratapon. Ces noms composés ont du sel dans le grec de la *Batracomyomachie*, parcequ'ils sont empruntés de la langue même. En françois ils ne sont que bizarres.

7 Ces vers sont excellents. En étendant sa pensée dans les six derniers, le poëte l'affoiblit.

FABLE VII.

Le Singe et le Dauphin.

C'étoit chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage[1]
Singes et chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espéce : en son histoire
Pline le dit; il le faut croire[2].
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,

Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut:
Un dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement, qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme[3].
Le dauphin l'alloit mettre à bord,
Quand, par hasard, il lui demande:
Etes-vous d'Athènes la grande?
Oui, dit l'autre; on m'y connoît fort.
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs:
Un mien cousin est juge maire.
Le dauphin dit, Bien grand merci:
Et le Pirée[4] a part aussi
A l'honneur de votre présence?
Vous le voyez souvent, je pense?
Tous les jours: il est mon ami;
C'est une vieille connoissance.
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme[5].

De telles gens il est beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard pour Rome;
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout et n'ont rien vu.

Le dauphin rit, tourne la tête;
Et, le magot considéré,

Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête :
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

REMARQUES SUR LA FABLE VII.

(88e d'Ésope.)

[1] *Voyageurs*, *voyage* : négligence.

[2] Ce n'est pas une raison, mais La Fontaine accorde souvent sa confiance à de plus foibles autorités. Ce qu'il y a de plaisant, c'est la bonhomie avec laquelle il associe le lecteur à sa crédulité propre, et il y a tant d'abandon, tant de naïveté dans ce petit artifice, si c'en est un, qu'il seroit difficile de ne pas s'y laisser prendre.

[3] Arion qui fut sauvé par un dauphin. *Voyez* Plutarque dans *le Banquet des sept sages*.

4 Port d'Athènes qui fut bâti par les ordres de Thémistocle, à la suite de la guerre de Xerxès, c'est-à-dire une centaine d'années après le temps de Solon, de Cyrus et de Crésus, où l'on place communément l'existence d'Esope; c'est une des raisons dont se sert le P. Vavasseur dans son curieux traité de *ludicrâ dictione* (Paris, 1658, in-4°, et dans le recueil des œuvres de l'auteur, Amsterdam, 1709, in-folio), pour prouver que les fables d'Esope lui sont faussement attribuées, et qu'elles appartiennent à son biographe Planude. Il allègue à l'appui de ce sentiment la conformité du style de Planude et de celui des fables, ce qui paroît beaucoup moins spécieux, car il est certain qu'une très longue habitude des tours et des locutions d'un auteur peut faire contracter quelque chose de sa manière sans qu'on soit en droit d'en induire l'identité de l'imitateur et du modèle. Bentley a usé aussi de preuves très fortes pour démontrer que Planude étoit le seul auteur des fables, ce qui est trop absolu et rentre dans le paradoxe. On

ne pouvoit se dispenser d'excepter au moins de ce nombre celles qui nous ont été transmises de concurrence avec Planude par les écrivains les plus recommandables de toute l'antiquité, Hérodote, Aristophane, Platon, Plutarque, Horace, Tite-Live, Diogène Laërce et Suidas. Quant aux fables sur le sujet desquelles Phèdre se rencontre avec Planude, elles ne sont pas moins authentiques, puisqu'on ne peut accuser ce dernier d'avoir rien dérobé au fabuliste latin qui étoit perdu de son temps; il faut donc se borner à établir, pour ne pas passer toutes les bornes du scepticisme littéraire, que ce Planude, qui ne paroît pas doué d'une critique bien judicieuse, a rassemblé au hasard tout ce qu'il a entendu attribuer à Esope. sans remarquer qu'il se trouvoit dans le nombre certaines pièces qui ne pouvoient être de lui, comme celle qui fait l'objet de cette longue note.

[5] Vers sujets à des applications communes.

FABLE VIII.

L'Homme, et l'Idole de bois.

Certain païen chez lui gardoit un dieu de bois,
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles [1]:
Le païen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois:
Ce n'étoit que vœux et qu'offrandes,
Sacrifices de bœufs couronnés de guirlandes.
Jamais idole, quel qu'il fût [2],
N'avoit eu cuisine si grasse;
Sans que, pour tout ce culte, à son hôte il échût
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.

Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit[3]
S'amassoit d'une ou d'autre sorte,
L'homme en avoit sa part; et sa bourse en souffroit:
La pitance du dieu n'en étoit pas moins forte.
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier, met en pièces l'idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels[4]
Malheureux, grossiers et stupides:
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vides[5]:
J'ai bien fait de changer de ton.

REMARQUES SUR LA FABLE VIII.

(128e d'Ésope.)

1 « La langue même de ces dieux, dit Baruch, a été taillée « par le sculpteur. » On sait quel cas La Fontaine faisoit de Baruch.

2 Et vers 17 :

Le trouve rempli d'or.

Corneille a dit aussi :

Et Pison ne sera qu'*un* idole *sacré*
Qu'ils tiendront sur l'autel pour répondre à leur gré.

Ce mot est depuis long-temps féminin; un usage vicieux a prévalu sur l'étymologie.

3 *Endroit* ne rime plus avec *souffroit.*

4 Cette suspension entre le substantif et l'adjectif est aussi vicieuse à la rime qu'à la césure.

« Que conclure de cela? qu'il faut battre ceux qui sont d'un « naturel stupide? cela n'est pas vrai, et cette méthode ne pro- « duit rien de bon. » CHAMFORT.

5 Rapprochement de mauvais goût. Fable plus que médiocre, si toutefois c'en est une.

FABLE IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

Un paon muoit : un geai prit son plumage[1];
Puis après se l'accommoda;
Puis parmi d'autres paons tout fier se panada,
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les paons plumé d'étrange sorte
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de geais à deux pieds comme lui,
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui.
Ce ne sont pas là mes affaires.

REMARQUES SUR LA FABLE IX.

(101e d'Esope, et 3e du liv. Ier de Phèdre.)

[1] « Esope, dit Chamfort, met une corneille au lieu d'un « geai, ce qui valoit mieux. La corneille étant toute noire, sa « fantaisie de se parer des plumes du paon n'en étoit que plus « ridicule et sa prétention plus absurde. » Mais il n'est pas question des plumes du paon dans la fable d'Esope. Il n'est pas bien sûr d'ailleurs que le grec κολοιός signifie *corneille*. Presque tous les lexicographes traduisent par *Graculus*, et M. Gail par *Choucas*.

« Lessing, fabuliste allemand, a fait une fable (la 6e du l. II) « où il suppose que les autres oiseaux, en ôtant au geai les « plumes du paon, lui arrachent aussi les siennes. C'est ce qui « arrive à tous les plagiaires. On finit par leur ôter même ce « qui leur appartient. » CHAMFORT.

FABLE X.

Le Chameau et les Bâtons flottants.

Le premier qui vit un chameau
S'enfuit à cet objet nouveau;
Le second approcha; le troisième osa faire
Un licou pour le dromadaire [1].
L'accoutumance ainsi nous rend tout familier [2]:
Ce qui nous paroissoit terrible et singulier
S'apprivoise avec notre vue [3]
Quand ce vient à la continue.

Et puisque nous voici tombés sur ce sujet :
On avoit mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottant sur l'onde[4].

J'en sais beaucoup de par le monde
A qui ceci conviendroit bien :
De loin, c'est quelque chose; et de près, ce n'est rien[5].

REMARQUES SUR LA FABLE X.

(110e et 118e d'Ésope.)

1 On ne peut pas exprimer avec plus de vérité l'effet que produit sur nous la vue souvent renouvelée d'un spectacle extraordinaire auquel notre imagination s'accoutume peu-à-peu. Cette gradation rappelle celle que nous avons remarquée dans la fable 4 du livre III :

Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit; une autre en fit autant,
Il en vint une fourmilière.

2 Vers proverbe qui fait regretter le vieux mot d'*accoutumance*.

3 Ce n'est pas l'objet qui *s'apprivoise avec notre vue*, c'est notre vue qui s'apprivoise avec lui; mais cette figure est très naturelle et très claire.

4 C'est tout le contraire de ce qui arrive réellement, la distance diminuant beaucoup les proportions des choses. Le sens moral est parfaitement vrai, mais le sens propre est absurde.

5 *Major è longinquo reverentia.* Vers excellent.

FABLE XI.

La Grenouille et le Rat.

Tel, comme dit Merlin[1], cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
Un rat plein d'embonpoint, gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'avent ni le carême,
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits[2].
Une grenouille approche, et lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.
Messire rat promit soudain :
Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain[3],
La curiosité, le plaisir du voyage,
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conteroit à ses petits enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.
Un point sans plus tenoit le galant empêché :
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide[4].
La grenouille à cela trouve un très bon remède :
Le rat fut à son pied par la patte attaché ;

Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés, notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau.
Contre le droit des gens, contre la foi jurée;
Prétend qu'elle en fera gorge-chaude et curée :
C'étoit, à son avis, un excellent morceau.
Déja dans son esprit la galante le croque.
Il atteste les dieux; la perfide s'en moque :
Il résiste; elle tire. En ce combat nouveau,
Un milan, qui dans l'air planoit, faisoit la ronde[5],
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et, par même moyen,
La grenouille et le lien.
Tout en fut; tant et si bien,
Que de cette double proie
L'oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent[6] la perfidie
Retourne sur son auteur.

REMARQUES SUR LA FABLE XI.

(Dans la Vie d'Esope, par Planude.)

[1] Ce Merlin n'est point l'enchanteur de ce nom, comme les anciens commentateurs l'ont pensé. M. Guillon a trouvé dans la fameuse macaronée de Merlin Coccaïe (Théophile Folengio), deux vers dont ceux de La Fontaine paroissent traduits :

Vidimus experti quod quisquis fallere cercat
Deceptum tandem se cernit tempore quoquo.

Il est probable que c'est dans un vieux traducteur de ce poëte que le nôtre a lu le mot qu'il regrette. *Cuider* est tiré de *cogitare*; *engeigner* est de la même famille qu'*engin* :

De là naîtront *engins* à vous envelopper.
FAB. VIII DU LIV. III.

Ménage le fait venir d'*ingannare*. Ils dérivent l'un et l'autre d'*ingenium*.

2 Voilà une circonstance charmante.

3 La grenouille n'oublie rien dans cette agréable énumération, où l'on ne peut blâmer que le petit vers qui la termine.

4 Heureuse précaution de la vanité qui cache l'aveu de son ignorance sous les formules de la modestie. Le maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme* lui demande s'il sait le latin : *oui*, répond M. Jourdain; *mais faites comme si je ne le savois pas ; expliquez-moi ce que cela veut dire.*

5 Il n'y a rien de plus achevé que ce tableau qui est tout entier dans un hémistiche, au-dessus duquel le mot *planoit* se trouve comme suspendu.

6 Pourquoi pas *toujours?* un déclamateur l'auroit dit. La Fontaine observe et raconte.

VARIANTE.

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui.

C'est la leçon générale. M. Mongez fait seul le vers de dix syllabes, en écrivant :

Tel, dit Merlin, cuide engeigner autrui.

FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

Une fable avoit cours parmi l'antiquité [1];
Et la raison ne m'en est pas connue [2].
Que le lecteur en tire une moralité :
Voici la fable toute nue.

La Renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandoit que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre,
Quadrupèdes, humains, éléphants, vermisseaux,
Les républiques des oiseaux,
La déesse aux cent bouches, dis-je,
Ayant mis par-tout la terreur
En publiant l'édit du nouvel empereur,
Les animaux, et toute espéce lige
De son seul appétit, crurent que cette fois
Il falloit subir d'autres lois.
On s'assemble au désert. Tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut,
D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière,
Le singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit

Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine :
Car que donner? il falloit de l'argent[3].
On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or[4], fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le mulet et l'âne s'offrirent,
Assistés du cheval ainsi que du chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, et nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part;
Mais, bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse.
Obligez-moi de me faire la grace
Que d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande;
Et j'en serai plus libre, et bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et, malgré le héros de Jupiter issu,
Faisant chère et vivant sur la bourse publique[5].
Ils arrivèrent dans un pré[6]
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré,
Où maint mouton cherchoit sa vie,

Séjour du frais, véritable patrie
Des zéphyrs[7]. Le lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
Dit-il; je sens un feu qui me brûle au-dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps :
Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir affaire.
On déballe : et d'abord le lion s'écria,
D'un ton qui témoignoit sa joie :
Que de filles, ô dieux! mes pièces de monnoie
Ont produites! Voyez : la plupart sont déja
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît[8] m'en appartient. Il prit tout là-dessus :
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le singe et les sommiers confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.

Qu'eût-il fait? C'eût été lion contre lion :
Et le proverbe dit[9] : Corsaires à corsaires,
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires.

REMARQUES SUR LA FABLE XII.

[1] Cela est fort douteux, car on ne la trouve dans aucun fabuliste, dans aucun philologue ancien. *Parmi* ne se place plus devant un singulier.

[2] C'est pour cela qu'il ne falloit pas traiter ce sujet dont on ne pouvoit rien tirer d'utile.

3 Alexandre demandant de l'argent aux quadrupèdes, aux oiseaux, aux vermisseaux! fausse et malheureuse invention!

4 Circonstance qui ne rend pas cette mauvaise conception plus vraisemblable.

5 Je suis obligé de croire que les animaux ont parlé, parceque cette concession est nécessaire pour prendre plaisir à la lecture de l'apologue, mais je ne peux me faire aucune idée de l'époque où ils usoient entre eux d'argent monnoyé. Non seulement le vrai absolu manque à cette supposition, mais encore celui que doit comporter l'espèce de fiction dont il s'agit, et que Boileau exige, *même dans la fable*. Une fois que je suis arrivé au-delà du point où j'étois convenu de me laisser conduire par le poëte, l'illusion se dissipe et le charme passe avec elle.

6 Il est à regretter que cette peinture fraîche et gracieuse soit perdue dans une fable si insignifiante.

7 Exemple remarquable de la liberté de la césure. Elle est ici à la troisième syllabe, et à la sixième il n'y en a point.

8 L'accroissement, le produit, ce qu'il y a de plus.

9 Mot à mot à la fin de la XIIe satire de Regnier.

FABLE XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

De tout temps les chevaux ne sont nés pour les hommes.
Lorsque le genre humain de glands se contentoit,
Ane, cheval, et mule, aux forêts habitoit[1] :
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous sommes
Tant de selles et tant de bâts,
Tant de harnois pour les combats,

Tant de chaises, tant de carrosses;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins et tant de noces[2].
Or un cheval eut alors différent
Avec un cerf plein de vitesse;
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'homme, implora son adresse.
L'homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.
Et cela fait, le cheval remercie
L'homme son bienfaiteur, disant : Je suis à vous :
Adieu; je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'homme, il fait meilleur chez nous:
Je vois trop quel est votre usage.
Demeurez donc; vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas! que sert la bonne chère
Quand on n'a pas la liberté!
Le cheval s'aperçut qu'il avoit fait folie :
Mais il n'étoit plus temps; déja son écurie
Etoit prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

REMARQUES SUR LA FABLE XIII.

(4e du liv. IV de Phèdre.)

[1] Licence singulière, trois nominatifs qui donnent le singulier à un verbe commun.

[2] Toute cette digression tombe dans le burlesque.

Cet apologue, qui contient une grande leçon de politique, remonte à Stésichore, cité par Aristote, chap. 20 du liv. II de la *Rhétorique*.

FABLE XIV.

Le Renard et le Buste.

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre[1];
Leur apparence impose au vulgaire idolâtre.
L'âne n'en sait juger que par ce qu'il en voit:
Le renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens; et, quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un buste creux, et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture:
« Belle tête, dit-il; mais de cervelle point. »

Combien de grands seigneurs sont bustes en ce point!

REMARQUES SUR LA FABLE XIV.

(11e d'Ésope, et 7e du liv. Ier de Phèdre.)

[1] Le dernier vers de cette jolie fable feroit plus d'effet si celui-ci ne l'avoit pas préparé. Elle est d'ailleurs sans défaut.

FABLE XV.

Le Loup, la Chèvre, et le Chevreau.

La bique allant remplir sa traînante mamelle[1],
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet[2],
Non sans dire à son biquet :
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir, que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet,
Foin du loup et de sa race!
Comme elle disoit ces mots,
Le loup, de fortune, passe :
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partir, il contrefait son ton,
Et, d'une voix papelarde,
Il demande qu'on ouvre, en disant, Foin du loup!
Et croyant entrer tout d'un coup.

Le biquet soupçonneux par la fente regarde :
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point
Chez les loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci, fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
Où seroit le biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet, que, de fortune,
Notre loup avoit entendu?

Deux sûretés valent mieux qu'une[3];
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

REMARQUES SUR LA FABLE XV.

[1] Image pleine de grace et de vérité.

[2] Nous perdons ici de vue les mœurs de la chèvre; il ne devroit pas être question de porte ni de loquet. Quand la belette usurpe le trou du lapin, elle n'a point de verroux à forcer.

[3] Proverbe.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mère, et l'Enfant.

Ce loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris:
Il y périt. Voici l'histoire.

Un villageois avoit à l'écart son logis.
Messer loup attendoit chape-chûte[1] à la porte:
Il avoit vu sortir gibier de toute sorte,

Veaux de lait, agneaux et brebis,
Régiment de dindons, enfin bonne provende[2].
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mère aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les dieux d'une telle aventure:
Quand la mère apaisant sa chère géniture,
Lui dit : Ne criez point: s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est-ce ci! s'écria le mangeur de moutons :
Dire d'un, puis d'un autre! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? me prend-on pour un sot?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette...
Comme il disoit ces mots on sort de la maison:
Un chien de cour l'arrête; épieux et fourches fières[3]
L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu? lui dit-on.
Aussitôt il conta l'affaire.
Merci de moi! lui dit la mère,
Tu mangeras mon fils! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête :
Le seigneur du village à sa porte les mit;
Et ce dicton picard alentour fut écrit:

« Biaux chires leups, n'écoutez mie
« Mère tenchent chen fieux qui crie[4]. »

REMARQUES SUR LA FABLE XVI.

(138e d'Esope.)

1 C'est-à-dire, quelque bonne fortune, quelque heureux hasard. Ce mot est pris dans un sens tout-à-fait opposé par madame de Sévigné. « Je lui dis que ce n'est point la vie d'un « honnête homme, qu'il trouvera quelque *chape-chûte*, et qu'à « force de s'exposer il aura son fait. »

2 Provision; très vieux.

3 De l'italien *fiero*, vigoureux, ou du latin *ferire*, frapper. *Tel fiert qui ne tue pas.*

4 « Beaux sires loups, n'écoutez pas mère grondant son fils « qui crie. » Mais à quoi bon ce dicton picard?

FABLE XVII.

Parole de Socrate.

Socrate un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage:
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage;
L'autre blâmoit la face, et tous étoient d'avis
Que les appartements en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui! l'on y tournoit à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine!

Le bon Socrate avoit raison
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.

Chacun se dit ami; mais fou qui s'y repose:
Rien n'est plus commun que ce nom,
Rien n'est plus rare que la chose[1].

REMARQUES SUR LA FABLE XVII.

(9e du liv. III de Phèdre.)

Phèdre intitule sa pièce : *Socrates ad amicos.* Scheffer remarque très judicieusement qu'il falloit : *Socrates de amicis.* L'interlocuteur que Phèdre y a placé n'est point un ami de Socrate; c'est un passant, un inconnu, *e populo nescio quis.* Mais est-on bien sûr que les fables de Phèdre portent les noms qu'il leur a donnés?

[1] Ces vers sont proverbes depuis La Fontaine, et le seront tant que la société durera.

FABLE XVIII.

Le Vieillard et ses Enfants.

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie[1].
Ecoutez là-dessus l'esclave de Phrygie.
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non point par envie[2];
Je suis trop au-dessous de cette ambition.
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire :
Pour moi, de tels pensers me seroient mal-séants.
Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfants.

Un vieillard près d'aller où la mort l'appeloit[3],
Mes chers enfants, dit-il (à ses fils il parloit),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble:
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble:
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit, en disant : Je le donne aux plus forts.
Un second lui succède, et se met en posture;
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista:
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata[4].
Foibles gens! dit le père : il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort:
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde:
Soyez joints, mes enfants; que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours,
Mes chers enfants, dit-il, je vais où sont nos pères;
Adieu : promettez-moi de vivre comme frères;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains, il meurt. Et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès:
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.
Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare[5]:
L'ambition, l'envie, avec les consultants,
Dans la succession entrent en même temps[6].

On en vient au partage, on conteste, on chicane:
Le juge sur cent points tour-à-tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire:
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire.
Tous perdirent leur bien, et voulurent trop tard
Profiter de ces dards[7] unis, et pris à part.

REMARQUES SUR LA FABLE XVIII.

« Scylurus, un roi des Tartares, laissa quatre-vingts enfants, « et peu avant que mourir commanda qu'on lui apportast un « faisceau de dards qu'il bailla à tous ses enfants les uns après « les autres, leur commandant qu'ils s'efforceassent de rompre « le faisceau tout entier, et après qu'ils eurent bien essayé et « n'en peurent venir à bout, luy-mesme les tira du faisceau les « uns après les autres, et les rompit tous sans peine quelcon- « que, leur voulant par-là donner à cognoistre que leur union « et concorde seroit invincible, mais la discorde les rendroit « foibles, et seroit cause qu'ils ne dureroient guère. »

PLUTARQUE, Œuvres morales, *du trop parler.*

[1] *Unie* n'est pas le mot propre, c'est *une*, qui ne seroit pas plus clair, et qui est intolérable en poésie.

[2] *Verùm ipsam vitam et mores hominum ostendere.*
PHÆD., *Prolog.*, lib. III.

Neque hæc invidia, verùm est æmulatio.
PHÆD., *Epilog.*, lib. II.

[3] On n'a pas encore remarqué que ce vers masculin est précédé d'un vers masculin avec lequel il ne rime point. C'est plutôt de la part de La Fontaine une distraction qu'une licence.

[4] Il faudroit, si la mesure le permettoit: *pas un seul n'éclata.*

5 Ce n'est pas ici une antithèse recherchée; c'est une pensée très vraie, et la beauté du tour est dans l'exactitude même de l'expression.

6 *Avec* et *en même temps*, pléonasme.

7 Vers léonin d'une dissonance insupportable.

FABLE XIX.

L'Oracle et l'Impie.

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux:
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un païen, qui sentoit quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot[1],
Par bénéfice d'inventaire,
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire:
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie, ou non?
Il tenoit un moineau, dit-on,
Près d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête:

Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau,
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagême:
Je vois de loin, j'atteins de même.

REMARQUES SUR LA FABLE XIX.

(16e d'Ésope.)

Encore une fable qui n'est point une fable. Le style en est pur, et les premiers vers en particulier remarquables par leur noble simplicité. Chamfort n'y trouve qu'une chose à reprendre; c'est que La Fontaine semble condamner un païen pour n'avoir pas cru aux dieux. Il dit qu'un païen incrédule étoit un homme de bon sens, et cela est vrai; mais cela est-il vrai relativement à La Fontaine, qui n'emploie que des fictions païennes? La Fontaine n'est pas seulement moraliste dans ses apologues, il est poëte, et c'est en poëte qu'il parle. Il ne cesse de nommer Jupiter, Apollon, Mercure, Borée; il dit dans ce récit même:

Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux.

Il suppose donc l'existence des dieux mythologiques, et l'action de ce païen doit par conséquent lui paroître condamnable. Voici la véritable faute de sens et d'harmonie de cette petite composition. *Païen* n'est pas le mot dont La Fontaine auroit dû se servir, car son exposition annonce qu'il l'est lui-même, et la pièce tout entière, qu'il feint de croire de bonne foi à l'existence d'Apollon par qui la ruse de ce païen fut déjouée. Cette expression seule détruit donc toutes les convenances du sujet, et c'est ce qui a trompé Chamfort.

[1] Il n'est pas permis d'user de ce mot, même avec cette restriction, en parlant d'un *païen*. C'est une locution moderne, propre aux croyances fondées sur l'unité de Dieu.



Bergeret inv. et del. Aze aqua forti. Terminé par Niquet.

1818.

L'AVARE AYANT PERDU SON TRÉSOR.

VARIANTE.

Prêt d'étouffer la pauvre bête.

C'est la leçon de M. Gail, et la seule correcte. Les autres éditions donnent ainsi ce vers :

Prêt d'étouffer la pauvre bête.

L'adjectif *prêt* demande la préposition *à*. C'est le mot *près* qui gouverne celle-ci. La faute que je remarque doit d'ailleurs [illegible]

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu son trésor.

L'[illegible]
[illegible]
[illegible]
Quel avantage ils ont [illegible] autre homme.
Diogène là-bas est autre riche qu'eux ;
Et l'avare ici-haut, comme lui, vit en gueux.
L'homme au trésor caché, qu'Esope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit
Pour jouir de son bien une seconde vie ;
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfouie,



1818.

L'AVARE AYANT PERDU SON TRÉSOR.

VARIANTE.

Près d'étouffer la pauvre bête.

C'est la leçon de M. Gail, et la seule correcte. Les autres éditions donnent ainsi ce vers:

Prêt d'étouffer la pauvre bête.

L'adjectif *prêt* demande la préposition *à*. C'est le mot *près* qui gouverne celle-ci. La faute que je remarque étoit d'ailleurs commune du temps de La Fontaine.

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu son trésor.

L'USAGE seulement fait la possession[1].
Je demande à ces gens de qui la passion
Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme[2],
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme.
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux;
Et l'avare ici-haut, comme lui, vit en gueux.
L'homme au trésor caché, qu'Esope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit
Pour jouir de son bien une seconde vie;
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfouie,

Son cœur avec, n'ayant autre déduit
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,
On l'eût pris de bien court à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours, qu'un fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs[3] : il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris[4]. —
C'est mon trésor que l'on m'a pris. —
Votre trésor! où pris? — Tout joignant cette pierre. —
Eh! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure?
Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure. —
A toute heure! bons dieux! ne tient-il qu'à cela?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchois jamais. — Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant :
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant.

REMARQUES SUR LA FABLE XX

(59e d'Ésope.)

[1] Vers digne de devenir proverbe. « C'est le jouir, non le

posséder, qui nous rend heureux, dit Montaigne. » Chap. 42, livre Ier des *Essais*.

[2] La préposition devroit être répétée.

[3] On diroit maintenant *en pleurs*, qui ne changeroit rien à la mesure.

[4] Modèle de dialogue.

FABLE XXI.

L'OEil du Maître.

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs
Fut d'abord averti par eux
Qu'il cherchât un meilleur asile.
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai les pâtis les plus gras[1] :
Ce service vous peut quelque jour être utile,
Et vous n'en aurez point regret.
Les bœufs, à toute fin[2], promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisoit tous les jours :
L'on va, l'on vient, les valets font cent tours,
L'intendant même[3] ; et pas un d'aventure
N'aperçut ni cor, ni ramure,
Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déja grace aux bœufs, attend dans cette étable

Que, chacun retournant au travail de Cérès,
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des bœufs ruminant[4], lui dit : Cela va bien :
Mais quoi ! l'homme aux cent yeux[5] n'a pas fait sa revue ;
Je crains fort pour toi sa venue :
Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre, et vient faire sa ronde.
Qu'est-ce ci? dit-il à son monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
Cette litière est vieille, allez vite aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées?
Ne sauroit-on ranger ces jougs et ces colliers[6]?
En regardant à tout il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le cerf est reconnu : chacun prend un épieu;
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauroient la sauver du trépas[7].
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin se réjouit d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment[8] :
Il n'est, pour voir, que l'œil du maître[9].
Quant à moi[10], j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

REMARQUES SUR LA FABLE XXI.

(8e du liv. II de Phèdre.)

[1] Voilà le cœur humain tout entier, car il est par-tout dans La Fontaine. Le cerf ne compteroit pas sur l'assistance des bœufs, si ceux-ci n'avoient quelque avantage à en retirer.

Quelles heureuses précautions oratoires le malheur lui a d'ailleurs enseignées! Il les appelle *mes frères!*

Pâtis signifioit *pâturage*. C'est un mot que la délicatesse du beau langage ne toléreroit pas dans le style soutenu; il est restreint à l'usage de l'économie rurale, et par conséquent très bien approprié au lieu de la scène et aux mœurs des personnages de cette fable.

2 *A toute fin*, moitié compassion, moitié intérêt personnel.

3 « Maison très bien tenue! tout le monde paroît à sa besogne et ne fait rien qui vaille. » CHAMFORT.

4 La Fontaine s'est rappelé ailleurs cette heureuse expression :

> Quand il eut *ruminé* tout le cas en sa tête...
>
> FAB. II, LIV. X.

5 Figure vive et ingénieuse.

6 Détails vrais et rapides. « Tout ce discours est excellent. « *Je trouve bien peu d'herbe..... cette litière est vieille.....* Qu'ont « donc fait les valets avec leurs cent tours? » CHAMFORT.

7 Circonstance touchante que La Fontaine ne pouvoit négliger, il parle rarement du cerf sans se souvenir qu'il pleure :

> Il lui fût inutile
> De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés.
>
> FAB. XV, LIV. V.

8 *Hæc significat fabula*
Dominum videre plurimum in rebus suis.

Phèdre a peu d'expressions dont l'*élégance* soit moins remarquable, mais nous avons peut-être à cet éloge bien ou mal appliqué l'obligation d'un beau vers amené par la rime.

9 Cette idée est mieux énoncée que dans le latin; aussi le vers qui la contient est-il devenu proverbe.

10 C'est dire assez que cette pensée lui appartient, et elle termine d'une manière charmante cet excellent apologue. « Voilà de ces beautés que Phèdre ni Esope n'ont point con« nues. » CHAMFORT.

FABLE XXII.

L'Alouette et ses Petits, avec le Maître d'un champ.

Ne t'attends qu'à toi seul[1] : c'est un commun proverbe.
Voici comme Esope le mit
En crédit.

Les alouettes font leur nid
Dans les blés quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime, et que tout pullule dans le monde[2],
Monstres marins au fond de l'onde,
Tigres dans les forêts, alouettes aux champs.
Une pourtant de ces dernières
Avoit laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter le plaisir des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature[3], et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclore[4]
A la hâte : le tout alla le mieux qu'il put.
Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée[5]
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor,
De mille soins divers l'alouette agitée
S'en va chercher pâture, avertit ses enfants
D'être toujours au guet et faire sentinelle.

Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils, comme il viendra, dit-elle[6],
Ecoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces blés sont mûrs, dit-il; allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre alouette de retour
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence[7] : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, repartit l'alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite :
Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais : voilà de quoi manger[8].
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère[9].
L'aube du jour arrive, et d'amis point du tout.
L'alouette à l'essor[10], le maître s'en vient faire
Sa ronde ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces blés ne devroient pas, dit-il, être debout,
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux, à servir ainsi lents[11].
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parents, mère! c'est à cette heure[12].
Non, mes enfants, dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.

L'alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois, le maître se souvint
De visiter ses blés. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même,
Retenez bien cela, mon fils. Et savez-vous
Ce qu'il faut faire? Il faut qu'avec notre famille [13]
Nous prenions dès demain chacun une faucille;
C'est là notre plus court : et nous achèverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès-lors que ce dessein fut su de l'alouette :
C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants!
Et les petits, en même temps,
Voletants, se culebutants [14],
Délogèrent tous sans trompette.

REMARQUES SUR LA FABLE XXII.

1 *Ne quid expectes amicos quod tutè agere possies.*
ENNIUS, *ap. Gell. noc. attic.* CAP. XXIX, LIB. II.

2 Le défaut de césure rend la dernière partie de ce vers prosaïque. Tous ces détails sont d'ailleurs pleins de grace. « Un « mot suffit à La Fontaine pour réveiller son imagination mo- « bile et sensible. Le voilà qui s'intéresse au sort de cette « alouette qui a passé la moitié d'un printemps sans aimer. »
CHAMFORT.

3 « L'importance que La Fontaine donne à cet oiseau est « charmante. » CHAMFORT.

4 La précipitation de l'alouette est peinte par l'accumulation des circonstances, par la rapidité du récit, par l'heureux enjambement de cette période qui se rompt brusquement au vers suivant. L'imagination ne va pas plus vite.

5 Nichée. *Voyez* aux *variantes*.

6 Elle n'en doute pas. C'est une alouette expérimentée, et qui a vu plus d'une moisson.

7 « Avec quelle vivacité est peint l'empressement des enfants « à rendre compte à leur mère ? » CHAMFORT.

8 *Aider, écouter, manger*, mauvaises rimes.

9 Qui ne croit voir ce nid caché dans les épis, et ces petites alouettes qui dorment?

10 Ayant pris son essor, sa volée.

11 Ce vers n'est pas d'une construction agréable, mais la pesanteur de son rhythme pénible et embarrassé a peut-être quelque chose de pittoresque.

12 Le poëte ne vous apprend pas que ce sont les petits de l'alouette qui parlent. Cette transition est trop parfaitement en action pour vous laisser quelque incertitude. Le trouble, la confusion de leurs propos expriment bien le désordre de la peur; la sécurité de l'alouette fait avec les alarmes de sa couvée le contraste le plus frappant. Les meilleurs poëtes dramatiques n'ont pas porté plus loin l'art du dialogue.

13. Ce ne sont pas ses parents; il n'y compte plus. Ce sont ses enfants, ce sont ses domestiques, *famuli*, et de là, *familia*, la famille, dans cette acception peu usitée par les auteurs, et peu connue des lexicographes.

14 Trois rimes masculines de suite, mais c'est moins ici une négligence qu'un artifice par lequel La Fontaine multiplie dans l'esprit de son lecteur les alouettes fugitives.

Le mot *voletants*, qui n'a point de régime, peut se prendre ici comme adjectif; quant au participe qui le suit, il n'est jamais déclinable. C'est une des occasions nombreuses où La Fontaine a sacrifié la correction, soit à la mesure, soit à la rime. Ce vers est d'ailleurs d'une harmonie si sensible qu'il paroît superflu d'y attacher la moindre remarque. J'ajouterai cependant que M. Guillon, qui l'écrit comme moi, y admire une beauté de mécanisme qu'il ne m'est pas possible d'y voir. On conçoit qu'un vers de sept syllabes, jeté entre deux vers de

huit, brise le nombre d'une manière assez originale, et que cette espèce de désordre n'exprime pas mal ce que Chamfort appelle le *sens dessus dessous* des alouettes qui déménagent; mais le vers de La Fontaine en a huit. Pour que l'observation de Chamfort et celle de M. Guillon qui l'a suivi sans le citer fût fondée, il faudroit qu'on écrivît :

Voletants, se culbutants,

et qu'on eût pour cela l'autorité d'une édition recommandable.

VARIANTES.

I. Les blés d'alentour mûrs avant que la nitée...

« On trouve *nitée* dans l'édition in-4° de 1668, et ce qui prouve « qu'en effet La Fontaine a employé *nitée* qui est en usage dans « quelques provinces, c'est qu'il a laissé ce mot dans l'édition « de 1678, qu'il a eu soin d'accompagner lui-même d'un très « bon *errata*. » Coste. Cette leçon est aussi celle de 1729, qui a été donnée d'après les manuscrits de l'auteur. Quelques éditions peu considérées donnent ainsi ce vers :

Les blés d'alentour mûrs avant que la nichée...

II. C'est ce coup qu'il est bon de partir, mes enfants.

Leçon de M. Didot, conforme aux éditions de 1668, 1678 et 1729. Presque tous les autres éditeurs ont adopté celle-ci, dont l'origine m'est inconnue :

C'est à ce coup qu'il faut décamper, mes enfants.

III. Voletants, se culebutants...

M. Gail écrit :

Voletans, et se culbutans...

On se trompe quand on fait écrire à Chamfort, dans la même édition,

Voletans, se culbutant...

La rime exige un pluriel.

La fable précédente et celle-ci terminoient le IIIe livre dans les premières éditions.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

LIVRE CINQUIEME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Búcheron et Mercure.

A M. LE C. D. B.

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornements l'effort ambitieux;
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire.
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Esope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans ces vers je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi; c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.

C'est là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie[1] :
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissants,
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers[2],
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux Belles la parole[3] :
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée : et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre :
Sur celui-ci rouloit tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée :
O ma cognée! ô ma pauvre cognée!
S'écrioit-il : Jupiter, rends-la-moi;
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu; la connoîtras-tu bien?

Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.'
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première :
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois.
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois :
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée :
Et boquillons de perdre leur outil[4],
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor :
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt : La voilà!
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

REMARQUES SUR LA FABLE PREMIÈRE.

(44e d'Ésope.)

[1] Cette expression énergique et profonde est remarquable

dans la bouche du poëte qui vient de dire *que la force est un point dont il ne se pique point.*

[2] La Fontaine donne ici en quelque sorte le secret du charme que nous trouvons à son ouvrage : ce qui répand tant d'intérêt sur ses fables, c'est qu'elles ne sont en effet que comme les scènes ou les *actes* d'une *ample comédie* dont nous suivons avec curiosité les personnages dans toutes les situations où l'auteur a voulu les placer; c'est dans cette unité de plan, dans ce grand ensemble de composition, dans cette vérité invariable de mœurs et de caractères que brille particulièrement la perfection du fabuliste. C'est là le sceau de son génie.

[3] La dernière syllabe de *parole*, qui est brève, rime très mal avec *rôle* qui est long.

[4] *Boquillons*, bûcherons. « Adonques tous perdirent leurs « coignées. Au diable l'un à qui demeura coignée. Il n'étoit fils « de bonne mère qui ne perdist sa coignée. Plus n'estoit abattu, « plus n'estoit fendu bois au pays en ce défaut de coignée. » Rabelais, *Pantagruel*, *prologue* du livre IV.

VARIANTE.

Une ample comédie à cent actes divers.

M. Guillon écrit contre la leçon unanime.

Une ample comédie en cent actes divers.

FABLE II.

Le Pot de terre et le Pot de fer.

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage[1].

Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il feroit que sage[2]
De garder le coin du feu[3];
Car il lui falloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris[4] seroit cause :
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau[5]
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer[6] :
Si quelque matière dure
Vous menace, d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant[7] comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés[8]
Au moindre hoquet qu'ils treuvent[9].
Le pot de terre en souffre : il n'eut pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux[10];
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

REMARQUES SUR LA FABLE II.

« Celui qui se lie avec un plus grand que lui se met un far-« deau pesant sur les épaules. N'entrez point en société avec « un plus riche que vous; quelle union peut-il y avoir entre « un pot de terre et un pot de fer? car lorsqu'ils se heurteront « l'un contre l'autre, celui de terre sera brisé. » Chapitre XIII de l'*Ecclésiastique*.

1 La Fontaine a dit ailleurs :

Tout parle en mon ouvrage, et même les poissons.

Mais la conversation et le voyage de deux pots sortent des convenances de l'apologue.

2 Plus sagement. Cette fable est écrite d'un style fort antique, soit que La Fontaine l'ait plus négligée que les autres, soit qu'il ait pensé que les tours surannés dont il se sert sauveroient un peu l'invraisemblance de son sujet.

3 N'y a-t-il pas là-dedans un assez pauvre quolibet?

4 *Débris* n'est pas usité au singulier; il est pris ici pour *destruction* par une métonymie très hasardée.

5 La peau d'un pot de fer! voilà de ces choses qu'on est étonné de trouver dans La Fontaine.

6 *Fer* ne rime pas avec *couvert*.

7 Onomatopée de la marche des boiteux. Le poëte les fait aller *clopin clopant*, parcequ'ils n'ont que trois pieds; cela est bien mesquin, mais c'est aussi une misérable invention que celle de deux pots qui marchent.

8 *Jetés* ne peut rimer avec *pieds*, même dans le genre de poésie le plus libre.

9 *Hoquet* pour *achopement*, *treuvent* pour *trouvent*.

10 *Avecque* en trois syllabes. *Égaux* ne rime pas avec *pots*. Négligences excessives.

Cette fable est très connue à cause de la leçon importante qui en est l'objet. Elle est d'ailleurs très médiocre.

VARIANTES.

I. Disant qu'il feroit que sage...

« C'est-à-dire qu'il feroit fort sagement. *Il feroit que sage* « est une expression surannée, mais qui se trouve communé- « ment dans nos vieux auteurs, sans en exempter Amyot lui- « même, l'écrivain le plus correct et le plus poli de son temps, « qui l'a employée dans sa traduction de Plutarque. *Tu fais que* « *sage, Geminius*, dit-il dans la vie de Marc-Antoine, *de con-* « *fesser la vérité avant qu'on te donne la gehenne pour te la faire* « *dire.* La Fontaine, touché de la naïveté de cette expression, « s'est fait un plaisir d'en orner son style; mais un correcteur « d'imprimerie, fort éloigné d'en sentir l'agrément, a cru faire « merveille de mettre à la place *qu'il seroit plus sage;* et cette « prétendue correction a été reçue dans toutes les éditions « des fables de La Fontaine qui ont paru depuis en France, « en Hollande, etc., quoique dans l'édition de 1678, corrigée « par La Fontaine lui-même, il y eût qu'*il feroit que sage*, « comme dans toutes les éditions précédentes, ce qui auroit dû « tenir en respect cet imprudent correcteur, ou du moins em- « pêcher les éditeurs qui sont venus après lui de marcher aveu- « glément sur ses traces. » COSTE.

II. Vous menace, d'aventure...

La virgule qui est ici d'une très grande importance, montre que le verbe *menacer* n'exerce point de régime sur le mot suivant, et conséquemment que ce dernier est adverbe. C'est la leçon de M. Didot, conforme à celle de 1729. Les éditions de Coste, de M. Mongez, de M. Gail, etc., portent comme celles de 1668 et 1678:

Vous menace d'aventure.

FABLE III.

Le petit Poisson et le Pêcheur.

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'étoit encore que fretin,
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi? je ne saurois fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir :
Je serai par vous repêchée;
Quelque gros partisan m'achètera bien cher[1],
Au lieu qu'il vous en faut chercher[2]
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat: quel plat! croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille! eh bien! soit, repartit le pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,

Vous irez dans la poêle: et, vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un Tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux Tu l'auras.
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

REMARQUES SUR LA FABLE III.

(124e d'Ésope.)

1 Saillie d'autant plus piquante que le poëte la prête au petit poisson.

2 L'infinitif des verbes de cette terminaison se prononce comme si la lettre finale étoit un *é* fermé, à moins qu'il ne soit suivi d'une voyelle. Ce n'est donc que dans ce dernier cas que *chercher* peut rimer avec *cher*.

FABLE IV.

Les Oreilles du Lièvre.

Un animal cornu blessa de quelques coups
Le lion, qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine[1],
Bannit des lieux de son domaine
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, beliers, taureaux, aussitôt délogèrent;
Daims et cerfs de climat changèrent:
Chacun à s'en aller fut prompt.

Un lièvre, apercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque inquisiteur
N'allât interpréter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin grillon, dit-il, je pars d'ici :
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi;
Et quand je les aurois plus courtes qu'une autruche
Je craindrois même encor. Le grillon repartit :
Cornes cela! Vous me prenez pour cruche!
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de licornes[2],
J'aurai beau protester : mon dire et mes raisons
Iront aux petites-maisons.

REMARQUES SUR LA FABLE IV.

[1] Expression vague. Vers négligé.

[2] « Cette consonnance fait ici un très bon effet, parcequ'elle « arrête l'esprit sur l'idée de l'exagération qu'emploient les « accusateurs. » CHAMFORT.

FABLE V.

Le Renard ayant la queue coupée.

Un vieux renard, mais des plus fins,
Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,

Sentant son renard d'une lieue,
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue;
S'étant, dis-je, sauvé, sans queue et tout honteux,
Pour avoir des pareils (comme il étoit habile),
Un jour que les renards tenoient conseil entre eux :
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile[1],
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux?
Que nous sert cette queue? Il faut qu'on se la coupe :
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe :
Mais tournez-vous, de grace; et l'on vous répondra[2].
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

REMARQUES SUR LA FABLE V.

(7e d'Esope.)

[1] Il ne daigne pas appeler la chose par son nom, tant elle lui paroît méprisable.

Dit-il rime à l'oreille avec *inutile*. C'est un faux vers léonin.

[2] « Molière n'auroit pas dit la chose d'une manière plus co-« mique. » CHAMFORT.

FABLE VI.

La Vieille et les deux Servantes.

Il étoit une vieille ayant deux chambrières :
Elles filoient si bien, que les sœurs filandières
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Thétis chassoit Phébus aux crins dorés,
Tourets entroient en jeu, fuseaux étoient tirés,
Deçà, delà, vous en aurez :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit,
Un misérable coq à point nommé chantoit :
Aussitôt notre vieille, encor plus misérable,
S'affubloit d'un jupon crasseux et détestable,
Allumoit une lampe, et couroit droit au lit
Où, de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,
Dormoient les deux pauvres servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras[1];
Et toutes deux, très mal contentes,
Disoient entre leurs dents : Maudit coq ! tu mourras !
Comme elles l'avoient dit, la bête fut grippée :
Le réveille-matin eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché :
Notre couple, au contraire, à peine étoit couché,

Que la vieille, craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un lutin par toute sa demeure.

C'est ainsi que, le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La vieille, au lieu du coq, les fit tomber par-là
De Charybde en Scylla.

REMARQUES SUR LA FABLE VI.

(79e d'Ésope.)

1 Il est inutile d'insister sur la perfection de cette peinture. La fable entière est un chef-d'œuvre où l'on ne trouve qu'à admirer.

VARIANTE.

Tourets étoient en jeu, fuseaux étoient tirés.

On lit dans la plupart des éditions anciennes :

Toutes étoient en jeu, fuseaux étoient tirés.

Faute grave qui altère le sens. Les tourets sont de petits tours à dévider le fil.

FABLE VII.

Le Satyre et le Passant.

Au fond d'un antre sauvage
Un satyre et ses enfants

Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents[1].

On les eût vus sur la mousse,
Lui, sa femme, et maint petit[2]:
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie :
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre[3] deux fois.
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts :

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le satyre s'en étonne :
Notre hôte! à quoi bon ceci?

L'un refroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin :

Ne plaise aux dieux que je couche
Avec vous sous même toit!

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid[4]!

REMARQUES SUR LA FABLE VII.

(126e d'Ésope.)

[1] Trivialité.

[2] Ce tableau est assez agréable, mais c'est trop peu que le mérite de quelques détails pour racheter le vice fondamental de l'apologue.

[3] Inviter avec instance; il ne nous reste que *semonce*, dont l'acception a changé.

[4] Ce satyre fait, comme on l'a remarqué, un raisonnement très ridicule pour amener un jeu de mots très mesquin. Il résulte de la mauvaise application de l'affabulation au récit que cette fable n'a point de sens exact. Il vaudroit mieux que La Fontaine ne l'eût pas faite.

FABLE VIII.

Le Cheval et le Loup.

Un certain loup, dans la saison
Que les tièdes zéphyrs ont l'herbe rajeunie,
Et que les animaux quittent tous la maison
Pour s'en aller chercher leur vie;
Un loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Aperçut un cheval qu'on avoit mis au vert.
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc[1]!

Eh! que n'es-tu mouton! car tu me serois hoc[2] :
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie.
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit écolier d'Hippocrate;
[3]Qu'il connoît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés[4];
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux[5]. Si dom coursier vouloit
Ne point celer sa maladie,
Lui loup gratis[6] le guériroit :
Car le voir en cette prairie
Paître ainsi sans être lié
Témoignoit quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
Mon fils, dit le docteur[7], il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les chevaux[8],
Et fais aussi la chirurgie.
Mon galant ne songeoit qu'à bien prendre son temps,
Afin de happer[9] son malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules et les dents.
C'est bien fait, dit le loup en soi-même, fort triste;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'herboriste,
Et ne fus jamais que boucher.

REMARQUES SUR LA FABLE VIII.

[1] Les loups mettent-ils leur gibier au croc?

[2] « *Tu serois à moi*; par allusion à une sorte de jeu de cartes « qu'on nomme le *hoc*, où l'on dit *hoc* en jetant sur le tapis « certaines cartes qui font gagner ceux qui les jouent. » COSTE.

[3] Il falloit répéter le verbe.

[4] *Prés* ne rime pas avec *propriétés*.

[5] Ce discours *sent son charlatan d'une lieue*. Les égards affectés du loup pour le cheval sont d'une adresse admirable; il lui donne le *dom* comme le renard donne la particule au corbeau de la seconde fable, et par la même raison. On croiroit être dans le monde.

[6] *Lui loup*, formule d'empirique. Il offre d'ailleurs ses services *gratis*; comment ne pas croire à son désintéressement?

[7] « L'hypocrite redouble de tendresse au moment où il se « croit sûr de réussir. » CHAMFORT. Tartuffe appelle Damis, mon fils, quand il ne doute plus de le perdre.

[8] *Nosseigneurs les chevaux* est encore un trait excellent. Le loup a cherché habilement tous les côtés par lesquels le cheval peut se laisser séduire, la crédulité, l'intérêt, la sensibilité même; mais il pense que la vanité mérite bien qu'on y revienne à deux fois.

[9] *Happer** n'est pas le mot propre; un loup ne *happe* point un cheval.

(*) C'est fort mal à propos que la plupart des éditeurs écrivent *haper* avec un seul *p*, orthographe qui détruit toute l'énergie de la racine.

FABLE IX.

Le Laboureur et ses Enfants.

TRAVAILLEZ, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit : mais un peu de courage
Vous le fera trouver; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût :
Creusez, fouillez, béchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout[1]; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

REMARQUES SUR LA FABLE IX.

(22e d'Esope.)

[1] Locution commune mais vive que La Fontaine affectionne. Il a dit plus haut, fable 6 de ce livre :

Deçà, delà, vous en aurez.

FABLE X.

La Montagne qui accouche.

Une montagne en mal d'enfant
Jetoit une clameur si haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit, sans faute,
D'une cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur[1]
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit : je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent?
Du vent[2].

REMARQUES SUR LA FABLE X.

(21e du liv. IV de Phèdre.)

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.
HORAT., *ars poet.*, v. 139.

« La mocquerie est telle que de la montagne d'Horace, laquelle « crioit et lamentoit énormément comme femme en travail d'en- « fant. A son cry et lamentation accourut tout le voisinage en « expectation de veoir quelque admirable et monstrueux en- « fantement, mais enfin ne nacquist d'elle qu'une petite sou- « ris. » Rabelais, *Pantagruel*, livre III, chap. XXIV.

[1] C'est, comme le remarque très bien Chamfort, ce qu'on peut dire de toutes les fables, mais il n'auroit pas dû méconnoître ce qu'il y a tout à-la-fois de bonhomie et d'esprit dans l'expression de La Fontaine. Encore une fois La Fontaine s'est fait enfant pour raconter, et ce qui répand le plus de charme dans ses fables, c'est qu'il semble croire à ce qu'il dit, et avoir vu ce qu'il rapporte. Il y a cependant de tels récits, que la crédulité la plus aveugle ne sauroit y ajouter foi, et celui-ci est de ce genre. Le poëte convient donc franchement que ce récit est menteur, pour faire plus facilement illusion à ses lecteurs quand il prêtera de l'authenticité à des récits qui ne sont pas plus vrais.

[2] Ce petit vers est excellent, en ce qu'il exprime bien, par sa rapidité, le peu de valeur d'un mauvais écrit publié avec prétention. Horace n'a pas négligé cet artifice de style dans le trait dont la fable est tirée. L'exiguité du monosyllabe qui termine son vers peint la chose à l'imagination. Boileau traduit :

La Montagne en travail enfante une souris.

La pensée est conservée, mais qu'est devenue l'image?

Dans l'imitation qu'Hagedorn a faite de cet apologue, il a

mis en action l'affabulation de La Fontaine : « Dieux, secou-« rez-nous ! s'écrie-t-il ; hommes, fuyez ! une montagne en tra-« vail va accoucher ; elle jettera autour d'elle, avant qu'on ne « soit sur ses gardes, et le sable et les rochers. Suffénus sue, « il rugit, il écume, il frappe du pied, il grince des dents, « Suffénus est en fureur. Il rime, il veut couvrir Homère de « honte. Qu'arrive-t-il ? Suffénus enfante un sonnet, et la « montagne une souris. »

FABLE XI.

La Fortune et le jeune Enfant.

Sur le bord d'un puits très profond,
Dormoit, étendu de son long,
Un enfant alors dans ses classes :
Tout est aux écoliers couchette et matelas[1].
Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un saut de vingt brasses.
Près de là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,
Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie :
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande, en bonne foi,
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde,
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous écots;
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures;
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort.

REMARQUES SUR LA FABLE XI.

(82e d'Ésope.)

[1] Pensée fort simple, mais exprimée avec tant de vérité qu'elle a presque les honneurs du proverbe.

FABLE XII.

Les Médecins.

Le médecin Tant-pis alloit voir un malade
Que visitoit aussi son confrère Tant-mieux.
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gisant iroit voir ses aïeux.
Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit : Il est mort; je l'avois bien prévu.
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

REMARQUES SUR LA FABLE XII.

(31e d'Ésope.)

« Cette fable est moins un apologue qu'une épigramme. « Comme telle, elle est même parfaite, et elle figureroit très « bien parmi les épigrammes de Rousseau. » CHAMFORT.

FABLE XIII.

La Poule aux œufs d'or.

L'AVARICE perd tout en voulant tout gagner[1].
Je ne veux, pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor :
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches!
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches!

REMARQUES SUR LA FABLE XIII.

(136e d'Ésope.)

[1] Pensée très remarquable et parfaitement exprimée.



Bergeret inv. et del. Aze aqua forti Terminé par Pigeot.

1818.

L'ÂNE CHARGÉ DE RELIQUES.

FABLE XIV.

L'Ane portant des Reliques.

Un baudet chargé de reliques[1]
S'imagina qu'on l'adoroit :
Dans ce penser il se carroit,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques,
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due[2].

REMARQUES SUR LA FABLE XIV.

[1] La Fontaine est tombé ici dans une petite méprise. *Reliques* est pris communément dans l'usage de la religion catholique pour quelques restes de saints, qu'on expose dans les églises à la vénération des fidèles. Il n'a jamais pu se confondre avec *idole*, qui en a été substitué.

[2] Ces vers sont des plus mal construits; il falloit : *ce n'est pas à vous, c'est à l'idole que*, etc., ou bien, *c'est l'idole à qui cet honneur se rend et à qui la gloire en est due.* On ne peut pas



Bergeret inv. et del. *Aze aqua forti.* *Terminé par Pigeot.*

1818.

L'ÂNE CHARGÉ DE RELIQUES.

FABLE XIV.

L'Ane portant des Reliques.

Un baudet chargé de reliques[1]
S'imagina qu'on l'adoroit :
Dans ce penser il se carroit,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit :
Maître baudet, ôtez-vous de l'esprit
Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est due[2].

D'un magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue[3].

REMARQUES SUR LA FABLE XIV.

[1] La Fontaine est tombé ici dans une petite méprise. *Reliques* est pris communément dans l'usage de la religion catholique pour quelques restes de saints, qu'on expose dans les églises à la vénération des fidèles. Il n'a jamais pu se confondre avec *idole*, qui va lui être substitué.

[2] Ces vers sont des plus mal construits; il falloit : *ce n'est pas à vous, c'est à l'idole que*, etc., ou bien, *c'est l'idole à qui cet honneur se rend et à qui la gloire en est due.* On ne peut pas

dire : *c'est l'idole que la gloire en est due*, et l'on comprend à peine que cette locution barbare, échappée à la paresseuse facilité du poëte, se soit conservée dans les éditions qu'il a revues.

[3] Proverbe.

FABLE XV.

Le Cerf et la Vigne.

Un cerf, à la faveur d'une vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats,
S'étant mis à couvert et sauvé du trépas,
Les veneurs, pour ce coup, croyoient leurs chiens en faute.
Ils les rappellent donc. Le cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice[1] : ingratitude extrême!
On l'entend; on retourne, on le fait déloger:
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment:
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée : il lui fut inutile
De pleurer aux veneurs à sa mort arrivés[2].

Vraie image de ceux qui profanent l'asile
Qui les a conservés.

REMARQUES SUR LA FABLE XV.

(65e d'Ésope.)

[1] Cette hardiesse touche au sublime. La sensibilité de La

Fontaine est une source de vie qui anime toute la nature. Ce feuillage lui-même l'intéresse, parcequ'un ingrat l'a brouté.

[2] Image touchante que l'auteur a employée plus d'une fois. Peut-il être insensible aux larmes du cerf, lui qui s'attendrissoit tout-à-l'heure sur une plante?

FABLE XVI.

Le Serpent et la Lime.

On conte[1] qu'un serpent, voisin d'un horloger
(C'étoit pour l'horloger un mauvais voisinage)[2]
Entra dans sa boutique, et, cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette lime lui dit, sans se mettre en colère[3] :
Pauvre ignorant! eh! que prétends-tu faire?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit serpent à tête folle :
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'un obole,
Tu te romprois toutes les dents.
Je ne crains que celles du temps[4].

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages

Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

REMARQUES SUR LA FABLE XVI.

(81e d'Ésope, et 8e du liv. IV de Phédre.)

1 *On conte* est une précaution très heureuse que La Fontaine prend volontiers quand son sujet sort un peu de la vraisemblance requise dans l'apologue. C'étoit, suivant Théon le Rhéteur, l'exorde des anciennes fables, comme *il y avoit une fois* est celui de nos contes de fées. L'incertitude de la date plonge l'esprit dans un vague très favorable à cette espèce d'illusion.

2 Trait agréable et naïf.

3 *Sans se mettre en colère* est une circonstance fort bien trouvée. Le serpent qui veut ronger la lime ne mérite pas ce sentiment.

4 « Cette idée très philosophique, jetée dans le discours que « La Fontaine prête à la lime fait beaucoup d'effet, parcequ'elle « est entièrement inattendue. » CHAMFORT.

Les six derniers vers sont pleins de force et de noblesse.

FABLE XVII.

Le Lièvre et la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux[1]?
Le sage Esope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.

Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille;
Quand une meute s'approchant
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort, met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut.
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortant de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé[2],
Conclut que c'est son lièvre, et d'une ardeur extrême
Il le pousse; et Rustaut, qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille, et lui dit :
Tu te vantois d'être si vite!
Qu'as-tu fait de tes pieds? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité :
Mais la pauvrette[3] avoit compté
Sans l'autour aux serres cruelles.

REMARQUES SUR LA FABLE XVII.

(9e du liv. Ier de Phèdre.)

[1] Ces vers jusqu'ici mal entendus valent la peine d'être remarqués. Toute simple, toute humaine que soit la philosophie de La Fontaine, toute éloignée qu'elle paroisse des abnéga-

tions austères et des vertus stoïques, jamais cette froide restriction,

Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux,

n'a pu entrer sérieusement dans ses principes. Il seroit affreux de dire que la certitude d'un bonheur durable fût une raison suffisante pour se dispenser de la pitié. L'ame des malheureux s'ouvre plus facilement sans doute à la compassion :

Non ignara mali, miseris succurrere disco,

mais la compassion doit être la vertu de tous les états, puisqu'elle est le nœud de la société, et comme la seule indemnité des malheureux de la terre. Aussi n'est-ce pas à l'homme pris en général que le poëte adresse cette leçon; c'est à l'homme impitoyable qui est figuré par la perdrix de l'apologue, à l'égoïste qu'une maxime tirée des simples lois de la morale ne détermineroit pas, et que la crainte seule d'éprouver le mal à son tour peut rendre sensible au mal qu'éprouvent les autres. La forme abstraite que le poëte a donnée à sa pensée offre bien moins clairement le sens dont je parle, que celle de l'apostrophe par exemple, mais cette dernière figure qui lui auroit fourni une affabulation vigoureuse paroîtroit bien amère après le cruel châtiment que reçoit la perdrix.

[2] Le poëte se joue ici du style philosophique qui lui étoit familier; peut-être même il affecte l'emploi de ces expressions par opposition au système de Descartes sur les animaux. Il n'est pas étonnant que ce système ait déplu à La Fontaine, qui a prêté aux machines du philosophe tant de raison et tant d'esprit, et qui semble s'être accoutumé à les en croire véritablement pourvues.

[3] La perdrix a joué un rôle odieux dans cette fable, mais le malheur réconcilie La Fontaine avec elle, et ce retour est extrêmement touchant. Il a fait la même chose à la fable XVI du livre IV :

On assomma la pauvre bête,

dit-il en parlant du loup, car l'infortune même d'un méchant a sa pitié, et un loup que l'on tue est aussi *une pauvre bête*.

FABLE XVIII.

L'Aigle et le Hibou.

L'aigle et le chat-huant leurs querelles cessèrent,
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent.
L'un jura foi de roi, l'autre foi de hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoissez-vous les miens? dit l'oiseau de Minerve.
Non, dit l'aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau:
Je crains en ce cas pour leur peau :
C'est hasard si je les conserve.
Comme vous êtes roi[1], vous ne considérez
Qui ni quoi : rois et dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même catégorie.
Adieu mes nourrissons, si vous les rencontrez.
Peignez-les-moi, dit l'aigle, ou bien me les montrez;
Je n'y toucherai de ma vie.
Le hibou repartit : Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons:
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier : retenez-la si bien
Que chez moi la maudite parque
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au hibou Dieu donna géniture.

De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
Notre aigle aperçut, d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une masure[2],
(Je ne sais pas lequel des deux)
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.
Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami:
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi:
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint; et les dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.
Quelqu'un lui dit alors: N'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau, bien fait, et sur tous aimable.
Tu fis de tes enfants à l'aigle ce portrait:
En avoient-ils le moindre trait?

REMARQUES SUR LA FABLE XVIII.

[1] « N'est-il pas plaisant de supposer que ce soit un effet né-« cessaire et une suite naturelle de la royauté de n'avoir égard « ni pour les choses ni pour les personnes? ce tour est très sa-« tirique, et sa simplicité même ajoute à ce qu'il a de piquant. »
CHAMFORT.

[2] Cinq rimes en *ure* qui se suivent, licence tolérée tout au plus dans le burlesque.

FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

Le lion dans sa tête avoit une entreprise:
Il tint conseil de guerre, envoya ses prévôts,
Fit avertir les animaux.
Tous furent du dessein, chacun selon sa guise:
L'éléphant devoit sur son dos
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire;
L'ours s'appréter pour les assauts;
Le renard ménager de secrètes pratiques;
Et le singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les ânes, qui sont lourds,
Et les lièvres, sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le roi; je les veux employer:
Notre troupe sans eux ne seroit pas complète.
L'âne effraîra les gens, nous servant de trompette;
Et le lièvre pourra nous servir de courrier.

Le monarque prudent et sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connoît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens[1].

REMARQUES SUR LA FABLE XIX.

[1] Excellent apologue. Affabulation très bien exprimée.

FABLE XX.

L'Ours et les deux compagnons.

Deux compagnons, pressés d'argent,
A leur voisin fourreur vendirent
La peau d'un ours encor vivant,
Mais qu'ils tueroient bientôt[1], du moins à ce qu'ils dirent[2].
C'étoit le roi des ours : au compte de ces gens,
Le marchand à sa peau devoit faire fortune;
Elle garantiroit des froids les plus cuisants,
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une[3].
Dindenaut[4] prisoit moins ses moutons qu'eux leur ours :
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête[5].
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'ours qui s'avance et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre[6] :
D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux compagnons grimpe au faîte[7] d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire
Que l'ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut[8], ni ne respire.
Seigneur ours, comme un sot, donna dans ce panneau:

Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
Et, de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau[9],
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent.
A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Eh bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchoit de bien près,
Te retournant avec sa serre.
Il m'a dit qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre[10].

REMARQUES SUR LA FABLE XX.

Philippe de Commines, que M. Guillon n'a cependant pas cité parmi les sources, a raconté cette fable avec beaucoup de charme, dans ce style dont le tour antique et naïf est d'ailleurs si convenable à l'apologue, chapitre II du livre IV de ses *Mémoires*. Comme cet auteur n'est pas entre les mains de tout le monde, j'en rapporterai ce passage :

« Auprès d'une ville d'Allemaigne, y auoit un grand ours qui « faisoit beaucoup de mal. Trois compagnons de la dicte ville, « qui hantoient les tavernes, vindrent à un tavernier à qui ils « devoient, prier qu'il leur accreust encore un escot, et qu'a- « vant deux jours le payeroyent du tout : car ils prendroyent « cet ours qui faisoit tant de mal, et dont la peau valoit beau- « coup d'argent, sans les présents qui leur seroyent faits des « bonnes gens. Ledict hoste accomplit leur demande, et quand

« ils eurent disné, ils allèrent au lieu où hantoit cest ours, et « comme ils approchèrent de la caverne, ils le trouvèrent plus « près d'eulx qu'ils ne pensoyent; ils eurent paour, si se mi- « rent en fuite. L'un gaigna un arbre, l'autre fuit vers la ville : « le tiers, l'ours le print et le foula fort soubs lui, en lui ap- « prochant le museau fort près de l'oreille. Le pauure homme « estoit couché tout plat contre terre et faisoit le mort. Or, « ceste beste est de telle nature que ce qu'elle tient, soit homme « ou beste, quand elle veoit qu'il ne se remue plus, elle le « laisse là cuidant qu'il soit mort, et ainsi ledict ours laissa le « pauure homme sans lui avoir fait guères de mal, et se retira « en sa caverne, et quand le pauure homme se veit délivré, il « se leva tirant vers la ville. Son compaignon qui estoit sur l'ar- « bre, ayant veu ce mystère, descend, court, et crie après l'au- « tre qui estoit devant, qu'il attendist, lequel se retourna et « l'attendit. Quand ils furent joincts, celuy qui estoit dessus « l'arbre demanda à son compagnon par serment ce que l'ours « luy avoit dit en conseil, qui si long-temps lui avoit tenu le « museau contre l'oreille, à quoi son compaignon lui respondit : « Il me disoit que jamais je ne marchandasse de la peau de « l'ours jusques à ce que la beste fust morte. »

[1] Ce n'est pas qu'ils devoient tuer, mais qu'ils tueroient. La chose est si facile qu'elle ne peut même laisser un doute.

[2] « Cette suspension fait un effet charmant; jusqu'à ce mot, « on croiroit que l'ours est mort, ou du moins pris et enchaîné. »

CHAMFORT.

[3] Toutes ces circonstances, qui peignent les exagérations dont on use dans le commerce, doivent d'ailleurs augmenter la confiance de l'acheteur. Les deux compagnons paroissent si familiers avec leur proie, et déterminent si positivement sa valeur, qu'on diroit qu'ils l'ont eue à l'essai.

[4] Personnage de Rabelais, aux chap. 6, 7 et 8 du liv. IV.

[5] Réticence de l'effet le plus comique.

[6] Le rompre.

7 L'usage a établi quelques nuances entre ce mot et ses analogues; on dit la *cime* d'un arbre, le *sommet* d'une montagne, le *faîte* d'un édifice.

8 Il faudroit *ne se meut*. Le verbe séparé de ce pronom demande ou suppose un autre régime.

9 Ce tableau est excellent; le trait par lequel il se termine est d'une vérité frappante :

C'est, dit-il, un cadavre; ôtons-nous, car il sent.

Il est impossible de mieux caractériser les effets de la prévention. C'est ainsi que M. de Sottenville repousse son gendre à jeun, en lui disant : *retirez-vous, vous puez le vin*. Beaumarchais s'est rappelé ce trait dans le *Barbier de Séville*, où Bartholo, persuadé que Bazile est malade, s'imagine qu'il sent la fièvre.

10 Proverbe.

VARIANTE.

C'étoit le roi des ours : au compte de ces gens,
Le marchand à sa peau devoit faire fortune.

Ponctuation de M. Didot, conforme à l'édition de 1729, et suivie par la plupart des bonnes éditions modernes. Les éditions anciennes, et même celles de 1668 et de 1678, qui ont été faites sous les yeux de La Fontaine, donnent un sens complet au premier vers.

C'étoit le roi des ours au compte de ces gens.

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

De la peau du lion l'âne s'étant vêtu
Étoit craint par-tout à la ronde;

Et, bien qu'animal sans vertu,
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille échappé par malheur[1],
Découvrit la fourbe et l'erreur:
Martin fit alors son office.
Ceux qui ne savoient pas la ruse et la malice
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les lions au moulin.

Force gens font du bruit en France[2]
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

REMARQUES SUR LA FABLE XXI.

(113e d'Ésope.)

[1] Vers d'une application si fréquente qu'il peut être compté parmi les proverbes.

[2] La Fontaine est revenu souvent sur ce reproche:

Se croire un personnage est fort commun en France.
FAB. XV DU LIV. VIII, V. 1.

Et quelques vers plus loin :

C'est proprement le mal françois.
La sotte vanité nous est particulière.

Cette leçon est un peu dure, mais la vanité est de tous les vices celui qui est le plus éloigné de se connoître lui-même, et le fabuliste se croit obligé de lui arracher le masque.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Pâtre et le Lion.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être[1];
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue apporte de l'ennui:
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire[2].
C'est par cette raison qu'égayant leur esprit
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue;
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre étoit si succinct, qu'aucuns l'en ont blâmé[3].
Ésope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec (1) renchérit, et se pique
D'une élégance laconique[4];
Il renferme toujours son conte en quatre vers;
Bien ou mal, je le laisse à juger aux experts[5].

(1) Gabrias.

Voyons-le avec Ésope en un sujet semblable.
L'un amène un chasseur, l'autre un pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.
Voici comme, à-peu-près, Ésope le raconte.

Un pâtre, à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir[6] de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande!
A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort:
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort:
Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau;
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte!

C'est ainsi que l'a dit le principal auteur:
Passons à son imitateur.

REMARQUES SUR LA FABLE PREMIÈRE.

(131e d'Ésope.)

[1] La Fontaine a renfermé dans ce vers et dans les trois sui-

vants, la poétique de l'apologue, injustement négligée par Boileau. Ce dernier n'a point de trait d'une précision plus ornée, et qui se fixe plus aisément dans la mémoire.

[2] Ce vers contient un des secrets du talent de La Fontaine; c'est précisément parcequ'il attache peu d'importance à *conter pour conter* que sa manière de conter est ravissante. Ce qui rend ses écrits à jamais inimitables, c'est son abandon si vrai, sa négligence si élégante, et *à mon gré si requise*,

Son art de plaire et de n'y penser pas.

il y a quelque chose de plus. Un écolier corrigeroit toutes les fautes de La Fontaine, et je crois même qu'un barbare l'a tenté. Eh bien, La Fontaine, avec l'allure exacte et régulière d'un puriste ne seroit plus La Fontaine; ses incorrections mêmes sont des ornements, parcequ'elles résultent de cette libre et facile insouciance qui est l'attribut le plus caractéristique de son génie; il faut les signaler sans doute ces incorrections, mais il ne faut pas les effacer; on effaceroit trop de beautés avec elles.

[3] Il s'en excuse à la fin de la fable X du livre III :

Hæc exsecutus sum propterea pluribus,
Brevitate quoniam nimiâ quosdam offendimus.

Aucuns pour quelques uns, style de palais. C'est le seul cas où il soit pluriel.

[4] « Il affecte un style précis et serré qui souvent nuit au sens, « le comprime et l'étrangle. » Desbillons.

[5] Suivant la circonstance; très bien quand le récit n'en exige pas davantage; très mal quand il est obligé de mutiler le sujet pour le renfermer dans son quatrain; très mal encore s'il a jamais été obligé de l'étendre au-delà de ses bornes naturelles pour atteindre à ses bornes de convention, ce qui ne paroît pas probable. Un cadre déterminé pour des sujets qui

ne le sont pas, est, généralement parlant, une chose absurde. C'est le lit de fer du tyran.

6 On diroit maintenant, *avant de partir*, ou *avant que de partir*.

FABLE II.

Le Lion et le Chasseur.

Un fanfaron, amateur de la chasse,
Venant de perdre un chien de bonne race,
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un lion,
Vit un berger : Enseigne-moi, de grace,
De mon voleur, lui dit-il, la maison,
Que de ce pas je me fasse raison.
Le berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut un mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît; et je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ces propos,
Le lion sort, et vient d'un pas agile.
Le fanfaron aussitôt d'esquiver[1] :
O Jupiter, montre-moi quelque asile,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver!

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt.
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

REMARQUES SUR LA FABLE II.

(2e du liv. V de Phèdre.)

1 *Esquiver* ne se prend point dans ce sens absolu; on *s'esquive*, on *esquive* un péril, on n'*esquive* pas.

FABLE III.

Phébus et Borée.

Borée et le Soleil virent un voyageur
Qui s'étoit muni par bonheur
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'automne.
Quand la précaution aux voyageurs est bonne:
Il pleut; le soleil luit; et l'écharpe d'Iris[1]
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire:
Les Latins les nommoient douteux[2], pour cette affaire[3].
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu:
Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent[4], prétend avoir pourvu
A tous les accidents; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte
Qu'il n'est bouton qui tienne: il faudra, si je veux
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement pourroit nous en être agréable:
Vous plaît-il de l'avoir? Eh bien! gageons nous deux,
Dit Phébus, sans tant de paroles,

A qui plus tôt aura dégarni les épaules
Du cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage[5]
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête[6], et brise en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau :
Le tout au sujet d'un manteau[7].
Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engouffrer dedans.
Cela le préserva. Le Vent perdit son temps;
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme :
Il eut beau faire agir le collet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée et puis pénètre enfin le cavalier,
Sous son balandras[8] fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence[9].

REMARQUES SUR LA FABLE III.

[1] « Ce vers est remarquable par l'aisance et le jeu pittores-« que de son expression. » GUILLON.

[2] *Incertis mensibus.* Virgil.

[3] *Pour cette affaire* n'est pas le mot propre.

[4] Il me semble qu'il falloit scrupuleusement s'en tenir aux

noms de Phébus et de Borée, parceque la mythologie nous a donné l'habitude de les considérer comme des personnages réels, tandis que notre esprit ne se fait pas aisément à l'idée d'une conversation entre le vent et le soleil.

5 *A gage*, et pourquoi, sinon pour rimer? C'est trop s'appesantir au reste sur des fautes de peu de conséquence dans un des chefs-d'œuvre de La Fontaine. Ce qui vient après est d'une beauté incomparable.

6 Il est permis de croire que la poésie imitative n'est jamais allée plus loin.

7 La Fontaine avoit vu ce trait d'une témérité un peu cynique dans le *Cymbalum mundi* de Desperriers. « J'ai peur, dit « un des voleurs qui ont dérobé le liure des Destins à Mercure, « que si Jupiter trouue son liure perdu, il ne fouldroye et « abysme tout ce poure monde ci *qui n'en peult mais*, pour la « punition de nostre forfaict. »

8 Manteau de voyage plus communément appelé *balandran*.

9 Proverbe.

FABLE IV.

Jupiter et le Métayer.

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent:
Ce ne fut pas sans bien tourner;
L'un alléguoit que l'héritage
Étoit frayant[1] et rude; et l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,

Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé
Aussitôt qu'il auroit baillé[2].
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente[3], et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le receveur fut très mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux :
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il? Il recourt au monarque des dieux;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

REMARQUES SUR LA FABLE IV.

[1] Coûteux; inusité par-tout ailleurs qu'en Champagne et en Picardie.

[2] Passé bail.

[3] *Pleut*, *vente*, etc, sont des verbes que les grammairiens

appellent *impersonnels*, très improprement, sans doute, puisque la définition même qu'ils en donnent témoigne qu'ils leur reconnoissent une personne qui est la troisième du singulier. Il est vrai que cette personne, toujours exprimée dans notre langue par le pronom *il*, ne figure généralement que le sujet du verbe. Il *pleut*, il *vente*, il *tonne*; la pluie *pleut*, le vent *vente*, le tonnerre *tonne*. C'est à cette répétition désagréable que l'on a pourvu par l'emploi du pronom pris absolument et abstraction faite du substantif dont il tient la place; mais il est clair que chez les peuples où la mythologie attribuoit à tous les phénomènes naturels un auteur spécial qui étoit pris pour eux dans le langage poétique, les verbes *pleuvoir*, *venter*, *tonner*, devenoient susceptibles de subir tous les modes des verbes actifs, et c'est dans cette théorie que La Fontaine s'est transporté, quand il a dit d'un homme qui *tranchoit du roi des airs*, il *pleut*, il *vente*, etc. Cette expression est donc non seulement très belle, mais encore très conforme aux principes généraux de la grammaire; et si l'on a pensé qu'elle les choquoit un peu, c'est qu'on n'a pas pris garde que le poëte se trouvoit dans une hypothèse toute neuve qui rendoit sa prétendue licence nécessaire.

VARIANTE.

Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme...

Ponctuation de M. Didot. On lit dans les éditions de 1668 et 1678, qui ont été suivies par le plus grand nombre :

Jupiter y consent. Contrat passé; notre homme...

Certains éditeurs ont même substitué les deux points au point et virgule, pour ne laisser aucun doute sur la plénitude du sens renfermé dans ces deux mots *contrat passé*. C'est la leçon de MM. Mongez, Gail et Guillon.

FABLE V.

Le Cochet, Le Chat, et le Souriceau.

Un souriceau tout jeune, et qui n'avoit rien vu[1],
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère.

J'avois franchi les monts qui bornent cet état[2],
Et trottois comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux:
L'un doux, bénin, et gracieux:
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air[3]
Comme pour prendre sa volée,
La queue en panache étalée.
Or c'étoit un cochet[4] dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui grace aux dieux de courage me pique[5],
En ai pris la fuite de peur,

Le maudissant de très bon cœur.
Sans lui j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux:
Il est velouté comme nous[6],
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant
Avec messieurs les rats: car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles[7].
Je l'allois aborder, quand d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

REMARQUES SUR LA FABLE V.

[1] *Souriceau* marquoit assez qu'il étoit *tout jeune*, et ces deux mots, qu'il *n'avoit rien vu*, mais comme ce sont là les circonstances fondamentales de l'apologue, le poëte ne croit pas pouvoir trop y insister.

[2] Il est tout simple qu'un souriceau qui n'a encore rien vu

parle de son premier voyage avec cette emphase. Il en est de même du rat de la fable IX du livre VIII :

Sitôt qu'il fut hors de la case :
Que le monde, dit-il, est grand et spacieux !
Voilà les Apennins et voici le Caucase !
La moindre taupinée étoit mont à ses yeux.

3 La Fontaine se garde bien de dire une *créte* et des *ailes*, car ce sont des choses dont le souriceau n'a pas eu d'idée jusque-là. Quant à la *queue en panache étalée*, il n'y a rien d'extraordinaire dans cette comparaison. On sait que l'usage des *panaches* n'est pas nouveau chez les rats, et celui-ci peut avoir entendu parler déja de ceux qui causèrent la déroute de l'armée de Ratapon.

4 Ce n'étoit pas un coq, c'étoit un *cochet*, circonstance qui donne du sel aux hyperboles du souriceau, et qui rend sa frayeur plus plaisante.

5 Il n'a encore éprouvé qu'une fois son courage, et ce n'est pas de manière à s'en vanter, mais il est obligé de faire un aveu qui lui coûteroit trop s'il ne sauvoit, par cette réticence, l'honneur de son amour-propre.

6 Le chat n'a pas encore été nommé dans cette fable, mais comment le méconnoître à la peinture qu'en fait le souriceau? et voyez combien de traits que l'art d'Oudry ne rendra jamais qu'imparfaitement :

Une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.

Ce n'est pas là un portrait vague, une description qui peut s'appliquer indifféremment à tous les individus d'une espéce. C'est un signalement parfait, qui nous rappelle un chat que nous avons vu autre part :

Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat.
FAB. XVI, LIV. VII.

7 Une grande conséquence tirée d'une petite analogie : c'est le genre des raisonnements de l'enfance.

Chamfort ne trouve pas un mot de trop, pas une seule négligence dans cette fable. Lamothe l'a citée comme remplissant les conditions qu'il impose pour la perfection de l'apologue.

FABLE VI.

Le Renard, le Singe, et les Animaux.

Les animaux, au décès d'un lion,
En son vivant prince de la contrée,
Pour faire un roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée :
Dans une chartre[1] un dragon la gardoit.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit :
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse, aucuns même cornue.
Le singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et, par plaisir, la tiare[2] essayant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse et mille singeries,
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le renard seul regretta son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment.

Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au roi : Je sais, sire, une cache,
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, sire, à votre majesté.
Le nouveau roi bâille après la finance :
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piége : il y fut attrapé.
Le renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même?
Il fut démis; et l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le diadème[3].

REMARQUES SUR LA FABLE VI.

(29e d'Ésope.)

[1] *Chartre* est fait ici de *carcer*, une prison, un lieu de sûreté, ou de *castrum*, une forteresse. On appelle encore *chartre* les anciens titres, les lettres royales, les constitutions, etc. Alors ce mot est corrompu de *charte*, et il vient de *charta*.

[2] *Tiare* ne se dit ordinairement que de la couronne pontificale.

[3] Cela est vrai, mais cet apologue ne finit point, et l'on ne sait si la couronne fut remise dans la *chartre*, ou si on la donna au renard. Voilà une assemblée qui avoit une grande résolution à prendre, et qui tombe d'accord d'une phrase. Dans d'autres temps, ce trait auroit pu passer pour une épigramme.

FABLE VII.

Le Mulet se vantant de sa généalogie.

Le mulet d'un prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment
Que de sa mère la jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.
Son fils prétendoit pour cela
Qu'on le dût mettre dans l'histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un médecin.
Étant devenu vieux, on le mit au moulin:
Son père l'âne alors lui revint en mémoire[1].

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause
Qu'on le dit bon à quelque chose.

REMARQUES SUR LA FABLE VII.

(140e d'Ésope.)

[1] Dans le récit de Plutarque (*banquet des sept sages*), le mulet se rappelle son père l'âne sans y être obligé par aucun changement de fortune. Cette résipiscence volontaire est touchante et honorable, mais la leçon du fabuliste est d'une application plus générale et plus utile. Il n'y a point de rai-

sonnement qui nous éclaire sur notre condition aussi bien que le malheur.

L'affabulation répond au mérite de l'apologue. Elle est excellente.

FABLE VIII.

Le Vieillard et l'Ane.

Un vieillard sur son âne aperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant;
Il y lâche sa bête : et le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite[1].
Fuyons, dit alors le vieillard.
Pourquoi? répondit le paillard:
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître[2]:
Je vous le dis en bon françois[3].

REMARQUES SUR LA FABLE VIII.

(15e du liv. Ier de Phèdre.)

[1] *Entrefaite* prend communément le pluriel.

[2] Il est faux que les Trajan, les Antonin, les Alfred, les

Henri IV, et tant de bons princes qui ont gouverné les hommes, aient été leurs ennemis. Ensuite il est absurde de dire :

Notre ennemi c'est notre maître,

quand on quitte son maître pour se livrer à un autre; car, on ne peut faire qu'en changer, à bien considérer la chose, et l'on ne voit pas que cet âne eût trop à se plaindre du sien, qui le laissoit se *vautrer* et *gambader* à son aise. Ou il falloit éviter de lui attribuer ce paradoxe, ou il falloit en montrer la fausseté, en donnant à la fable un complément qui lui manque.

[3] On prononçoit alors *françois* à l'antique, avec une diphtongue; depuis que sa prononciation a changé, on a raffiné sur tous les mots où cette diphtongue se trouve. Il y a beaucoup de gens dans la bouche desquels le vers :

Et que m'importe donc, dit l'âne, à qui je sois?

rime encore avec celui-ci. C'est une faute très grave.

FABLE IX.

Le Cerf se voyant dans l'eau.

Dans le cristal d'une fontaine
Un cerf se mirant autrefois
Louoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyoit l'objet[1] se perdre dans les eaux.

Quelle proportion de mes pieds à ma tête!
Disoit-il en voyant leur ombre avec douleur:
Des taillis les plus hauts mon front atteint le faîte[2];
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un limier le fait partir.
Il tâche à se garantir;
Dans les forêts il s'emporte:
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit les présents
Que le ciel lui fait tous les ans[3].

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile[4]:
Et le beau souvent nous détruit.
Ce cerf blâme ses pieds qui le rendent agile:
Il estime un bois qui lui nuit.

REMARQUES SUR LA FABLE IX.

(12e du liv. Ier de Phèdre.)

[1] *Objet* pour *image*, latinisme dont les exemples sont rares.

[2] Vers superbe, encadré dans un apologue d'ailleurs très simplement écrit.

[3] *Dédit* et *maudit* couronnent mal. *Les présents que le ciel lui fait tous les ans*, agréable périphrase.

[4] Affabulation très importante et très bien exprimée, après laquelle le poëte auroit pu se dispenser de revenir sur le sujet de sa fable.

FABLE X.

Le Lièvre et la Tortue.

Rien ne sert de courir: il faut partir à point[1].
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. Sitôt! êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger:
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avoit que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes[2],
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue:
Elle se hâte avec lenteur[3].

Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard[4]. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à tout autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
Furent vains[5] : la tortue arriva la première.
Hé bien! lui cria-t-elle[6], avois-je pas raison[7]?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter[8]! et que seroit-ce
Si vous portiez une maison[9]?

REMARQUES SUR LA FABLE X.

[1] Proverbe.

[2] « Quand serez-vous hors de debte, demande Pantagruel « à Panurge. Es calendes grecques, répond celui-ci. » *Pantagruel*, livre III, chap. III. Les Grecs n'avoient point de calendes. Qoique ce proverbe soit emprunté à la langue de l'érudition, il est devenu populaire.

[3] Application heureuse d'un mot connu.

[4] Cet enjambement fait image; il semble remettre le départ du lièvre à une époque éloignée.

[5] Encore une construction infiniment pittoresque. Le premier hémistiche du vers précédent est rapide comme la flèche. « Ce monosyllabe au troisième pied exprime à merveille l'inu- « tilité de l'effort que fait le lièvre. » CHAMFORT.

[6] Elle crie; observez qu'il est encore loin.

[7] Nous avons vu que le poëte n'est pas libre de supprimer ici la négative.

8 Elle s'en étonne elle-même, car elle n'attribue le succès qu'à sa vitesse, et il a peut-être passé son attente.

9 Trait admirable; la tortue, non contente d'être victorieuse, « brave encore le vaincu. C'est dans la joie qui suit un avan- « tage remporté que l'amour-propre s'épanche plus librement : « la nature est ainsi faite chez les tortues et chez les hommes. »

CHAMFORT.

FABLE XI.

L'Ane et ses Maîtres.

L'ANE d'un jardinier se plaignoit au Destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'aurore.
Les coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.
Et pourquoi? pour porter des herbes au marché!
Belle nécessité d'interrompre mon somme[1]!
Le Sort[2], de sa plainte touché,
Lui donne un autre maître; et l'animal de somme[2]
Passe du jardinier aux mains d'un corroyeur.
La pesanteur des peaux et leur mauvaise odeur
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disoit-il, à mon premier seigneur:
Encor, quand il tournoit la tête,
J'attrapois, s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien:
Mais ici point d'aubaine; ou, si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune;

Et sur l'état d'un charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc! dit le Sort en colère,
Ce baudet-ci m'occupe autant
Que cent monarques pourroient faire!
Croit-il être le seul qui ne soit pas content[4]?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?

Le Sort avoit raison. Tous gens sont ainsi faits:
Notre condition jamais ne nous contente;
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

REMARQUES SUR LA FABLE XI.

(45e d'Ésope.)

[1] L'importance de cet âne qui se plaint qu'on l'éveille,

Et pourquoi? pour porter des herbes au marché,

est tout-à-fait dans la nature : on n'est ordinairement mécontent de son sort qu'à défaut de sentir qu'on n'est guère propre à un autre.

[2] Nous personnifions le destin parceque l'usage l'a voulu; il en étoit de même chez les Latins pour *Fatum* et *Fortuna*. Quant à *Sors*, ils n'ont communément entendu par-là que la puissance de la *Fortune* ou du *Destin*, prise d'une manière abstraite. Cette acception est encore plus stricte chez nous, et je crois que La Fontaine est le seul poëte françois qui ait personnifié le *Sort*.

[3] Il y a des convenances de langage extrêmement délicates

qu'il est très difficile de saisir dans une langue dont on ne connoît pas toutes les locutions propres ; c'est ce qui a fait penser à Boileau que les modernes ne pouvoient réussir dans la littérature d'une langue morte. Un étranger n'emploieroit pas sans reproche l'expression dont se sert ici La Fontaine : *animal de somme* ne se dit point pour *bête de somme.*

4 L'âne a tort, mais le sort n'a pas raison. Ce n'étoit pas la peine qu'il se mêlât de ses affaires pour les mener de mal en pis. L'affabulation seroit bien autrement utile, si l'âne avoit gagné à tous les changements sans cesser de se plaindre, et cependant elle ne seroit pas moins vraie.

FABLE XII.

Le Soleil et les Grenouilles.

Aux noces d'un tyran[1] tout le peuple en liesse
Noyoit son souci dans les pots.
Ésope seul trouvoit que les gens étoient sots
De témoigner tant d'alégresse.

Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
De songer[2] à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,
Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous s'il lui vient des enfants?
Dirent-elles au Sort : un seul Soleil à peine
Se peut souffrir ; une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitants.

Adieu joncs et marais : notre race est détruite ;
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx[3]. Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal.

REMARQUES SUR LA FABLE XII.

(6e du liv. Ier de Phèdre.)

[1] Phèdre place la scène aux noces d'un voleur. La Fontaine a agrandi le cadre.

[2] On n'a pas trop *dessein de songer* à une chose.

[3] Figure très hardie. Voilà les grenouilles pourvues, par le génie et la sensibilité de La Fontaine, d'une ame qui conservera dans l'autre vie les goûts et les habitudes de l'espèce ; elle habitera l'eau du Styx. Nous verrons bientôt le poëte aller plus loin ; les plantes mêmes seront immortelles, et les grenouilles du Styx jouiront encore de l'ombrage des saules sous lesquels elles auront vécu. (Fable XX du liv. XII.)

FABLE XIII.

Le Villageois et le Serpent.

Ésope conte qu'un manant,
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Aperçut un serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,

N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et, sans considérer quel sera le loyer
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi sent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt,
Puis fait un long repli, puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras! A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête,
Il fait trois serpents de deux coups[1],
Un tronçon, la queue, et la tête.
L'insecte[2], sautillant, cherche à se réunir;
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable:
Mais envers qui[3]? c'est là le point.
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable[4].

REMARQUES SUR LA FABLE XIII.

(18e du liv. IV de Phèdre.)

[1] Image très énergique.

[2] Le serpent n'est pas un *insecte;* le nom même de ce genre d'animaux indique qu'ils sont composés d'articulations distinctes.

3 La Fontaine ne devoit pas trouver cette question difficile à résoudre. Il est bon d'être charitable envers tout le monde : *Benefacite his qui oderunt vos.* Matth., v. 44.

4 Cela devroit être, mais cela n'est pas si général, et les exceptions sont trop communes pour appliquer ici l'axiome qu'elles confirment le principe.

FABLE XIV.

Le Lion malade, et le Renard.

De par le roi des animaux[1],
Qui dans son antre étoit malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade
Envoyât gens le visiter;
Sous promesse de bien traiter
Les députés, eux, et leur suite,
Foi de lion, très bien écrite :
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
Les pas empreints sur la poussière
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière[2];
Pas un ne marque de retour[3].

Cela nous met en méfiance.
Que sa majesté nous dispense:
Grand merci de son passe-port.
Je le crois bon: mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

REMARQUES SUR LA FABLE XIV.

(137e d'Ésope.)

1 « Ces formules, prises dans la société des hommes, et « transportées dans celle des bêtes, ont le double mérite d'être « plaisantes, et de nous rappeler sans cesse que c'est de nous « qu'il s'agit dans les fables. » CHAMFORT.

2 Il y a dans cette phrase une petite inadvertance de construction qui, heureusement, ne nuit pas à la clarté. C'est le concours de deux nominatifs,

Les pas empreints sur la poussière, . . .
Tous, sans exception, etc.,

qui gouvernent le même verbe.

3 *Olim quod vulpes ægroto cauta leoni*
Respondit, referam: quia me vestigia tenent
Omnia te adversùm spectantia, nulla retrorsùm.
HORAT. *Epist. I, lib. I, v.* 73.

FABLE XV.

L'Oiseleur, l'Autour, et l'Alouette.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'univers:
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant au miroir prenoit des oisillons.
Le fantôme brillant attire une alouette:
Aussitôt un autour, planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette
Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau[1].
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'oiseau,
Elle sent son ongle maligne[2].
Pendant qu'à la plumer l'autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé:
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage,
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'oiseleur repartit: Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage?

REMARQUES SUR LA FABLE XV.

(3e d'Ésope.)

[1] « Voyez combien ce vers de sentiment jette d'intérêt sur « le sort de cette pauvre alouette! » Chamfort.

[2] *Maligne* ne rime pas avec *machine*, et ce qu'il y a de pis, c'est que le mot *ongle* n'est pas féminin. On ne conçoit pas que La Fontaine soit tombé dans cette méprise.

FABLE XVI.

Le Cheval et l'Ane.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir:
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un âne accompagnoit un cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le cheval de l'aider quelque peu;
Autrement il mourroit devant qu'être[1] à la ville.
La prière, dit-il, n'en est pas incivile[2]:
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le cheval refusa, fit une pétarade,
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du baudet en cette aventure
On lui fit porter la voiture[3],
Et la peau par-dessus encor.

REMARQUES SUR LA FABLE XVI.

(125e d'Ésope.)

[1] *Devant* pour *avant*. « *Avant que* ne peut s'employer sans « la préposition *de* devant un infinitif. » Wailly.

[2] On ne dit point *la prière d'une chose.*
[3] *La voiture* pour *la charge.*

FABLE XVII.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

Chacun se trompe ici-bas:
On voit courir après l'ombre
Tant de fous, qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au chien dont parle Ésope il faut les renvoyer.

Ce chien voyant sa proie en l'eau représentée[1]
La quitta pour l'image, et pensa se noyer:
La rivière devint tout d'un coup agitée;
A toute peine il regagna les bords,
Et n'eut ni l'ombre ni le corps.

REMARQUES SUR LA FABLE XVII.

(4e du liv. Ier de Phèdre.)
[1] L'eau agitée ne représente point d'image.



1818.

LE CHARTIER EMBOURBÉ.

FABLE XVIII.

Le Chartier embourbé.

Le Phaéton d'une voiture à foin[1]
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours : c'étoit à la campagne,
[illegible]
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adressoit [illegible] il veut qu'on [illegible]
[illegible] du voyage[2] !
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà [illegible] jure de [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Hercule, [illegible] ; si ton dos
À porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière [illegible] nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue[3] ;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient ;



Bergeret inv.et del. Gr. Malbeste Sculpt.

1818.

LE CHARTIER EMBOURBÉ.

FABLE XVIII.

Le Chartier embourbé.

Le Phaéton d'une voiture à foin[1]
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours : c'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la Basse-Bretagne
Appelé Quimper-Corentin.
On sait assez que le Destin
Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.
Dieu nous préserve du voyage[2] !
Pour venir au chartier embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste[3] et jure de son mieux,
Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le dieu dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde :
Hercule, lui dit-il, aide-moi ; si ton dos
A porté la machine ronde,
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi :
Hercule veut qu'on se remue[4] ;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achoppement qui te retient ;

Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue
Qui jusqu'à l'essieu les enduit;
Prends ton pic, et me romps ce caillou qui te nuit;
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix: prends ton fouet.
Je l'ai pris... Qu'est-ce ci! mon char marche à souhait!
Hercule en soit loué! Lors la voix: Tu vois[5] comme
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Aide-toi, le ciel t'aidera[6].

REMARQUES SUR LA FABLE XVIII.

[1] La Fontaine sait tout ennoblir; les moindres personnages prennent de l'éclat sous ses pinceaux, et il ne lui faut qu'un trait pour cela.

[2] Cette épigramme contre la Basse-Bretagne paroîtroit assez mal placée, si l'on ne se rappeloit que cette province étoit alors un lieu d'exil.

[3] *Détester* ne se prend point sans régime ou sans complément.

[4] Vers charmant. Tous les détails qui suivent sont exprimés avec une précision rare, et le dialogue de l'homme et de la voix est parfait.

[5] *La voix, tu vois*, ineuphonie.

[6] Proverbe.

FABLE XIX.

Le Charlatan.

Le monde n'a jamais manqué de charlatans:
Cette science, de tout temps,
Fut en professeurs très fertile.
Tantôt l'un en théâtre affronte l'Achéron;
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un passe-Cicéron.

Un des derniers se vantoit d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendroit disert un badaud,
Un manant, un rustre, un lourdaud
Oui, messieurs[1], un lourdaud, un animal, un âne:
Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé;
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane.
Le prince sut la chose: il manda le rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie
Un fort beau roussin d'Arcadie
J'en voudrois faire un orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devoit au bout de dix ans

Mettre son âne sur les bancs:
Sinon il consentoit d'être en place publique
Guindé la hart au col, étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir[2]; et que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace et beaucoup de prestance:
Sur-tout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu;
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit: Avant l'affaire,
Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie[3].
Soyons bien buvants, bien mangeants;
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

REMARQUES SUR LA FABLE XIX.

La Fontaine a tiré cette historiette des facéties du Pogge.

[1] Remarquez cette transition au moyen de laquelle le poëte met son charlatan lui-même en scène; rien n'est plus dramatique. Le discours qu'il lui attribue est frappant de vérité. Cette apostrophe si affirmative, *oui, Messieurs;* ces énumérations si détaillées, *un badaud, un manant, un rustre, un lourdaud;* ces répétitions si emphatiques, *un lourdaud, un animal, un âne;* cette impertinence si propre à caractériser le person-

nage, et qui consiste à peser sur l'hyperbole que tout le monde est disposé à contester,

Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé, etc.,

tout cela est d'une convenance de style à laquelle on n'avoit jamais atteint avant Molière et La Fontaine.

[2] Tout ce morceau est plein de finesse et de gaieté.

[3] Observation de peu d'importance, et qui n'a pas le caractère d'utilité morale qu'on desire dans l'affabulation de l'apologue.

FABLE XX.

La Discorde.

La déesse Discorde ayant brouillé les dieux,
Et fait un grand procès là-haut pour une pomme[1],
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme[2]
On la reçut à bras ouverts,
Elle et Que-si-que-non[3], son frère,
Avecque Tien-et-mien, son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas univers
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés[4],
Et qui, se mariant sans prêtre et sans notaire,
De la Discorde n'ont que faire.

Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; et l'autre, diligente,
Couroit vite aux débats, et prévenoit la Paix;
Faisoit d'une étincelle un feu long à s'éteindre.
La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe et certaine;
Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine:
Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût en toutes les familles
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit alors aucun couvent de filles[5],
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'hyménée
Lui fut pour maison assignée[6].

REMARQUES SUR LA FABLE XX.

[1] Depuis l'Olympe au trou de Janot Lapin, La Fontaine nous montre l'homme par-tout. *Ce grand procès pour une pomme* ramène le lecteur au milieu de la société.

[2] Boileau dit amèrement :

Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.

La Fontaine regarde la chose comme reçue; il met une naïveté à la place d'une injure, et il est bien plus caustique sans avoir l'air de s'en douter.

[3] « Si La Fontaine introduit des personnages allégoriques « de sa façon, c'est toujours en homme simple; c'est *Que-si-*

« *que-non*, frère de la Discorde; c'est *Tien-et-mien*, son père. » MARMONTEL. Cette parenté est vue avec une profonde philosophie; elle rappelle la fameuse pensée de Pascal : « Ce chien « est à moi, disoient ces pauvres enfants; c'est là ma place au « soleil : voilà le commencement et l'image de l'usurpation de « toute la terre. » Les vers du fabuliste n'en sont qu'une version naïve et mise en action à sa manière.

4 Vive et ingénieuse ironie contre les civilisations excessives. La Fontaine a vu plus loin, en paroissant se jouer, que les raisonneurs de profession.

5 Cette plaisanterie est charmante et trop du genre du talent de La Fontaine, pour qu'on doive supposer avec Chamfort qu'il l'a tirée de l'Arioste. C'est Boileau qui a visiblement imité l'Arioste quand il fait voler la Discorde des Cordeliers aux Minimes.

6 Il est probable qu'on prononçoit *assinée* qui rime plus exactement avec *hyménée*.

FABLE XXI.

La jeune Veuve.

La perte d'un époux ne va point sans soupirs:
On fait beaucoup de bruit; et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole[1];
Le temps ramène les plaisirs.
Entre la veuve d'une année
Et la veuve d'une journée
La différence est grande: on ne croiroit jamais
Que ce fût la même personne:

L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits:
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne,
C'est toujours même note et pareil entretien.
On dit qu'on est inconsolable:
On le dit; mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui crioit: Attends-moi, je te suis; et mon ame,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.
Le mari fait seul le voyage[2].
La belle avoit un père, homme prudent et sage:
Il laissa le torrent couler.
A la fin, pour la consoler:
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes:
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
Je ne dis pas que tout-à-l'heure
Une condition meilleure
Change en des noces ces transports[3]:
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux, beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt. Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut.
Le père lui laissa digérer sa disgrace.
Un mois de la sorte se passe:
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure;

Le deuil enfin sert de parure,
En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier[4]; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin:
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence[5].
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri.
Mais comme il ne parloit de rien à notre belle:
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis? dit-elle.

REMARQUES SUR LA FABLE XXI.

« Le seul défaut de cette fable est de n'en être pas une; c'est « une pièce de vers charmante. Le prologue est plein de finesse, « de naturel et de grace. Tous ceux qui aiment les vers et La « Fontaine le savent par cœur.

« Le discours du père à sa fille réunit le sentiment et la « douceur à la raison. La réponse de la jeune veuve est un mot « qui appartient encore à la passion. La description des divers « changements que le temps amène dans la toilette de la veuve; « ce vers

Le deuil enfin sert de parure,

« et enfin le dernier trait,

Où donc est le jeune mari, etc.,

« on ne sait ce qu'on doit admirer davantage. C'est la perfec- « tion d'un poëte sévère avec la grace d'un poëte négligé. »

CHAMFORT.

[1] Bel exemple de métaphore soutenue.

2 Trait plaisant et naturel.

3 *Changer ces transports en des noces* n'est pas une expression bien correcte. La moindre imperfection se fait sentir plus aisément parmi tant de beautés.

4 Image ravissante et telle qu'il n'en faut chercher de pareilles que dans La Fontaine. Voilà tous ces amours transformés en colombes. C'est un tableau de l'Albane.

5 Quelle grace, quelle richesse de style! comme les idées les plus communes s'élèvent et s'embellissent sous la plume du poëte!

ÉPILOGUE.

Bornons ici cette carrière:
Les longs ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur[1].
Il s'en va temps que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets:
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché. Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités[2]:
J'y consens; peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux me causera[3]!

REMARQUES SUR L'ÉPILOGUE.

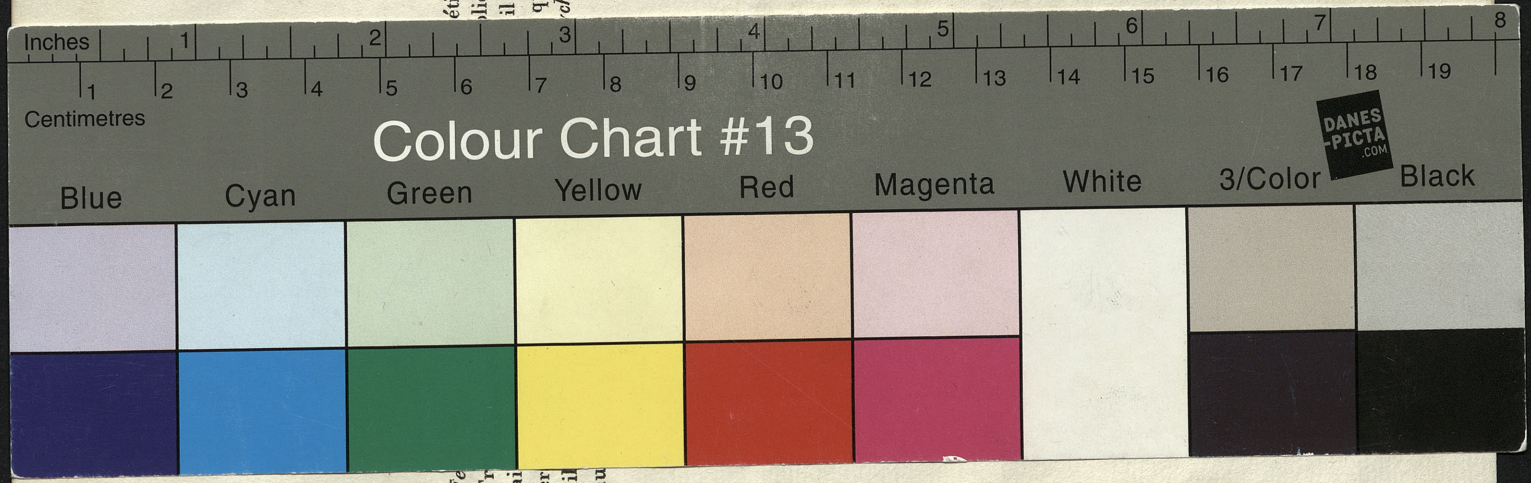
1 *Temperatæ suaves sunt argutiæ,*
immodicæ offendunt.
PHÆD., *Epil., lib. V.*

2 *Felicité* ne prend guère le pluriel, hors du style ascétique.

3 Trait plein de grace et d'une touchante mélancolie. La Fontaine est un des acteurs de cette *ample comédie*, et il nous laissera deviner, à la fin de la fable des *deux pigeons*, que ce travail n'est pas la dernière peine que l'*époux de Psyché* lui ait causée.

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

étique.
olie. La
il nous
que ce
che lui



1

2 *Fe*
3 Tr
Fontai
laisser
travail
ait cau

2020210805

